

LES ALGERIENNES DANS LA REVOLUTION:

POSTURES ET ITINERAIRES (1954-1962)

Série de Projets Nationaux de recherches



LES ALGERIENNES DANS LA REVOLUTION:

POSTURES ET ITINERAIRES (1954-1962)

Responsable du Projet

Dr. Malika EL KORSO

Chercheures

Dr. SAOUDI Yasmina

Dr. BENNADJI-KECHIR

Série de Projets Nationaux de recherches

LES ALGERIENNES DANS LA REVOLUTION:

POSTURES ET ITINERAIRES (1954-1962)

Dr. Malika EL KORSO

INTRODUCTION

1- L'objet de la recherche, son but et ses limites.

Ce projet de recherche axé méthodologiquement sur le témoignage oral, porte sur l'engagement de la femme algérienne pré et post Indépendance et sur son pendant, les transformations de la famille algérienne. Il est incontestable que la Révolution algérienne ait induit des changements à tous les niveaux. La femme, la famille, noyau central de la société algérienne ont été au cœur de ces changements. Mais cette approche appelle un recentrage : la femme algérienne a été bien présente dans toutes les formes de résistances anti coloniales.

C'est ce que véhicule le discours politique repris par certains écrits. Mais là aussi la mesure s'impose : la femme algérienne était présente dans l'action politique et culturelle mais elle est restée invisible. L'historienne Hanna Arendt a démontré que tout évènement qui n'est pas enregistré dans l'Histoire est dénué d'existence. Ce projet consacré aux femmes dans la Révolution algérienne veut leur rendre leur existence, leur visibilité en les inscrivant dans la trame historique.

Nous avons essayé d'établir une cartographie de ces femmes, de leur itinéraire, (avant 1945 et après 1962), de

leur mémoire, du patrimoine culturel dont elles sont les gardiennes.

Nous changements nous intéresserons aux socioéconomiques à travers leur statut post-indépendance et voir dans quelle mesure ils se recoupent, ou ils ne se recoupent pas avec le discours officiel qui a toujours avancé cette « carte » pour dire l'évolution de la société en général et de la femme en particulier. Notre champ de recherche couvrira bien évidemment l'Algérie mais il s'étendra aussi pour des raisons évidentes à la France, point de chute de l'émigration et lieu d'élaboration des différentes formes d'organisation et de luttes anti coloniales. L'utilisation des travaux importants et déjà anciens, l'apport des sources surtout l'ouverture des fonds d'archives nouvelles et concernant la guerre d'Algérie, permettent un travail neuf champ plus vaste spatialement dans tant un temporellement. Indirectement donc, il sera question de outils méthodologiques, historiques fournir des sociologiques. Il s'agit d'effectuer un double travail : un travail systématique de repérage et d'analyse des archives, de la presse de l'époque, des films documentaires, des archives iconographiques et une enquête d'histoire orale incluant poèmes, chants, contes, afin de confronter les témoignages et l'image qui était proposée de l'activité des femmes et de leur participation à la guerre. Il s'agit de reconstruire les militantes : leur vie, leur des femmes trajectoires engagement dans la résistance, la manière dont elles furent considérées dans un milieu exclusivement masculin,

soulever des questions qui restent taboues (le viol, la mixité, le mariage au maquis).... A travers ces entretiens, on cherchera avec elles à retrouver le passé, à repérer les facteurs de changement, à savoir comment chacune s'y est impliquée et comment cinquante ans après elles évaluent les résultats.

Question d'actualité ouverte sur le passé, le présent et le futur.

2- Problématique du projet

La société algérienne a été profondément aliénée par les mécanismes mis en place par l'occupant français. Au cœur des transformations socio-historiques, la femme.

Gardienne du temple Algérie, elle a été l'âme d'une histoire dont elle deviendra l'élément le moins visible. Pourtant, sa présence est fortement inscrite dans la mémoire individuelle des Moudjahidine et dans la tradition orale, réservoir inépuisable toujours en friche à l'origine de quelques travaux de bonne facture.

Traiter du rôle de la femme, c'est questionner sa temporalité, son espace familial, son environnement culturel, sa mémoire, son parcours, visiter les lieux de mémoire par lesquels elle a transités dans la colonie et en métropole. C'est tracer les contours d'une société écartelée entre tradition et modernité, marquée somme toute par

l'irruption croissante de la femme dans le mouvement associatif et son ascension irrésistible dans l'univers politique et le monde du travail, espaces qui lui étaient jusque là interdits.

En 1954, à la veille de la Guerre de Libération nationale, seules 4,5% des Algériennes savaient lire et écrire, seules 715 jeunes filles avaient accès à l'enseignement secondaire et 22 à l'Université qui ne comptaient que 503 étudiants algériens. ⁽¹⁾ Un nombre très minime de femmes 38500 ont des professions non agricoles. Prés des deux tiers sont femmes de ménage chez les colons, 105 femmes exercent une profession libérale, 37 cadres supérieurs et 502 cadres moyens, soit 1,7% des femmes actives. ⁽²⁾

L'Algérie des femmes de ce début de millénaire, a-telle conscience, qu'elle capitalise l'héritage de plusieurs dizaines d'années de lutte contre sa propre société et de combat contre l'occupant colonial ? La femme cadre, l'avocate, l'étudiante assument-elles ou tournent-elles le dos à l'histoire qui les a vu naître, celle de leurs arrières parents et parents ?

La matière première sera constituée de témoins femmes d'horizons géohistoriques divers (la ville, la campagne, l'émigration), quelque soit leur niveau d'instruction (lettrée, illettrée), degré de militantisme et contribution dans l'effort de guerre (moudjahida, fidaïa, moussebila, merkez etc.)

Il s'agit de briser un archétype dominant. Celles qui sont (politiquement) le plus en vue, qui sont les vedettes des médias, sont les citadines et parmi elles, les Algéroises et parmi celles-ci, les « bombistes » anciennes étudiantes, infirmières, secrétaires etc. C'est à dire celles qui constituaient entre 1954 et 1962, l'élite intellectuelle féminine de la société algérienne.

Quelle est la place de l'histoire de la Révolution au féminin, dans le vécu et la culture des femmes de l'Algérie d'aujourd'hui. Comment ont-elles commencé à « activer » ?

Quels sont leur rôle et leurs stratégies dans les différents lieux de lutte (maquis, ville,

- campagne, merkez..) ? Quels regards portent-elles sur cette période et qu'ont-elles à nous transmettre ?
- En quel (s) terme(s) s'est posée la question de l'engagement et de la participation de la femme dès les premières heures de la Révolution,
- quelle place lui a été réservée et quel rôle a-t-elle joué,
- pourquoi son nom n'apparaît pas dans les structures, politiques de la Révolution, (ni dans les instances politiques du FLN/ALN, ni dans les organes de direction, Comité Central Exécutif. Comité National de la Révolution Algérienne, ni dans le Gouvernement Provisoire de la République Algérienne) alors que nous savons qu'elle était chargée de toutes les tâches et qu'elle avait été chargée de missions très délicates. (3)

3- Objectifs du projet

Eminemment scientifique par ses objectifs, le projet vise :

1-à ouvrir une fenêtre de l'intérieur, sur la Révolution en tentant d'écrire une histoire au féminin (et non féministe) de cette guerre;

2-à une meilleure connaissance endogène de la Révolution. Notre hypothèse est, que par le biais d'une histoire centrée sur les femmes, on introduit une vision plus complexe de la guerre;

3-à une réflexion critique sur la méthode du recueil de témoignage afin d'apprécier son apport et ses limites,

4-à mettre en valeur les spécificités et la complémentarité d'un engagement multiforme qui a entraîné dans son sillage la population féminine là où elle se trouvait, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays (en Europe, comme au Maghreb ou au Moyen-Orient);

5-à nommer, mesurer et apprécier les changements induits par et suite à l'engagement de la femme dans la guerre ; cela nous permettra d'élaborer une cartographie des différents foyers de changement et d'en mesurer la pertinence et la continuité-discontinuité ou au contraire recul-régression en milieu féminin et ainsi d'observer les effets de la colonisation sur les Algériennes;

6-à questionner la Révolution sur le traitement qu'elle a réservé à ce devoir national au féminin;

7-à questionner la scène sociopolitique sur la place qu'elle accorde à celles qui restent (politiquement et médiatiquement) à l'ordre du jour.

8-à questionner les concernées sur le regard qu'elles portent sur leur passé militant et les deux Algérie (s). Celle pour laquelle elles se sont engagées et celle dans laquelle elles évoluent aujourd'hui.

Il ne s'agit pas seulement de mettre en évidence l'apport de la femme algérienne dans le combat libérateur mais de la repositionner dans une guerre qui fut totale et globale. Guidés par une démarche scientifique et un souci d'objectivité, loin de toute glorification gratuite, nous essayerons de lui restituer son rôle d'actrice à part entière et dire qu'elle a été sa place, toute sa place et rien que sa place. Dire un cheminement, une expérience, dire un vécu, restituer un passé fait de présents incertains, dire une mémoire occultée, donner enfin la possibilité à ces oubliées de l'histoire de parler d'elles-mêmes; tels sont les objectifs de ce travail. Nos moudjahidine et moudjahidate, à la mesure du temps qui passe, partent silencieusement les uns après les autres sans qu'une véritable politique de collecte systématique de témoignages soit mise en place.

Il y'a bien des institutions publiques comme le Centre de recherche et d'études sur le mouvement national et la révolution du 1^{ier} Novembre 1954 ou encore le Musée du Djihad qui se sont lancés depuis quelques années déjà dans l'opération. Il ne semble pas que le travail effectué ait été fait de manière continue et méthodique. Les personnes qui recueillent les témoignages doivent être formés pour pouvoir poser les bonnes questions. Occasionnellement lors de la commémoration des dates anniversaires de la guerre de libération nationale, les responsables branchent les caméras et classent les cassettes. Sans plus. Les chercheurs universitaires, moins heureux, opèrent de manière archaïque, faute de mieux, ils privilégient le son sur l'image plus porteuse, plus expressive. Il y a urgence à mettre en place un véritable programme de sauvegarde de la mémoire nationale, comme l'ont fait nos collègues tunisiens.

Une unité de recherche d'Histoire orale rattachée à l'Institut Supérieur d'Histoire du mouvement national à Tunis, a été mise en place en 1997. Les témoignages et les récits de vie qui ont été collectés ont servi à la constitution d'un fonds sonore et vidéos qui compte des centaines d'enregistrements répertoriés, indexés et conservés dans un laboratoire spécialisé appelé « Laboratoire audiovisuel de l'Institut Supérieur d'histoire du mouvement national». Tout comme existe à Paris depuis 1993 une « Encyclopédie visuelle et sonore sur la guerre d'Algérie » sur support CD à l'Institut National de l'audiovisuel. Le CD Rom retrace l'image de l'Algérie pendant la guerre de libération nationale à partir

d'une collection de journaux radiophoniques de France Inter. Il restitue plus d'une centaine d'enregistrements de débats, de reportages, de discours officiels etc....tout ceci illustrés de photos, de graphiques accompagnés de lexiques d'explications que lecteurs peut interroger. Quant aux Juifs, nous connaissons tous l'immense travail qu'ils accomplissent depuis plus de soixante ans sur la Shoah.

4- La question des sources

Véritable enjeu de mémoire, la Guerre de Libération nationale n'a pas généré beaucoup d'écrits sur la participation de la femme au combat libérateur.

- -Pourquoi cette histoire a été raptée à l'aube de la résurrection de l'Algérie indépendante ?
- -Comment combler cette lacune de l'historiographie algérienne ? -De quelles sources dispose-t-on ?
- -L'objet de recherche implique-t-il une démarche méthodologique particulière ? -Comment traduire cette participation d'un point de vue scientifique sans tomber dans les écueils de la complaisance ?
- -Mais au fait les femmes ont elles une histoire qui leur est propre ? Si oui pourquoi n'a-t-elle pas été écrite⁽⁴⁾ ?

L'espace historique est entièrement « squatté » par les hommes. Et si, par hasard une minuscule parcelle lui est réservée elle procède, encore une fois de la manipulation de la femme symbolique, de la femme image, bonne tout simplement à la consommation médiatique. Mais qu'en estil des femmes elles-mêmes, de ces militantes, hier de l'ombre, aujourd'hui du silence? Ne participent-elles pas à cette conjuration du silence, à cette auto-exclusion des femmes. Plus rares encore sont « les mémoires des moudjahidate », récits de vie ou autobiographies. Même si ces travaux⁽⁵⁾ se comptent sur les doigts d'une seule main, ils restent les bienvenus. Il n'y a pas que l'analphabétisme plus répondu chez les femmes que chez les hommes qui fait barrage à la production de l'écrit historique. Les poseuses de bombes, les moussebilate des grandes villes (Alger, Oran, Constantine etc...) provenaient d'un milieu socio-culturel bien déterminé. Nombre d'entre elles étaient lycéennes, enseignantes, moudérisate ou secrétaires administratives. La pudeur accentuée par le refus de se faire entendre par ses « propres frères » a engendré le refus de se dire. « Notre silence a un ses » dira l'une d'elle (Mme GUERRAB Z.)⁽⁶⁾

Il est temps d'aller vers ces femmes, d'écouter leur silence, de les sortir de l'anonymat, de les « restituer à l'histoire »⁽⁷⁾, et de sauvegarder leur mémoire menacée d'oubli, d'altération ou de disparition... Il est surtout temps pour elles de témoigner par leurs propres écrits. Les travaux de Mme Anissa BERKAT, Zohra DRIF, Jacqueline GUERROUDJ, Djamila AMRANE MINE, Louisette IGHILAHRIZ; le recueil de poèmes de Zhor ZERRARI

etc..., sont autant d'étoiles qui scintillent dans un ciel encore sombre. Que celles qui m'ont lue des poèmes rédigés dans le feu de l'action, les publient⁽⁸⁾. Témoigner, c'est une dette, un devoir envers leurs sœurs et frères tombés sur le champ d'honneur, envers l'histoire, envers la mémoire, envers les générations montantes.

L'histoire de la femme algérienne, n'est accessible que par la mémoire « en choisissant cette méthode d'investigation, nous nous replaçons dans un courant historiographique qui met l'accent sur l'importance individuelle de l'acteur historique » (9).

Etat des connaissances.

-Sur le plan de la thématique :

Parmi les sujets qui sont restés longtemps tabous : celui de la femme. Elle a été tout simplement évacuée comme objet d'histoire des rencontres organisées dans les années quatre vingt qui avaient pour objet de recueillir les témoignages des Moudjahidine à travers les Séminaires nationaux sur l'écriture de l'histoire de la Guerre de Libération nationale. Il n'en demeure pas moins que des Moudjahidate avaient rompu le silence en décidant d'inscrire la contribution des Algériennes dans la Guerre. Au même moment l'Université s'était emparée du sujet même si le travail des pionnières fut quelque peu entravé par le silence et le refus des Moudjahidate à témoigner. Il

faudra attendre l'année 2000 pour qu'éclate la bombe médiatique : Louisette Ighilahriz. Le voile de la « pacification » française en Algérie venait de se déchirer et les tabous de tomber en Algérie. Le viol des Algériennes dans les caves d'Alger et dans l'Algérie profonde, faisait partie de la torture pratiquée par l'armée française. Ce thème de la torture va faire l'objet de plusieurs colloques surtout en France avec la publication au même moment de deux thèses sur la question (Raphaelle Branche La torture et l'armée et Sylvie Thénault Une drôle de justice). Les médias algériens, surtout le média lourd ; la télévision nationale; consacrent de longs reportages à la Moudjahida et la Fidaya invitées aux rencontres officielles et honorées par les plus hautes instances du pays. Les directrices de la presse publique (Horizon, El Fejr) mettent à profit depuis quelque temps la journée internationale de la femme le 8 mars, pour poser un regard neuf et surtout dynamique sur ce que fut la contribution de l'Algérienne dans le long cours de l'histoire nationale.

-Sur le plan de l'écrit :

Il y a eu très peu d'écrits sur la question.

Outre l'ouvrage autobiographique de la Moudjahida Anissa Baraket (*Le militantisme de la femme algérienne* pendant la révolution), il y a le livre de Djamila DanielleAmrane Minne (*La Guerre d'Algérie. Femmes au* combat. Editions Casbah, 1993), condensé d'une thèse soutenue en 1988 à l'université de Reims (France). Le tableau d'ensemble brossé par Djamila Amrane nous permet de passer aux enquêtes locales et études monographiques pour des études plus pointues et plus fines. Ce à quoi, nous nous sommes attelés. Outre le livre fondateur de Djamila Amrane, nous citerons les écrits de moudjahidate : les mémoires de Jacqueline Guerroudj (DesDouars et des prisons....) et de Louisette Ighilahriz (Algérienne) ; les poèmes de ZohrZerrari (Poèmes de prisons...), le livre qui a fait date de l'écrivaine Fadéla M'Rabet (Les Algériennes ...), celui de Wassyla Tamzali (Une éducation algérienne) et les deux derniers ouvrages qui viennent de paraître : celui de la moudjahida Zohra Drif Bitat (Mémoires d'une combattante de l'ALN, zone autonome d'Alger) et d'Eveline Lavalette -Safir (Juste Algérienne). Auxquels s'ajoutent les très intéressantes contributions de l'historienne: Monique Gadant « Le nationalisme algérien et les femmes), de la sociologue :Naziha Hamouda (Les femmes dans les Aurés), de juristes comme Fatima- Zohra Sai : (Le mouvement national et les femmes) etc.

A noter aussi sur un autre registre les articles sur les femmes publiés par El Moudjahid de 1956 à 1962, sur dix-

sept numéros ce qui représente une proportion de 5, 35% de l'ensemble.

Ce pourcentage nous paraît bien faible. Six articles reproduisent le *Journal d'une maquisarde* (dans les numéros 44 à 49 : du 22 juin au 31 août 1959), un autre articlesur l'ouvrage de Frantz Fanon *L'An V de la Révolution algérienne*, un compte rendu du livre de G.Arnaud et J.Vergés *Pour Djamila Bouhired* (n°12 du 15 novembre 1957), d'autres évoquent des congrés féminins (Congrés de la Fédération internationale de Femmes) auxquels les Algériennes ont participé comme par exemple celui de Vienne dans le n° du 1^{ier} au 5 juin 1958, enfin le journal publie une lettre d'une militante dont le nom n'est pas mentionné (n°72, 1^{ier} novembre 1960).

Donc un bilan historiographique en demi-teinte avec des domaines pratiquement vierges concernant par exemple : Les militantes de la Fédération de France du FLN, les femmes dans l'OS, le rôle des femmes dans les manifestations de décembre 1960 et du 17 octobre1961 à Paris, les femmes artistes (Fadhéla Dziria, Goucem Madani), les contrôleuses du MALG⁽¹⁰⁾ qui inspectaient les maquis , le problème de la mixité, les prisons et les camps, le mariage au maquis, l'action de l'armée française envers les Algériennes et sa soit disante politique d' *Ȏmancipation »*,

les viols perpétrés par la soldatesque coloniale, les enfants nés de ces viols, les effets de l'indépendance sur les femmes....Il y a aussi un aspect de la Révolution sur lequel peu d'historiens se sont penchés : la famille algérienne. La guerre de libération nationale a entraîné d'importantes transformations sociales. De nouvelles valeurs se sont imposées à la famille, des bouleversements ont modifiés les rapports entre femmes et hommes : la femme devient un militant potentiel avec laquelle il faut compter, cette même femme a quitté le foyer familial pour le maquis sans l'avis de ses parents....Elle a eu le courage de transcender tous les tabous pour s'impliquer dans le combat libérateur, elle a quitté sa famille, son travail, ses études. Elle représentait la rupture à l'intérieur même de sa propre société. Héberger des inconnus chez soi, sortir du domicile familial à toute heure, jouer aux amoureux, cohabiter avec des hommes au maquis ou dans les caches ne pouvait que perturber l'ordre La des patriarcal... guerre provoque situations qui engendrent exceptionnelles des comportements nouveaux lesquels défient les normes de la traditionnelle. Une étude plus fine, plus sociologique nous renseignerait sur la question de la permanence et du changement, des ruptures et des continuités.

I- HISTOIRE ORALE-HISTOIRE DES FEMMES.

1- Histoire orale : rapide survol

Si l'enquête orale est une pratique courante qui s'est banalisée, certains diront même « fétichisée »⁽¹¹⁾ pour le sociologue, l'anthropologue ou l'ethnologue, cette méthode en tant qu'instrument d'analyse a toujours posé problème à l'historien.

L'expression « histoire orale »⁽¹²⁾ est empruntée aux Américains⁽¹³⁾ qui, les premiers ont utilisé la source originelle de l'histoire appelée ici : le document oral. L'histoire à ses débuts ne pouvait faire autrement que de s'appuyer sur les dires des témoins.

Très significatif est l'ouvrage d'Hérodote intitulé «Enquêtes» ou encore celui de Thucydide qui pose les premières règles de la critique historique concernant le témoignage oral. Voici ce qu'il écrit sur la guerre du Péloponnése (431-404) :

« En ce qui concerne les discours que les uns ou les autres ont prononcé [...], il était difficile d'en donner le texte exact [...] j'ai prêté aux orateurs les paroles qui me paraissaient les mieux appropriées aux diverses situations tout en m'attachant à respecter autant que possible l'esprit des propos qu'ils ont réellement tenus» (14)

Pour nous les historiens, le témoignage oral n'est pas une source comme les autres. D'une part, il n'est pas contemporain des évènements étudiés, d'autre part il a été produit à la demande de l'historien. Ainsi la source orale revendique sa spécificité ; elle est au croisement de la temporalité et de la subjectivité. Ce qui ne l'empêche pas d'être pleinement utilisée comme tout autre document en indiquant et en prenant en compte les conditions dans lesquelles elle a été produite.

C'est ce qu'explique Robert Frank dans un de ses articles où il rappelle la nécessité de la « pluralité temporelle » qu'implique la source orale par rapport à la source écrite, en soulignant « l'immédiateté entre la construction de la source orale et l'historien qui la provoque », d'une part et l'existence d' « une distance temporelle entre l'action de témoigner et l'action racontée par le témoin » (15), d'autre part. L'utilisation de la source orale est incontestable, elle existe aujourd'hui en tant que méthode d'approche (16), de technique historique utilisée pour l'histoire contemporaine ou encore pour l'histoire immédiate. Le retour de la plus ancienne technique historique dans un monde submergé par l'écrit tient essentiellement aux mutations de la discipline historiques (17).

« Les nouveaux territoires » de l'historien pour reprendre Leroy Ladurie fournissent des raisons d'utiliser la source orale. Dans ce champs renouvelé, l'histoire vit aujourd'hui « une révolution documentaire » écrit Jacques

Legoff⁽¹⁸⁾ elle est « en *perpétuelle gestation* » renchérit Lefebvre. Un renouvellement au niveau des problématiques élargi le champ du document historique et « *l'écrit* » affirme Michel Vovelle« n'est plus le seul document historique »⁽¹⁹⁾.

L'histoire se situe aussi bien en amont qu'en aval de l'histoire écrite, réfléchir sur les rapports qui existent entre l'une et l'autre démarche, sur la fiabilité du témoignage oral et de l'archive écrite ; sur leur point de rencontre ou de divergence sont autant de question qui interpellent l'historien.

Alors question de dosage entre l'écrit et l'oral?

Méthodes d'approches ou affrontements d'écoles historiques?

Le témoignage oral intéresse particulièrement l'historien algérien dont l'histoire reste à réécrire. L'archive écrite nous fait grand défaut. Nos archivistes reconnaissent que le fonds dont ils disposent à Alger, Oran, Constantine ne représente rien devant les malles et les valises de rapports, de notes, de correspondances, de documents de toutes sortes qui ont été transférés pendant la guerre de libération nationale, soit à la veille, soit au lendemain de l'indépendance.

C'est là une grande dérive qui trouvera son prolongement dans les vrais/faux témoignages qui font autorité parce que d'autres voix ont préféré le silence au «je» narcissique et pesant, et parce qu'aussi nous sommes et restons un peuple où l'oralité prédomine.

L'analphabétisme mais également la modestie de certains acteurs historiques ont fait le reste. L'historien est violemment interpellé parce que chaque jour qui passe voit partir « une bibliothèque vivante » comme l'a dit en son temps, et pour l'Afrique entière M.M'Bow, ancien président de l'Unesco. Nous sommes actuellement à la convergence de deux échéances dont la première annonce un commencent, la seconde une fin : Les archives commencent, à s'ouvrir alors que la génération de la résistance s'éteint tout doucement. D'où la nécessité de continuer à informer sur le rôle de la moudjahida, de la fidaia. Mais ces deux figures ne doivent pas occulter le rôle de ces millions de femmes anonymes qui ont été le soutien nécessaire (nourriture, hébergement...) sans lequel il n'y aurait pas eu de combattants. Par le moyen des récits de vie, d'une part, par des tables rondes, d'autre part un regroupement patient de ces informations recueillies dans toute l'Algérie, pour peu qu'un écho assez large lui soit donné. Tout comme nous devons encourager les moudjahidine à prendre la plume et à écrire dans leurs propres mots et selon leur propre logique leur parcours de résistant.

L'utilisation de la source orale en histoire a été souvent déconsidérée, la démarche étant jugée archaïque. «Or la nature des sources est un faux problème, car les documents ne valent

Que par la critique qui en est faite. Seule un patient travail d'analyse leur confère le statut d'archives ». (20)

pour certains auteurs tels Mohamed «lamémoire du peuple est la bibliothèque nationale de l'Algérie», Mostéfa Lacheraf, quant à lui, émet quelques réserves : «l'aime les romans de Mohamed Dib et je le considère lui, comme l'un de nos plus grands écrivains. Mais je me permets de rester sceptique devant son affirmation..... Quoique de bonne foi, de telles formules, sous une apparence innocente sont dangereuses en réalité, car elles aident à dévaluer de hauts concepts culturels en fortifiant les gens dans la croyance que, tout, dans ce domaine, peut s'improviser, substituer les unes aux autres les notions d'inégales teneurs, remplacer les œuvres élaborées du savoir par des récits et légendes admirables certes, mais qui ne sont que cela et ne restituent en rien le long, très long itinéraire de l'esprit humain vainqueur, à travers le temps et l'espace et les ténèbres, l'intolérance et les terreurs.... ». (21)

Philippe Joutard dans son ouvrage « *Ces voix qui nous viennent du passé* », devenu désormais un classique, décrit fort bien l'importance de l'utilisation de la source orale pour mieux saisir la vision des sans –voix, des humiliés de l'histoire :

« La découverte que chacun est « acteur d'histoire » et que le monde des vaincus mérite aussi d'être raconté ne date évidemment pas d'aujourd'hui....On s'aperçoit que la forme des sources n'est pas neutre, que l'écrit en partie reflète le point de vue dominant ; l'utilisation des sources orales n'est plus seulement une commodité pour atteindre des gens qui ne maitrisent pas ou peu l'écrit mais le moyen d'avoir une autre vision ». (22)

La constante extension de la recherche sur la Révolution, toutes disciplines des sciences humaines et sociales confondues, a eu pour effet l'approfondissement et la diversification des outils méthodologiques. Le débat contradictoire autour des questions de mémoire, en est le meilleur indicateur.

Est-il concevable de continuer de s'appuyer sur la seule source écrite dans le traitement historique de la Révolution ? Un simple constat, montre que la source orale largement exploitée est minorée dans les travaux de recherche des doctorants en histoire. Est-ce le fait des chercheurs eux-mêmes, de leurs enseignants, de l'objet de recherche ou des trois à la fois ? Autre type de question: quel statut accorder à la source orale. Est-elle un appoint à la source écrite, peut-elle se substituer à cette dernière ? Le

recours à la source orale s'applique t-il à tous les objets de recherche, obéit-il à des conditions spécifiques, lesquelles ? Quels témoins pour quel(s) objet(s) de recherche en histoire ? Dernier type de questions: des institutions spécifiques officielles comme, le Musée national du Moudjahid et ses musées de wilaya, le Musée de l'armée ou le Centre Nationale d'Etudes et de Recherches sur le Mouvement National et la Révolution du 1er. Novembre 1954, sans s'inscrire directement dans le sillage de ce fut le Centre National Historique, se sont donnés pour mission de collecter les témoignages oraux d'acteurs de la Révolution. Il est important de rappeler dans ce cas précis la campagne nationale pour La Réécriture de l'histoire de la Révolution qui a touché toutes les wilayas historiques de la Révolution. Cette campagne faisait suite à une décision politique prise par le Président Chadli Bendjeddid. Plus prosaïquement, la source orale est d'un accès plus aisé qu'il y a une vingtaine d'année. La caméra numérique a remplacé l'encombrant magnétophone qui effarouchait le témoin, mais ce bon technologique pose parfois plus de problèmes qu'il n'en résout. Quel usage faut-il en faire, comment recueillir le témoignage oral, existe-t-il pour cela un préalable ?

1-1 La source orale, un nouveau support méthodologique?

Le renouvellement des questions posées à l'histoire, a été à l'origine de la découverte de nouvelles sources, dont la source orale. Les premiers à l'avoir utiliser dans leurs travaux furent les romanciers, les cinéastes et les journalistes. Les historiens trop attachés aux documents écrits, n'ont franchi le rubicond que pour pallier à l'absence de la source écrite. Certains ont compris plus tôt que d'autres que certaines pages de la Révolution n'étaient écrites que dans les mémoires d'acteurs dont les noms se confondaient avec les responsabilités qui étaient les leurs ou les événements auxquels ils étaient directement liés comme c'était le cas de Ben Tobbal dont le témoignage a été recueilli par notre collègue Daho Djerbal.

D'ailleurs on imagine mal, un travail d'histoire contemporaine ou plus spécifiquement sur la Révolution qui ne s'appuierait uniquement que sur les sources écrites. Certains faits ne peuvent être reconstruits, compris et analysés que grâce à une combinaison savante et fructueuse des sources écrites et orales. Bien sûr, il va sans dire que les questions de méthode sont notre principale préoccupation. Un souvenir est-il en soi une source orale ? Il est parfois difficile, même en toute bonne foi, de se remémorer un fait avec exactitude. Le temps exerce plus facilement son

pouvoir insidieux sur les faits non écrits que ceux couchés sur du papier.

Comme il y a des sources écrites de premier degré, il y a aussi des sources orales de premier, de second, de troisième degré. Le rapport du témoin à la temporalité s'inverse dés que l'on passe de premier degré aux autres degrés. Cette inversion temporalité prime parfois sur celui de la validité.

Le renouveau de l'historiographie caractérisé par de nouvelles préoccupations historiques, de nouveaux centres d'intérêts et des thématiques de plus en plus fine nous ont conduits à l'extension d'autres sources.

L'histoire immédiate ne se contente plus seulement de la source écrite et parce qu'elle nous met en contact physique avec des acteurs/témoins, elle nous offre cette énorme possibilité de recourir à la source orale. En complément de la source écrite, celle-ci nous permet de combler les blancs, de nous arrêter sur les silences et les non-dits, plus encore d'appréhender d'autres champs de recherche, l'histoire des mentalités, l'histoire de la vie quotidienne, l'histoire locale, celle du monde rural, des femmes, de la famille, etc...

Les questions nouvelles vont découvrir des sources nouvelles et avec les sources nouvelles apparaissent de nouveaux supports documentaires : le cinéma, les enregistrements sonores, la source iconographique (les images et les photos) et ce qu'elle représente comme thème, comme symbole, comme représentation sont autant d'objets d'études et de recherche, tout comme l'étude d'émissions radiophoniques.

Le travail de l'historien n'est pas aisé, il doit réfléchir au problème de la transmission et du souvenir et analyser et évaluer la fiabilité des sources. Pour manier ces sources, il nous fallait des outils, et nous les historiens nous nous sommes tournés vers les autres sciences sociales : la l'anthropologie sociologie, mais aussi les sciences archivistiques : une fois le témoignage oral enregistré, comment le conserver ? Quels sont les moyens techniques qui permettent une conservation durable des entretiens ? ya-t-il une politique de conservation des témoignages oraux dans les différentes structures (les Archives nationales, le Musée du Moudjahid, le Musée du djihad, le Centre de recherche sur le Mouvement national et le 1er novembre 1954) et comment fonctionne-t-il?

1-2 Histoire et mémoire

Le pivot du témoignage oral, c'est bien sûr la mémoire. Nous sommes confrontés aux problèmes posés par les multiples discours et l'usage des mémoires. Quelle est la relation entre l'histoire et la mémoire ? La mémoire n'est certes pas l'histoire, elle est sélective et refoule les Partielle et choses désagréables. partiale conflictuelle ; elle n'en demeure pas moins une source de doit être l'histoire qui traitée avec la rigueur méthodologique qui caractérise recherche toute d'autres (confrontation du témoignage oral avec témoignages, avec toutes les opérations méthodologiques possibles pour coller au fait historique et rendre par là même le témoignage épuré de toutes ses scories ; « producteur » de nouvelles connaissances en n'oubliant pas que : « Tout travail historique est un dialogue dans et avec le présent. Toutes nos habitudes de pensée; nos associations d'idées, nos valeurs sont formées dans le présent. C'est une prétention et une prétention dangereuse que de croire que nous pouvons échapper au présent, partir « d'une table *rase*» (23)

La mémoire peut aussi bloquer les historiens ou encore être un facteur gênant dans une histoire unanimiste de la guerre de libération. L'historien Henri Rousso explique dans son ouvrage *Le Syndrome de Vichy* comment la mémoire de la Résistance a fabriqué un mythe : le mythe résistancialiste consiste à établir une mémoire unique, d'où la difficulté pour les historiens de travailler sur la mémoire.

Donner la parole au témoin, c'est solliciter sa mémoire, aussi serait-il intéressant de faire appel à une autre discipline : la psychanalyse pour nous décrypter les mécanismes de la mémoire avec ses différentes particularités que sont l'oubli, l'occultation volontaire ou involontaire, les non-dits...Et pour être encore plus pointu dans notre analyse du témoignage et de la mémoire ; la linguistique a aussi sa place. Je pense qu'au moment du dépouillement des textes d'interviews, le linguiste peut nous aider et nous proposer une sémiologie encore plus fine pour exploiter vocabulaire et syntaxe.

Mais revenons à notre objet : la source orale est une source à part entière sur laquelle peut et doit s'appuyer l'écriture de l'histoire et qui, comme la source écrite est soumise à vérification, à la critique et à l'analyse. S'il n'est pas question de suspecter la bonne foi des témoins (acteurs de l'histoire), nous savons que la mémoire n'est pas infaillible, que la sélection des souvenirs existe, que les choses plus ou moins désagréables ou qui portent atteinte) sont occultés. Cet état de fait qui est humain, il faut en prendre conscience. L'historien doit garder une attitude

critique, ne pas faire preuve d'ingénuité ni « prendre pour argent comptant » tout ce que dit le témoin, même si ce dernier et une personnalité de haut rang ayant exercé des responsabilités majeures.

L'approche subjective des faits et événements est un fait naturel, ce qui ne l'est pas c'est de prendre le témoignage en l'état sans critique.

Faut-il rappeler, enfin que l'historien se doit d'utiliser toutes les sources mises à sa disposition et qu'il doit y avoir une nécessaire complémentarité entre la source orale et la source écrite ? Le document oral relève des mêmes méthodes critiques que n'importe quel document écrit (mentionner la date, l'auteur, les circonstances de l'entretient etc...) et doit être confronté à d'autres sources :

- L'archive écrite
- La presse de l'époque
- Les ouvrages
- D'autres témoignages oraux

Nous devons étudier les témoignages comme un texte dont la forme et les mots, les choix et les associations d'idées, le silence et les refoulements sont significatifs. Nous devons interroger le témoignage oral comme nous interrogeons un document écrit. Certains faits ne peuvent être reconstruits que grâce à une riche

combinaison d'instruments de recherche et de méthodes d'approche.

- Quelle valeur attribuée à un témoignage dont le moteur est la mémoire humaine ?
- Un souvenir peut-il être crédible ? il est parfois difficile même en toute bonne foi de se remémorer un fait avec exactitude.
- Quelles sont les différentes précautions pratiques et scientifiques à prendre avant l'entretien ?
- Comment l'historien doit-il réagir face à un document oral fait de vécu, de réel mais aussi peut-être d'une part imaginaire.
- La transcription est-elle une nécessité ou une trahison ? un témoignage ce n'est pas seulement des souvenirs à l'état de parole, c'est aussi et parfois surtout les faits et gestes, les silences et l'exclamation, les rires et les larmes qui ponctuent l'entretien, difficile de les transcrire dans un texte. La plume ne peut pas remplacer la caméra qui immortalise le témoin, le témoignage et les émotions qui sont par moment plus expressifs, plus fort que la parole elle-même.
- Quelle est la nature des rapports qui se tissent au fil des interviews entre l'historien et le témoin ?

Autre chose qui relève manifestement de l'éthique : at-on le droit de pousser le témoin dans ses derniers retranchements ? A-t-on le droit de poser toutes les questions, y compris sur les sujets les plus douloureux, les plus intimes, ou doit-on au contraire élaborer une déontologie respectueuse de l'intimité de la personne interrogée et son refus de dire et de se dire ?

2- L'histoire orale et les femmes

Toute tentative d'écriture historique sur la femme algérienne se heurte immanquablement à deux difficultés majeures : la première tient au manque d'archives écrites, la seconde à l'affect, à la relation morale, affective et symbolique qu'entretiennent ces mêmes femmes avec ce qui a été et reste leur combat suprême.

La pratique de l'enquête orale menée auprès d'une cinquantaine de moudjahidate, n'a fait que confirmer nos lectures méthodologiques sur la place du témoignage oral dans l'histoire. La question qui est posée est celle de la valeur de ce témoignage lorsqu'il procède de l'histoire et qu'il est porteur d'informations que nul texte écrit ne véhicule...

Dans ma quête du témoignage oral, je ne m'étais pas fixée comme objectif de faire un travail sur l'événement c'est-à-dire sur le fait historique lui-même. Ma seule et unique préoccupation consistait à situer un vécu parmi tant d'autres dans un ensemble composé et composite à la fois.

Celui de la femme, celui des femmes entre elles ensuite et enfin des hommes et des femmes unis dans un même destin. C'est donc une approche à trois dimensions qui met en mouvement trois acteurs différents en tant qu'objet mais complémentaires en tant que facteurs de changement. Un poème, une réflexion, une remarque étaient pour moi plus importants qu'un événement daté, figé dans le temps. L'événement n'a de sens que lorsqu'il se conjugue avec d'autres faits de même nature, il ne transmet pas les états d'âmes, il ne communique pas les souffrances et les espoirs qui font vibrer le cœur avant ou pendant le passage à l'acte héroïque.

Mais force est de reconnaître que l'utilisation de la source orale n'est plus seulement une commodité pour atteindre des gens qui ne savent ni lire ni écrire mais le moyen d'avoir une autre vision. Le témoignage oral est indispensable pour connaître les itinéraires et les motivations de ces femmes combattantes, mais aussi indispensable à qui veut étudier le quotidien, le vécu, une atmosphère et « toutes ces petites choses de la vie » comme l'a si bien dit la moudjahida Nadra.

« Interroger les femmes, écrit Michelle Perrot, a une valeur épistémologique en soi :en les constituant comme actrices, on les restitue à l'histoire...Il faut souvent aller contre leurs sentiments spontanés à savoir qu'elles n'ont rien à dire, que leur vie n'est pas intéressante. L'histoire orale permet de faire ressurgir des traces là où il n'y en a pas. (24) »

La mémoire féminine irremplaçable est appréhender l'histoire de la vie quotidienne, pour saisir un cheminement, un vécu, reconstituer un climat, éclairer un passé, et tenter « de dire l'histoire autrement » (25). Interroger les femmes, c'est rassembler un matériau neuf sur l'histoire de la guerre de libération nationale, c'est aussi apporter des interrogations nouvelles, des ouvertures sur de nouvelles pistes de recherche : l'histoire des mentalités, l'histoire des souvenirs, de la famille, du couple, des bouleversements apportés par la colonisation ... Interroger les femmes, c'est aussi faire un état des lieux, caractérisé par l'occultation, l'amnésie, le non-dit, la censure, l'oubli mais l'oubli n'a jamais été absence de mémoire, celle-ci étant seulement « en transit » pour reprendre l'expression de l'historien J.P. RIOUX.

2-1. « Y a-t-il une spécificité de la mémoire féminine ? »

A l'instar du collectif d'historiennes, auteures de l'ouvrage intitulé *Une histoiredes femmes est-elle possible* ?sous la direction de Michelle PERROT⁽²⁶⁾, des participants à la table-ronde organisée par l'Institut d'Histoire du temps Présent sur

le thème : Histoire orale et histoire des femmes (27) ; de Christiane GERMAIN et Christiane de PANAFIEU sur : La mémoire des femmes (28) ; De Yolande COHEN sur :

Femmes et politique⁽²⁹⁾Lilia LABIDI sur : Les Origines des mouvements féministes en Tunisie⁽³⁰⁾ et d'autres encore, peuton envisager une mémoire spécifique aux femmes ? Existerait-il plusieurs mémoires ? Une publique et officielle : celle des manuels d'histoire, l'autre institutionnelle : celle des formations politiques du mouvement national (P.P.A.-M.T.L.D., P.C.A., U.D.M.A., Ouléma) et la troisième une mémoire privée celle des femmes ?

Quand j'ai interrogé des militants du mouvement (ABBAD Ahmed, MERAD national Béchir, DIIDEL Mohamed, sur Mai 1945), ils m'ont longuement parlé de MESSALI HADJ, du P.P.A.-M.T.L.D., des A.M.L., des préparatifs du 1^{er} Mai 45 à Oran, des manifestations, des soldats, des actes de sabotage tel l'incendie de la mairie de Saïda, de la répression impitoyable et féroce qui a entraîné la mort de dizaines de milliers de personnes, sans compter celles qui furent torturées et emprisonnée. Ils ont insisté sur le fait de ne pas circonscrire Mai 45, uniquement à l'Est comme l'a voulu l'historiographie coloniale, mais sur tout le territoire national, M.ABBAD, ancien, responsable de la section P.P.A.-M.T.L.D. d'Oran a situé tous les moments historiques, toute la trame événementielle. La mémoire collective des femmes a retenu autre chose : les viols, les éventrations subis par les jeunes femmes, les incendies de

villages, le drame des arrestations de parents, d'amis, de voisins ; les couffins pour les détenus, la création des comités d'amnistie (cité par Gaby GIMENES et B.MERAD) ... La mémoire des femmes a aussi retenu la solidarité agissante des Oranais, avec leur frères du Constantinois, et la vaste campagne de sensibilisation pour l'adoption des orphelins des massacres de Mai 1945 ; celle des militantes de la ville d'Oran a retenu, le nom Kheira ben BENDAOUD qui est resté lié à cet acte humanitaire et de bravoure.

La mémoire des hommes, procède-t-elle de la raison et celle des femmes du cœur ? Une différence de taille, l'une et l'autre sont loin d'être antinomiques. C'est la raison qui commande le geste qui engage, c'est le cœur qui lui donne tout son sens. La chronologie qui fait la caractéristique d'un militant, structuré dans le P.P.A. puis le P.C.A. tel que M. ABBAD; ne veut pas dire que chez nos interviewées, il n'y avait pas un ordre. Dans leur esprit, tout était structuré non pas par le fait daté lui-même, mais par le rapport que leur mémoire vivante entretenait avec un vécu fait d'une succession d'étapes et de phases qui sont autant de périodes marquantes pour ces combattantes, Mme KETTAF, se rappelle très bien de la personne qui est venue la contacter, de ce qu'il lui a dit, les circonstances de son départ pour le maquis, la nature des contacts qu'elle a eu avec les

moudjahidine, sa contribution au maquis (jusqu'au moindre détail), les temps forts de cette présence etc ... mais il lui était difficile de dater ces différentes phases. Sa vie, c'est-àdire sa mémoire, se trouve ponctuée non pas de dates mais par des événements qui ont laissé de profondes traces dans son vécu. A l'historien de démêler tout ça . Cependant il n'a nullement le droit de faire des impasses sur des phases qui restent pour lui « incasables », qu'il n'arrive pas à situer dans le temps. Nous ouvrons, ce faisant, un autre volet celui du rapport qu'entretient l'histoire datée, événementielle, l'histoire positiviste avec l'Homme dans toute sa dimension : ses peurs, ses angoisses, ses émotions etc ... et là se tissent des liens entre l'histoire et la psychanalyse car les souvenirs sont des événements enfouis dans l'inconscient. reconstituant et en sélectionnant des événements, la mémoire reproduit les images, les souvenirs du passé. Comment se fait cette sélection, ce refoulement ? C'est à ce niveau - là, que l'historien ne saurait se passer de la contribution du psychanalyste.

Alors une mémoire côté cour et une mémoire côté jardin, avec toujours ce même modèle reproduisant à l'infini la dichotomie femme\homme, intérieur\extérieur, dedans\dehors ? Ce n'est pas aussi simple que cela. Quand j'ai interrogé Gaby GIMENES, j'avais en face de moi la

militante du P.C.A. d'abord, c'est-à-dire une mémoire institutionnelle, la femme venait après. Elle m'entretenait du parti, de la création et des objectifs de *l'Union des Femmes d'Algérie*⁽³¹⁾. Elle ne m'a pas parlé de sa propre expérience de militante⁽³²⁾. Jamais de « *je* » ou de « *moi* » mais « *nous* ». Sauf une fois pour me dire : « *Je veux témoigner pour perpétuer la mémoire deAbassia FODIL*⁽³³⁾. Est-ce par modestie, par effacement jusqu'à l'abstraction del'individu au profit du Parti, ou les deux à la fois ? Témoignage réfléchi ou spontané, où est la part de l'acte conscient et de l'inconscient.

Tout en me méfiant des schématisations, il me semble au vu de ma modeste expérience et du profil de mes interviewés, que la femme est plus spontanée que l'homme. Celui-ci maîtrise son discours, il le domestique, il le rend chaque fois plus limpide. Peut-être à force de témoigner, ceci est devenu en quelque sorte un savoir-faire pour de nombreux moudjahidine. Parler de sa vie privée serait pour lui une marque efféminée, il ne se laisse pas envahir par les sentiments de peur de mettre à nu ses faiblesses, ses défaillances. Mis à part l'état physiologique de la mémoire et le rapport qu'entretiennent les gens avec leur propre passé, le témoignage change selon le statut de l'interviewé, selon que la personne s'adresse à un responsable, à un militant de base, à un chercheur ou à un anonyme. Le témoignage

devient alors un discours. Il et construit en fonction de la circonstance, des objectifs attendus et des visées personnelles. Ce constat s'applique plus particulièrement aux hommes mais aussi aux femmes structurés dans l'ex parti unique le F.L.N.

Comme le fait remarquer José GOTOVITCH dans son travail sur les témoignages de résistants dans *Mémoire de la guerre et occultation*.

« Le discours-fonction est un autre élément perturbant de l'interrogation des résistants : selon qu'il s'agit d'un homme, d'une femme, d'un chef, les perspectives sont très différentes. Ainsi, les hommes ne parlent jamais du quotidien. Or, quelle était la réalité de l'illégal, de quoi étaient faites leurs journées ? En revanche, la femme résistante qui a souvent agi au niveau du secrétariat, de coursière, de dactylo, vous parle du quotidien, de la nourriture, de petites choses qui faisaient sa vie, et vous vous rendez compte qu'il y a un décalage entre les deux discours. Ils appartiennent à la même organisation, ils vivent dans le même monde, mais à les entendre, vous vous demandez quand ils se rencontrent. »⁽³⁴⁾

Mais l'expérience d'Odile RUDELLE en matière de collecte de témoignages, a montré la face cachée de l'iceberg. Son travail sur *Les hommes politiques et la guerre d'Algérie* révèle la fragilité psychique de ces anciens responsables :

« Avant 80 ans, ils sont assez forts pour raconter l'histoire officielle, mais après cet âge je me heurte à la culpabilité du vieillard qui prépare sa mort ... Que faire quand un homme pleure au cours de l'entretien? » (35)

Dans ce cas et quel que soit le sexe de l'interviewé, l'historien se trouve confronté à un problème de déontologie.

Faut-il continuer à fouiller une mémoire doublement meurtrie ou faut-il carrément s'arrêter? Tout dépend de ce que l'on cherche, il n'est pas question, bien évidemment, de mener une interview comme un interrogatoire policier, de toutes façons le résultat serait catastrophique.

2-2 Difficultés dans le traitement et l'exploitation des témoignages

La collecte des témoignages si elle n'a pas été très difficile, a posé de sérieux problèmes sur le plan du traitement de l'analyse et de l'exploitation historique des informations recueillies.

Sur le plan de la méthode et concernant les entretiens, je ne voulais pas les enfermer dans un questionnaire (type sociologique) pour donner libre cours au récit, ainsi j'ai pu entendre leurs souvenirs sur d'autres thèmes. Pas de grille thématique préétablie, non plus, mais plutôt un canevas de

discussion. Ma recherche ne partait pas de présupposés pour les vérifier sur le terrain. Je ne voulais pas que ce soit un récit proprement dit et des réponses à des questions. Ce qui comptait pour moi, c'était de faire parler les femmes sur leur participation à la guerre de libération nationale et la manière dont elles ont traversé ces sept années de « braises». Ce genre d'entretien demande beaucoup de concentration, et de temps. Il faut donner du temps au témoin pour qu'il puisse s'exprimer, savoir s'effacer mais en même temps dominer la situation et intervenir pour poser des questions plus précises, plus pertinentes.

Les différents témoignages étaient empreints d'une grande simplicité dans la relation interview-interviewés, dans le verbe, l'expression, l'image transmise. Beaucoup de choses ont été dites avec beaucoup d'émotions dans les larmes, les sanglots, les éclats de voix et le rire nerveux et libérateur à la fois, et cette pudeur de dire « mais je n'ai rien fait! ». Elles sortent de leur modestie et s'expriment quand on leur dit que c'est un devoir envers les jeunes générations, et non comme une justice à leur propre égard qui leur importe peu aujourd'hui. Elles me confient la lourde tâche de dire ce que fut le combat de la femme algérienne pendant la guerre de libération nationale et de transmettre la mémoire de cette lutte.

Je reste toujours surprise par la fraicheur de la mémoire de la plupart des moudjahidate. L'absence de chronologie datant les différentes phases de leur témoignage ne m'est apparut qu'une fois l'enregistrement effectué et transcrit. Les choses étaient si bien construites qu'elles n'éprouvaient nul besoin de se référer à une date. Leur vie, leur mémoire se trouvent ponctuées non par des dates mais par des événements qui ont laissé de profondes traces dans leur vécu.

Une fois le récit enregistré et transcrit, c'est à l'historien de démêler l'ensemble, de mettre les choses en ordre et de dater ce qu'il y'a à dater.

Ce qu'il faut souligner aussi, c'est que la source orale a une dynamique. A partir des mêmes hypothèses une autre série de questions nouvelles relancent la recherche. Mon tout premier travail a porté sur une trentaine de moudjahidate. De cette trentaine d'entretien, j'ai pu dégager un corpus : une quinzaine étaient infirmière. En les écoutants, j'ai appris le rôle du Dr. Nekkace à Oran et sa maison devenue une véritable école de formation politique pour toutes ces jeunes lycéennes et élèves de l'école paramédicale. J'ai aussi appris les mille et un petit gestes et la « débrouille » pour soigner les maquisards quand il n'y avait ni instruments, ni alcool pour désinfecter. On utilisait de l'eau de Javel. Il fallait improviser pour soigner, récupérer

les bandages, les pansements plein de sang, les laver, les faire bouillir et les réutiliser ensuite.

Quand j'ai interrogé les poseuses de bombes, c'est un autre univers que j'ai découvert, la prison de Barberousse et les condamnées à mort. Barberousse, ce sont « les exécutions, les angoisses, la peur et ces longues nuit d'attente des aubes meurtrières » (37)

J'entends encore les moudjahidate me racontaient : «quand vers 1h ou 2h du matin, nous entendions le grincement du portail, nous comprenions que c'était le camion qui ramenait la guillotine pour l'exécution d'un frère condamné à mort ... alors on frappait sur les portes, on faisait beaucoup de bruit et quand on venait chercher le martyr, nous chantions tous et toutes Min Djibalina et la Casbah répondait en chœur à notre chant patriotique ».

Voilà ce que le témoignage oral peut nous apporter comme informations, comme enrichissement mais avant tout comme chaleur et comme vie. Mais le témoignage oral a aussi quelques chose d'exaltant pour l'historien qui construit sa source, qui *«provoque l'archive »*, (38) non pas dans le sens où il orienterait consciemment ou inconsciemment la signification des réponses mais la collecte de souvenirs donne le sentiment de sauver de l'oubli une mémoire jusque-là enfouie, quelques traces du passé et au-delà d'offrir de nouvelles pistes de recherche pour nos jeunes doctorants.

LES NOTES

- 1-Recensement de la population, 1954.
- 2-Danièle-Djamila Amrane-Minne : Les femmes algériennes et la guerre de libération nationale en Algérie.1954-1962. Thèse pour le Doctorat d'Etat de Lettres et de Sciences humaines. Université de Reims, 1988, p.59.
- 3-Mme Zohra G. (de la wilaya V) se souvient de feu colonel Boumediene qui les réunissait à la base Ben M'Hidi et qui leur disait "Vous êtes les filles de l'avenir". Effectivement il avait fait la proposition d'admettre au sein du CNRA, Neffissa Lalliam, ancienne militante de l'AFMA, du PPA et premier médecin à être monté au maquis. La proposition fut rejetée -Pour Zohra G. NeffissaLalliam aurait dû être ministre de la santé au lendemain de l'indépendance (elle le fut effectivement, mais trois décennies plus tard!).
- 4-PERROT, Michelle (sous la direction de). Une histoire des femmes est-elle possible ?. Paris, Ed. Rivages, 1984.
- 5 DRIF, Zohra. la mort de mes fréres ». Paris, Maspéro, 1960.
- 6 Témoignage de GUERRAB, Zohra. Oran, 1988 et 1990.
- 7 JOUTARD, Philippe.- ces voix qui nous viennent du passé.- Paris, Hachette, 1983.
- 8 Poèmes de Mme KETTAF (écrit au maquis).
- 9 HELIE LUCAS, Anissa. Les institutrices européennes laïques en Algérie. in Mémoires de la colonisation, actes de la table ronde. Aix-En-Provence, 9 et 10 décembre 1988. p.163.
- 10-Une expérience unique en son genre eut lieu en Oranie avec l'envoi au maquis, par les services de Boussouf, de jeunes filles (Malika Hadjaj, Rachida Miri, Khadidja Brikci , Yamina Chellali, Aouli Ouici, Farida Kadiri, Aouicha Hadj Slimane....)et de jeunes hommes comme

- contrôleurs. De février à mai 1957, un contrôleur et une contrôleuse parcourent les six zones de la wilaya V.
- 11- Journées d'études URASC-LARVILL, 14 octobre 1987 : « Application des techniques sociologiques en milieux Algérien ».
- 12- El Korso Malika : « *L'histoire orale : historique, problème et méthodes* », in Cahiers maghrébins d'Histoire N°3 déc 1988 Université Es Senia.
- 13- Du point de vue de l'historiographie moderne, ce sont les Américains qui ont été les pionniers en la matière. L'histoire orale ou « Oral history » a débuté en 1920, quand des sociologues de l'Ecole de Chicago ouvrent la voie en accumulant et en exploitant des histoires de vie. Dans les années 30, l'histoire orale débute avec une grande enquête sur le souvenir des anciens esclaves noirs, commanditée par les autorités fédérales. Mais c'est en 1948 qu'un ancien journaliste Allan Nevin crée le premier centre d'histoire orale à l'Université Columbia de New-York.
- 14-Thucydide « *La guerre de Péloponnèse* » Ed. La Pléiade-Historiens grecs. R.F. p. 706.
- 15-Frank Robert : « Questions aux source du temps présent », dans Questions à l'histoire des temps présents sous la dir. De A. Chaureau et f. Tétard, Bruxelles 1992.
- 16- « *Questions à l'histoire orale* », Cahiers de l'I.H.T.P. N°4 juin 1986.
- 17-Joutard Philippe. « *Ces voix qui nous viennent du passé* ». coll. le temps et les hommes, Hachette, Paris 1983.
- 18-Legoff Jacques *« La nouvelle histoire* », Ed. Complexe, Paris 1988, p.38.
- 19-Vovelle Michel idem p.89.
- 20-Mauss-Copeaux Claire : *Appelés en Algérie : la parole confisquée*, Hachette, Paris 2001, p.10
- 21-Cité par Mohamed Téguia : L'Algérie en guerre, OPU, Alger 2007 , p.10

- 22-Joutard Philippe : *Ces voix qui nous viennent du passé, Hachette*, op.cit., p.160
- 23 FINLEY, I. Moses cité par STORA, B.- Les sources du nationalisme algérien. Parcours idéologiques, origines des acteurs.- Paris, l'Harmattan, 1998.- p.10.
- 24-Perrot Michelle : *Histoire orale et histoire des femmes*, in <u>Bulletin de l'IHTP</u>, 16 octobre 1981, p.46.
- 25- PERROT, Michelle. *L'histoire orale des femmes, pour quelle histoire*?. Table ronde de l'I.H.T.P., 16 octobre, 1981.
- 26-PERROT, Michelle (sous la direction de). *Une histoire des femmes est-elle possible?*.-op.cit..
- 27- I.H.T.P.- Histoire orale et histoire des femmes.- op. cité.
- 28-DE PANAFIEU, Germaine et GERMAIN, Christine .- La mémoire des femmes. Paris, Ed Messinger, 1982.
- 29-COHEN, Yolande. Femmes et politique. Québec, B.N., 1981.
- 30-CHABBI-LABIDI, Lilia et ZGHAL, Abdelkader.- *Génération des années trente, la mémoire vivante des sujets de l'histoire*.- Série sociologique n° 11.- Tunis, 1985.
- 31- EL KORSO, Malika.- *Une double réalité pour un même vécu.* in Confluences Méditerranée, n°17.- l'Harmattan, Printemps 1996.
- 32- GIMENES, Gaby ex-conseillère générale d'Oran, condamnée à perpétuité par le régime Pétain ; condamnée à 45 ans de travaux forcés le 4 août 1957 par le Tribunal permanent des Forces Armées d'Oran. Informations tirées de KESSEL, Patrick et PIRELLI, Giovanni. Le peuple algérien et la guerre, lettres et témoignages 1954 1962. Paris, Maspéro, 1962.
- 33- FODIL, Abassia première Algérienne musulmane membre du Comité central du P.C.A. Elle fut tuée avec son mari, par l'O.A.S. le 26 décembre 1961.
- 34- GOTOVITCH. José.- *Mémoire de la guerre et occultation.* in mémoire, Bulletin d'information.- Lille, 1983, n°1.- p.11.
- 35- RUDELLE, Odile.- *Les hommes politiques et la guerre d'Algérie.* Communication au IVe colloque international d'Histoire

orale. - Aix-En-Provence, 24-26 septembre 1982.

36- El Korso Malika : *Approche de la participation de la femme algérienne à la lutte de libération nationale : Un exemple, les filles de l'école paramédicale d'Oran*, in Cahiers Maghrébins d'Histoiren°4 Juin 1989 Université d'Oran.

37- Témoignage de Zhor Zerrari.

38-Questions à l'histoire orale, op.cit. p18

II- LA REVOLUTION, LES ALGERIENNES, ET LEUR MEMOIRE

1- Femmes au combat- Etat des lieux

Le brassage des énergies opérées par et durant la guerre de libération nationale a été d'une telle ampleur et d'une telle profondeur que tous les Algériens et Algériennes y ont pris part. La femme, cette grande silencieuse, la moudjahida (et par ce terme j'englobe toutes les franges de la population féminine ayant participé au combat libérateur), qui avait fait la fierté de l'Algérie en guerre contre l'occupant, qui emportait dans son couffin ou sous son voile les bombes, s'éclipsera aussitôt l'indépendance acquise.

« IL semble, écrira l'historienne Djamila Amrane Minne, ⁽³⁹⁾ que le comportement exceptionnelle des militantes corresponde à une situation de crise dans un pays en guerre .Il n'est pas dû à une évolution en profondeur et n'a pas réussi à transformer cette société qui en temps de paix retrouve ses modes de vie antérieurs» ⁽⁴⁰⁾.

Faite pour le foyer, elle y retournera. C'est comme si le passage par les maquis et autres réseaux de résistance procédait de la non-histoire puisqu'apparemment il n'aura servi ni à la femme ni encore moins à la société. La dénégation qui caractérise le statut historique de la combattante algérienne une fois les Accords d'Evian signés, n'est pas propre à l'Algérie. On la trouve aussi bien en Grèce qu'en Irlande au XIXième siècle⁽⁴¹⁾. Plus proche de nous le même constat peut être fait pour les Vietnamiennes, les Nicaraguayennes et actuellement les femmes sahraouies et les Palestiniennes⁽⁴²⁾.

Pour mémoire la France, qui a eu recours à la mobilisation massive des femmes durant les deux guerres mondiales, ne leur accordera le droit de vote qu'en 1944⁽⁴³⁾. Quant à la Suisse, elle attendra 1971 avant d'accorder le droit de vote à ses citoyennes.

Historiquement la Révolution a libéré le pays du joug du colonialisme. Mais de quel pays s'agit-il? Celui dont la femme a été mise entre parenthèse ? Tout porte à croire que dans la traversée historique de l'Algérie, la femme n'a jamais été un acteur. En rangeant les armes en 1962, « on a mis la femme au placard ». (44) Ce qui se traduira dans le domaine de l'écriture de l'histoire de la guerre de libération, par une sélection-amnésie des acteurs Tout en présence. naturellement la contribution du moudjahid prend le pas sur la contribution de la moudjahida. Et pourtant c'est ce rôle qui a été mis en avant à l'échelle internationale durant les années 1955-1962. Les stratèges se sont-ils servis de la moudjahida pour porter plus haut l'étendard de la libération?

« Les femmes algériennes, écrit El Moudjahid le 22 juillet 1958, n'ont pas besoin d'une émancipation, elles ont

accédé à leur pleine dignité de citoyenne algérienne depuis le 1ier novembre 1954. Quatre année de révolution algérienne ont bouleversé la condition de la femme algérienne».

Et pourtant la fin de la guerre de libération mettra fin à une fonction qui lui avait « collé à la peau ». Du point de vue de l'écriture historique, cela s'est d'abord traduit par une profonde déception des acteurs et une large amnésie qui perdure malgré quelques travaux sur l'objet traité.

Effacée, oubliée, la femme algérienne ne fera l'objet d'aucune attention de la part de ceux qui prétendent écrire l'histoire de la Révolution. Cette histoire telle qu'elle est écrite et enseignée est d'abord affaire d'idéologie. Les dirigeants de notre pays ont, pour des raisons de pouvoir, « gelé la mémoire de larésistance »(45), glorifié le passé en favorisant les mythes pour faire une histoireédifiante, « une histoire sainte », occulté des périodes et des personnages importants. Dépouillé de ses héros, le peuple algérien l'est aussi de sa composante : les femmes. Pourtant dans l'absolu et du point de vue du discours politique, la femme algérienne occupe une place d'honneur dans l'histoire officielle. Mais à bien voir il y'a là comme une manipulation ne serait ce que parce que la femme dans le combat évoquée de manière libérateur est symbolique circonstancielle. La femme véritable ombre furtive reste la grande oubliée même si à travers quelques femmes phares (femmes alibi) comme Djamila Bouhired, Boupacha ou Zohra Drif et quelques autres un espace symbolique lui a été aménagé. A supposer que les élèves de nos écoles, collèges , lycée ou même à l'Université savent quelque chose sur Ben Boulaid, Ben M'hidi, Abane Ramdane Zighout Youcef......pour ne citer que ceux là, combien sont-ils ceux qui connaissent Hassiba Ben Bouali (morte déchiquetée à 19 ans en octobre 1957 avec Ali La Pointe et Petit Omar), Ourida Meddad (16 ans, brûlée au chalumeau torturée à mort et jetée du 5ième étage en 1957), Hasna Belaid(maquisarde de la wilaya V, tombée au champ d'honneur, en 1958, les armes à la main), Malika Gaid (maquisarde,, un diplôme d'infirmière en poche, elle prend le maquis dèsaoût 1956 et sera tuée un an après ,en aout 1957 à l'âge de 21 ans), les sœurs Saadane à Constantine(Mériem, infirmière arrêtée en janvier 1958 ,torturée puis relâchée et à nouveau arrêtée en mai 1958 et tuée, elle avait 26 ans . Sa sœur Fadéla, lycéenne tuée lors d'un accrochage en 1960, elle avait 22 ans), Khédidja Chellali, lycéenne prend le maquis en wilaya V en 1956 et sera tuée un an plus tardà l'âge de 19 ans...Djenet Hamidou à Tlemcen, et tant d'autres pour qui on devrait élaborer un dictionnaire biographique afin que nul n'oublie. Mais pourquoi incriminer les élèves quand les concepteurs officiellement attitrés des manuels d'histoire en font à peine état, quand l'enseignant d'histoire en fait table rase comme si elle n'existait pas. (46).

La mise en retrait de la femme a été pénible pour chacune d'elle et dommageable pour la société dans son ensemble. Le résultat logique a été le Code de la famille en 1984, objet de toutes les controverses jusqu'à ce jour. Traiter dans cette perspective du rôle, de la place et du devenir des Algériennes dans les maquis, de celles qui ont manifesté en

décembre 1960, de celles qui ont fait échec au couvre-feu décrété par le préfet de police Maurice Papon lors des journées d'octobre 1961, de ces milliers de femmes anonymes parce que démunies et/ou campagnardes qui ont tenu tête à la soldatesque coloniale⁽⁴⁷⁾ et à ses harkis, résisté aux ratissages et aux bombes au napalm, c'est en quelque sorte leur rendre justice et rendre justice à celles qui sont mortes sur le chemin de la liberté. Plus que cela c'est les restituer à l'Histoire qui les a vu passées à travers sa trappe.

Le mouvement des femmes, tel qu'il s'organise et se développe chez nous, se présente comme le légataire d'une tradition ancestrale. Ses référents sont suffisamment connus pour être rappelés ici. Disons simplement qu'ils s'étendent de la KAHINA à Hassiba BEN BOUALI. Autant de figures emblématiques engagées dans le combat pour la liberté, la dignité et l'honneur. L'objectivité et la partialité historiques, m'obligent à dire que ce combat était mené sur plusieurs fronts en même temps : contre l'envahisseur et contre les siens aussi, ses propres

frères de combat. C'est ce dernier aspect qui nous interpelle aujourd'hui. Non pas en notre qualité de femme, mais pour tenter de trouver une explication à ce silence assourdissant que couvre de temps à autre un discours redondant et éculé sur « les valeurs de la combattante algérienne ». Pour objectiver aussi, la mobilisation constante des Algériennes de 1962 à ce jour.

1-1 Une histoire de la Révolution construite sans les femmes

Les cinquante années après l'indépendance n'ont pas apporté un éclairage précis sur ce que fut le rôle de la femme dans la révolution algérienne. On connait peu de choses de la riche période de 1945 à 1954. Aucun mouvement de femmes n'est signalé dans les manuels scolaires et universitaires, ni aucune de leurs manifestations durant la période coloniale. Pourtant aussi loin que remonte la mémoire, les femmes se sont toujours battues. Même si les formes changent, si la participation est directe ou non, nos femmes ont toujours lutté. C'est pour cette raison qu'il est important d'explorer les profondeurs de l'Histoire et faire entendre la voix du silence. Un rapide survol historique nous fait apparaître une résistance soutenue et même dirigée par des femmes : c'est un combat qu'elle a toujours mené aux côtés de l'homme. Ce combat a épousé les contours du moment : résistance armée au XIXème siècle, politique durant les cinq premières décennies du XXième siècle avant de renouer avec la résistance devenue au lendemain du 1^{ier} Novembre 1954, lutte armée et guerre de libération nationale. Et ce combat n'était pas ponctuel mais il allait s'inscrire dans la durée.

Un rapide panorama de ce que fut le combat de la femme illustre amplement ce qui vient d'être avancé (48):
-1836, les Constantinoises se mobilisent aux côtés des résistants qu'elles galvanisent par leur youyou. Les hésitants

et les fuyards sont mis à l'index par les femmes qui les traitent de lâches.

-1849-1850, les femmes zaâtcha firent preuve de la même abnégation et des mêmes sacrifices que les habitants de la capitale des zibans qui livrèrent un combat meurtrier à l'armée coloniale.

-Lalla Fatma N'Soumer, sacrée héroïne de la résistance de la Kabylie, défie les armées du maréchal Randon (1850-1857) -l'insurrection mené par cheikh Bouamama (1881) ne fera pas exception.

Autre temps, autre lieu : ce sont les femmes des terrassiers grévistes de Sidi Bel Abbès qui encouragent leurs maris, en 1933, à mener le combat syndical. Elles sont partie prenante dans l'affrontement avec la police. L'Humanité du 30 juin 1933 rapporte : « 3000 travailleurs manifestent à Sidi Bel Abbès...violentes bagarres avec la police....de nombreuses femmes d'ouvriers étaient présentes et ont réagi énergiquement contre les coups de la police ».

Pas très loin de cette ville garnison, les Témouchentaises prennent la tête de la manifestation .L'Humanité du 2 juillet 1933 écrit : « Les femmes revendiquèren td'être en tête dans la manifestation pour démontrer leur solidarité et leur volonté de lutte ».

Le fameux Bulletin du Comité de l'Afrique française a choisi pour sa part de mettre en exergue à travers une photo, des Algériennes qui défilaient derrière le drapeau communiste. C'était en 1934. Même non accompagnée d'un commentaire cette photo appelle à une autre lecture. Elle signifie au regard de l'histoire du militantisme que les Algériennes autrement dit son amour et son sacrifice pour sa patrie.

La féroce répression du 8 mai 1945 n'épargnera personne, ni femmes, ni enfants. Un travail d'enquête mené il y a quelques années déjà auprès de moudjahidate de l'Ouest du pays a montré combien la plaie était profonde et douloureuse. Au lieu d'annihiler tout sentiment national, elle activera jusqu'à le structurer dans les profondeurs impénétrables de chaque Algérien, Algérienne.

Pour revenir au combat mené en ce mois sanglant de mai 1945, le général Thubert note dans un rapport que « les femmes excitaient de leurs youyou les cinq mille algériens regroupés près de la salle des fêtes de Sétif, venus demander la libération de Messali. » transféré de Koléa à Brazzaville.

Cette manifestation populaire s'inscrivait dans le vaste mouvement de protestation initié par le PPA à l'occasion de la fête du travail du 1^{er} mai 1945. Dans son ouvrage « L'histoire du nationaliste algérien » Mahfoud Kaddache signale qu'un fonctionnaire envoyé par Chataigneau (gouverneur général) revient épouvanté (de Guelma) : « des hommes, des femmes, des enfants avaient été exécutés sansjugement, en bloc ».

C'était justement le cas de la martyre Zohra REGGUI, dont je n'ai trouvé nulle trace dans les écrits sur le 8 mai 1945. Zohra REGGUI⁽⁴⁹⁾ était issue d'une famille citadine, connue à Guelma. Instruite et contestataire elle refuse l'arrestation de ses deux frères le 8 mai 1945. Elle porte son indignation jusque devant la caserne où sont incarcérés ses frères Mohamed et Abdelhafid. La colère est telle qu'elle lance des insultes à la soldatesque coloniale. Elle sera arrêtée sur le champ, emprisonnée est atrocement torturée, mutilée.

La milice coloniale lui coupe sa longue chevelure, et lui fait subir les derniers outrages. Puis elle sera froidement exécutée ainsi que ses deux frères non loin de la ville qui la vit naître dans la localité de oued M'aiz.

Suite aux massacres du 8 mai 1945, les femmes s'organiseront dans des associations – A Alger, Oran et dans d'autres villes, des comités d'amnisties, où l'on compte de très nombreuses femmes, voient le jour et arrachent comme ce fut le cas à Oran plusieurs condamnés à mort des mains de leurs bourreaux

La période entre 1945 et 1954 est marquée par le passage du stade du militantisme à celui de l'engagement de la femme algérienne dont le profil a entre-temps changé.

Deux associations féminines font leur apparition entre 1945 et 1947⁽⁵⁰⁾. L'Union des femmes d'Algérie, d'obédience communiste fondée en 1945, avait pour 1^{ère} secrétaire Baya Allaouchiche à Alger et Abassia Fodil à Oran. Ses activités étaient

à mi-chemin entre l'action politique et sociale : création de comités d'amnistie pour les détenus arrêtés après mai 45, solidarité avec leurs familles, mais aussi mise en place de comités contre la vie chère, manifestations contre la guerre du Viet Nam, solidarité avec les dockers grévistes d'Oran et les ouvriers agricoles de Tlemcen....Grande figure de l'Union des femmes d'Algérie, Abassia Fodil se déplaçait

à travers toute l'Oranie, parlait aux femmes, les réunissait et les sensibilisait à la cause nationale. Elle sera assassinée ainsi que son mari le 26 décembre 1961 par l'OAS.

1946, le mouvement indépendantiste, plus précisément le PPA, voit l'adhésion d'un certain nombre d'étudiantes : Mamia Chentouf, Kheira Bouayed, Mimi Lahoual etc...Parallèlement à cette élite estudiantine se mettent en place des cellules féminines PPA. Parmi les premières militantes de cette époque : Néfissa Hafiz, Nefissa Hamoud (épouse Lalliam et première femme médecin à monter au maquis), Fatema Benosmane Zekkal... La création du MTLD hissera ces cellules au rang d'association l'Association des femmes Musulmanes algériennes (l'AFMA) en juillet 1947. L'Association sera présidée par Mamia Chentouf. Officiellement le but de l'AFMA était purement social, mais son programme d'action avait pour objectif de faire prendre conscience aux femmes de leur importance dans la société et de les amener à participer à la lutte politique que menait le peuple algérien contre le joug colonial.

Le colonialisme a bâti sa politique sur le mépris, le racisme, la haine et la violence. Il a fini par croire à la soumission des Algériens et à la victoire du colon. Ni les sacrifices consentis lors du dernier massacre de mai 1945 (et avant au XIXè siècle), ni les demandes pressantes pour améliorer ne serait- ce que partiellement le statut des Algériens colonisés n'ont trouvé d'écho auprès d'une administration sourde à toute réforme. La deuxième guerre mondiale annonçait la fin des empires coloniaux. La voix des colonisés était plus qu'audible. Elle envahissait de jour en jour l'espace colonial français. Les Algériens s'étaient inscrits silencieusement (clandestinement) et activement dans cette dynamique.

1-2 Irruption des femmes dans la Révolution

Les témoignages recueillis me permettent d'affirmer que l'engagement des femmes a été spontané, c'est-à-dire qu'il s'inscrivait dans le cours naturel de son histoire et de celle de son pays. Ce qui lui paraissait normal, nous paraît aujourd'hui anormal. Bien sûr qu'il fallait vaincre les tabous tant au niveau de sa propre cellule familiale qu'au niveau de la société circonscrite à l'époque au quartier, au village, à la ville. Mais c'était peu de chose face à l'appel du devoir. Le courage à la limite de l'impensable de ces jeunes filles âgées à peine de 15-16 ans nous laisse rêveur.

Transporter, dans son sac à main, dans un couffin, sous son voile, des bombes au « nez et à la barbe » des paras

de Massu qui quadrillaient Alger nous laisse, aujourd'hui, pantois. La détermination donne des ailes. Qui mieux que Yasmina Belkacem qui a eu les jambes amputées par la bombe qu'elle transportait, qui mieux que ces « bombistes » en jupe ou haïk pourraient nous entretenir de la peur au ventre, qui mieux qu'elles pour dire comment elles opéraient pour déjouer tous les traquenards tendus par les paras et la milice coloniale. Comment être sourd à toutes les voix, surtout la sienne, celle de l'intérieur, faite de peur et de courage, d'hésitation et d'abnégation ? Ce qui comptait, ce qui primait sur tout le reste : le résultat final, celui de la « mission accomplie ».

La chahida Hassiba Ben Bouali a refusé la liberté « à la Massu » pour aller droit, en toute conscience et responsabilité vers le sacrifice suprême. L'istichhad était sa raison d'être! et Baya Hocine? la plus jeune des condamnées à mort (avec Djamila Bouhired, Djamila Bouazza, Jacqueline Guerroudj, Djohor Akrour et Zahia Khelfellah) par la « justice » coloniale- Seize ans à peine, cette lycéenne d'une grande intelligence troquera son cartable et ses cahiers pour les bombes de la liberté. A ses yeux le chemin de l'émancipation de son pays passait obligatoirement par les stades du Ruisseau et d'El Biar où avec son groupe (Djohor Akrour, Saïd Touati, Boualem Rahal, Mohand Bellamine et Hadi H'mida) elle y déposera la bombe le 10 février 1957, (à la suite de l'attentat de la rue de Thèbes qui a fait, en août 1956, de nombreux morts et blessés parmi la population musulmane). Arrêtée, 9 jours après les attentats (ainsi que tout le groupe) elle sera (avec Djohor Akrour) condamnée à mort puis grâciée. Les quatre hommes seront guillotinés le 20 juin 1957.

Le dépassement de soi

Ces jeunes filles ont quitté les bancs des lycées et médersas pour se lancer corps et âme dans la conquête de la liberté, pas la leur, mais celle de leur pays. Elles n'ont pu le faire que parce qu'elles ont accepté de s'effacer en tant que personne, en tant qu'individu devant ce qui était leur raison d'être, leur peuple, la nation, l'Algérie. Cette identification à la nation se retrouve chez toutes les moudjahidate que j'ai interviewées. Elle n'est pas l'exclusivité des moudjahidate, elle constitue le dénominateur commun de toutes celles et tous ceux qui ont donné leur jeunesse et leur force pour la lutte pour l'indépendance. Je citerai dans le prolongement de ce qui a précédé la présence des femmes, dans les manifestations de décembre 1960. Elles furent aussi. nombreuses à défier les forces répressives de Papon les 17-19 octobre 1961 à Paris. Fatéma Beddar ; cette petite collégienne de 15 ans a fait l'école buissonnière, elle a forcé la volonté de sa mère pour se joindre à ses aînées qui manifestaient dignement et pacifiquement dans Paris, interdite au FLN, par Maurice Papon. Cette jeune fille est l'incarnation même du dépassement de soi. Elle ne rejoindra pas le domicile familial ni le 17 au soir, ni le lendemain, ni les jours suivants. Son corps frêle sera repêché le 30 octobre 1961 dans le canal de Saint Denis.

2- Approche qualitative des témoignages

Si pour nous les historiens, les archives, la presse sont nos instruments de travail préférentiels, ils ne véhiculent pas malgré les descriptions la charge émotionnelle du témoignage. Témoignage porté par une voix, un rictus, un geste, une larme, une phrase que coupe une gorge nouée pour mille et une raison que la raison ne saurait expliquer. Le texte d'histoire reste un texte figé, froid, quelque soit l'effort de celui qui fera l'effort de l'humaniser.

J'ai collecté une cinquantaine de témoignages......... témoignages bouleversants, patiemment recueillis, enregistrés, décryptés qui des transcris, nous livre des ponctuées trajectoires, expériences d'épreuves douloureuses. Ma seule et unique préoccupation consistait à situer un vécu parmi tant d'autres, faire parler les femmes sur les sept années de braise qu'elles ont traversées. Donner la parole aux femmes, aller à leur rencontre et reconstruire avec elles leurs trajectoires à partir de récits de vie.

Les entretiens que j'ai menés ont été semi directifs, je n'avais ni questionnaire (de type sociologique), ni une grille thématique préétabli mais plutôt un canevas de discussion. C'est à partir de tous ces entretiens que j'ai établi une grille thématique, qui se présente comme suit :

-la prise de conscience et les motivations,

- -la vie en prison, le vécu au maquis,
- -les violences faites aux femmes,
- -l'après indépendance

2-1 Le 8 mai 1945 : le détonateur de la prise de conscience

Le 8 mai 1945, le peuple de France célèbrait la victoire sur le nazisme. En Algérie, dans la colonie, un autre peuple payait dans le sang son courage et son engagement. Ces massacres d'une sauvagerie inouie perpétrées dans les villes de Sétif, Guelma, Kherrata et dans d'autres régions de l'Algérie sont considérés rétrospectivement comme le début de la guerre d'Algérie. Les femmes algériennes en payèrent le prix fort : elles furent les principales victimes des troupes légionnaires et de soldats sénégalais. L'histoire écrite n'a pas voulu retenir ce qui s'est passé pendant des semaines, mais la transmission orale s'est perpétuée et a conservé vivante la mémoire des viols comme des éventrations, des enfumades de maison et des incendies de village.

« S'il me fallait indiquer des dates significatives, me dit une moudjahida Zhor Zerrari, je citera d'abord et sans hésiter le 8 mai 1945...... j'avais alors 8 ans. Le 8 mai 1945 a été le grand évènement de ma vie, de futur enseignement pour l'enfant que j'étais : on venait arrêter mon père. J'ai alors assisté à une scène qui m'a marquée à jamais : des Français ont fait irruption chez nous, ils ont tout chambardé, tout fouillé, tout renversé, ils cherchaient quelque chose mais je ne savais pas quoi. Et je me souviens d'une chose très précise ; ma mère avait une machine à coudre Singer.....ces hommes qui bousculaient tout mon petit univers ont fracassé le tiroir, je venais d'assister à ma première perquisition. Par la suite j'en ai connu bien d'autres. Elles se ressemblaient toutes par leur sauvagerie ».

Toutes les femmes interviewées ont en mémoire cette date fatidique qui a été sans conteste l'un des éléments constitutifs de la prise de conscience. L'école, le milieu familial ont été aussi deux autres espaces de cette prise de conscience anti coloniale pour ces jeunes filles, âgées alors de 8 à 12 ans. L'école est vécu comme un lieu où s'élabore, se pratique l'injustice, l'humiliation, la discrimination au quotidien : écoutons encore Zhor Zerrari :

« Parmi les nombreuses humiliations subies, il en est une que je n'oublierai jamais. A l'école primaire, tous les matins à l'aide de deux règles, l'institutrice fouillait nos cheveux pour voir si nous n'avions pas de poux. Naturellement les jeunes européennes étaient exemptées de cet ignoble cérémonial d'autant que nos mères tenaient à ce que nous soyons d'une propreté irréprochable. Quand par exemple j'avais une bonne note, l'institutrice ne manquait pas de me dire : « Zerari vous avez copié ». Elle ne pouvait pas admettre qu'une indigène (comme on nous appelait à l'époque) puisse aussi bien travailler, puisqu'il était définitivement admis que nous étions sales, bêtes et incurablement paresseux » ;Mais aussi paradoxal que cela puisse être c'est cette même école qui contribuera à son insu à l'émergence des premières idées politiques à caractère anti colonial. En voulant leur

inculquer un sentiment d'infériorité, ces institutrices ont fait naître un profond sentiment de révolte qui allait croître tout au long de l'adolescence. Pour Djamila Taibi, : « quand on montait le drapeau français pour chanter la Marseillaise,nous savions que ce n'était pas notre drapeau et que nos ancêtre n'étaient pas les Gaulois ». Quant à la petite Zhor c'est à la maison et à la médersa qu'elle a apprit « Min Djibalina ». A l'école les petits « indigènes » récitaient « nos ancêtres les Gaulois » et à la médersa ils apprenaient la signification du mot « istiklal »..

2-2 La vie en prison.

« La mémoire s'accroche à des lieux comme l'histoire à des évènements ». La prison de Barberousse à Alger et le maquis resteront à jamais gravés dans les mémoires de toutes les combattantes.

Les militantes qui ont fait de la prison, celles que le poète Djamel Amrani a appelé« nos soleils sous les verrous », qui ont été atrocement torturées, parleront avec beaucoup de sensibilité, de finesse et de tact et quelquefois avec humour de leur univers carcéral. A les entendre parler de cette tranche de leur vie, on a l'impression que Malika Korriche, Louisa Ighilahriz, Zohra Drif, Meriem Belmihoub, Fadila Mesli, Jacqueline Guerroudj, Zhor Zerrari, Djamila Boupacha, Annie Steiner, Djohor Akrour, Fatma Toualbi, Eliette Loup, Zahia Khelfellah, Djamila Taibi , Janine Belkhodja et tant d'autres.....continuent à narguer leurs tortionnaires toujours présents en elles.

Dans cet univers carcéral défile sous nos yeux une population féminine très jeune qui portait sur ses épaules une partie du lourd fardeau de l'Algérie. Les premières années de détention furent très pénibles pour ces jeunes femmes, parce qu'elles firent connaissance pour la première fois de leur vie avec la prison, parce qu'elles subirent ce qu'il y'a de plus offensant pour un être humain et de surcroît pour une femme : la violation du corps et de l'esprit par la torture, et parce que elles seront dans les mêmes cellules que les détenues de droit commun. C'est alors que s'engage un long et pénible combat fait de grèves de la faim à l'issue desquelles elles seront rangées dans la catégorie A.

Se soutenant mutuellement, elles s'organisent à l'intérieur des prisons pour arracher leurs droits au parloir, pour communiquer avec le monde extérieur, correspondre avec leurs parents, leurs avocats. Appelées à s'adapter à leur nouvel univers, elles formeront une grande famille. Solidaires elles affronteront les durs moments de leur vie, faits de solitude, d'angoisse, de désespoir et de peur. Elles vivront surtout dans « l'horreur des exécutions ». Les souvenirs les plus traumatisants resteront ceux desexécutions des condamnés à mort. La peur était le lot quotidien de ces détenus hommes et femmes Barberousse, d'Oran ou de Constantine qui, dans un même élan accompagnaient aux cris de « Allah ouakbar » et de chants patriotiques le martyr du moment. Elles chantaient « pour ne pas mourir », pour conjurer le sort, pour se donner du courage, pour en donner encore davantage à celui que les bourreaux sont venus chercher. Chanter c'est communier toutes ensemble avec le frère chahid pour une dernière prière. Chanter c'est accompagner au-delà de l'échafaud par des allah Ouakbar », « allah y'arham chouhada », « tahya eldjazair », le chahid emmené vers la guillotine. (51)

« Cette solidarité étroite, me dira la moudjahida Jacqueline Guerroudj, ce soutien vigilant des unes aux autres, c'était notre pain quotidien qui nous permettait non seulement de survivre mais de vivre à travers la tempête de nos existences saccagées, de nos frères massacrés ».

Mais Barberousse c'était aussi la fête :

« Nous dansions, nous chantions, on se maquillait au stylo à bille. On avait des inventions terribles. De la prison nous en avons fait une maison de la culture sans moyens ». Barberousse c'était aussi l'école : « on étudiait, on lisait on donnait des cours d'arabe et de français ».

Les détenues préparaient des examens, dessinaient, écrivaient, jouaient des pièces de théâtre. Mais que de batailles livrées pour en arriver là.

2-3 La vie au maquis

Autre lieu, riche en souvenirs tout aussi pénibles et poignants : le maquis

Pour la maquisarde Mimouna Bouaziz : » la vie au maquis ne se raconte pas facilement, il est impossible de raconter car nous vivions sans aucun espoir de survie ou d'une vie meilleure. Nous étions sûrs qu'un jour ou l'autre, nous serions indépendants mais au maquis, nous ne pensions pas survivre et voir cet évènement ». La vie est extrêmement dure au maquis : les longues marches, la fatigue, la faim, le froid sont les éléments quotidiens de la vie au maquis, alors que les batailles, les accrochages, les embuscades, les ratissages en constituent les moments les plus forts et les plus éprouvants.

Au maquis, les femmes ont travaillé très dur, « la femme a travaillé comme un âne » s'est exclamée Mme Kettaf, infirmière dans la wilaya V, lors d'une journée d'études. Effectivement au front deux principales tâches les attendaient, les infirmières étaient chargées de soigner les combattants, d'organiser des infirmeries mobiles d'une part et d'apprendre aux femmes du village certaines règles d'hygiène, soigner les populations civiles. Des infirmières comme Yamina Cherrad, Zohra Bennyahya, Nadéra Kettaf ont monté de véritables infirmeries.

Mme Kettaf, me parlait de son vécu avec une rage qu'elle traîne avec elle jusqu'à présent. »: j'aurai voulu naître hommeau niveau du maquis il y'avait un paternalisme outrancier, par rapport à la maturité et au travail sanitaire que j'ai fait, j'étais isolée par rapport à un homme »....On retrouve le même constat dans le témoignage de Néfissa Hamoud Lalliam, médecin.

Ainsi les femmes qui ont vu dans leur engagement un acte émancipateur, se trouvent à nouveau prises en charge par les «nouveaux pères ». Après le père, le frère, le cousin ce sont les «frères » de combat qui s'arrogent ce droit sur les moudjahidate.

2-4 Les violences exercées sur les femmes

La torture : objet refoulé ?

Dans la plupart des témoignages recueillis, la torture est évoquée de manière pudique avec le minimum de détails. Le récit jusque-là clair et précis se brise d'un coup....c'est le silence, l'émotion. Le refus conscient ou inconscient de dire l'indicible. Au contraire des hommes qui parlent dans le détail de la torture, les femmes éprouvent des difficultés à se dire. Est-ce parce que la torture a un rapport avec un corps sacralisé, maintenu caché, qu'on ne montre pas, est-ce parce qu'elle avilit davantage la femme que l'homme moralement, physiquement et socialement qu'il n'en est pas fait état dans les témoignages de moudjahidate. Les tortures infligées aux femmes étaient des tortures spécifiques et pratiquées avec la volonté de faire en sorte qu'une femme ne puisse plus ressentir sa dignité de femme et s'en veuille à elle-même d'exister.

Ecoutons le témoignage cauchemardesque de Djamila Boupacha (dans l'ouvrage écrit par son avocate Gisèle Halima):

« Dans la nuit du 10 au 11 février 1960, des gardes mobiles, des harkis,....une cinquantaine environ descendent des jeep et camions militaires et se présentent au domicile de mes parents, sur place j'étais sauvagement battue....Au centre de tri j'appris ce que signifiait torture à l'électricité : électrodes placées au bout des seins.....la torture électrique alternait avec les brûlures de cigarettes, les coups de poing et le supplice de la baignoire. Après quelques jours on m'administra la supplice de la bouteille ; C'est la plus atroce

des souffrances ; Après m'avoir attaché dans une position spéciale, on m'enfonça dans le vagin le goulot d'une bouteille, je hurlais et perdis connaissance. »⁽⁵²⁾

Gisèle Halimi, son avocate, raconte que Djamila se considérait comme une morte-vivante. Complètement abîmée, elle a fait des tentatives de suicide .Le viol a été la fin d'une Djamila et le commencement d'une autre, tout comme Louisette Ighilahriz qui me dira : « on m'a rendue à la vie mais en lambeaux ».

Loin d'avoir constitués de simples « dépassements », les viols ont eu un caractère massif et durable. L'armée française violait dans les villes, dans les centres de torture, mais surtout dans les campagnes. A travers la femme bousculée, violentée, violée ; les militaires français atteignent sa famille, son village et tous les cercles auxquels elle appartient. Le viol, ce crime si particulier dont l'auteur se sent innocent et la victime honteuse est non seulement une tâche que les femmes algériennes taisent mais une blessure que les hommes cachent aussi puisqu'elle a signifié leur impuissance à protéger les femmes, pierre de touche de leur autorité et de leur honneur. (53)

La lecture des mémoires, des journaux de marche, des témoignages⁽⁵⁴⁾ laisse supposer que la courbe ascendante des viols a suivi celle des opérations de grandes envergures comme l'opération Challe (1959-1960). Benoït Rey, appelé

comme infirmier dans le Nord Constantinois, en septembre 1959, relate son expérience dans un livre « Les Egorgeurs ». « Dans mon commandement, les viols étaient tout à fait courants. Avant les descentes dans les mechtas, l'officier nous disait : »violez mais

faites cela discrètement », cela faisait partie de nos avantages....on ne se posait aucune question morale sur ce sujet et ensuite il s'agissait de femmes arabes, alors vous imaginez (55). » De son côté, l'ancien sergent Jean Vuillez appelé en octobre 1960, raconte: «les prisonniers qu'on torturait dans ma compagnie, c'était presque toujours des femmes....les hommes étaient soit au maquis ou bien envoyés dans des camps. Vous n'imaginez pas les traitements qui étaient réservés aux femmes ; en mars 1961 j'en ai vu quatre agoniser dans une cave pendant huit jours ; torturées quotidiennement à l'eau salée et à coups de pioches dans les seins.» Affecté comme appelé en 1961 à la villa Sésini, Henri Pouillot révèle avoir assisté à une centaine de viols en l'espace de dix mois dans ce qui était le plus célèbre des centres d'interrogatoires et de torture de l'armée française à Alger. Il se souvient qu'en ce domaine, il n'y avait aucun interdit, les viols étaient une torture comme une autre.

Il y eu à côté des cadavres morts, les cadavres de la flétrissure. Les premiers sont commémorés, les seconds se cachent, se terrent, se murent dans un silence astral. Comment dans ces conditions en parler, comment les faire parler ? Un demi-siècle après l'Indépendance, aucune femme algérienne, hormis Louisette Ighilahriz, (56) n'a abordé cette question. Ni en privé, ni lors de tables rondes restreintes, ni encore moins en public.

Parler du viol, violence des violences, exercé durant la Révolution par l'armée coloniale en Algérie à l'encontre des Algériennes, n'était pas aisé culturellement et moralement. Culturellement, je viens d'une société travaillée par des valeurs de respect au centre duquel la femme reste un élément central. . Alors comment, parler d'un sujet qui demeure à ce jour un sujet tabou ? Moralement, j'avais l'impression de la martyriser en réactivant un sujet dont elle a eu beaucoup à souffrir, qu'elle avait zappé (en apparence) dans un coin de sa mémoire mais qui continuait à hanter son vécu.

J'ai découvert que chacune de ces *Moudjahidate* que j'avais interviewées lors de mes précédentes rencontres, portait en elle une double, voire une triple histoire. L'une collective, celle des *frères* et *sœurs* dans le combat. L'autre individuelle contée et racontée. La troisième interne, intime, gardée malgré la douleur lancinante, à l'ombre de soi et du silence de la parole refoulée. Chacune, en aparté, m'avait dévoilé ce qui était son petit jardin secret. Du moins le

pensais-je, tant nous en avions parlé, chez elles, chez moi, aux hasards de rencontres dans la rue, dans le marché, au cours de conférences auxquelles j'étais invitée etc. Là, je découvre que tout est à recommencer. Mais comment recommencer quand la parole se coince, quand les larmes du silence tracent sur le visage un parcours de vie. C'est le témoignage de la douleur historicisée. C'est la difficulté d'en parler pour se préserver, pour se reconstruire.

Le passé traumatise. Je me suis contentée de travailler sur ce passé et d'observer telle la sociologue, le traumatisme de ces femmes martyrisées. Vous avez relevé,, que j'emploie le verbe martyriser au lieu de violer. Ce glissement sémantique a l'avantage d'être moins violent que le premier et surtout d'inscrire le viol dont a été l'objet la femme algérienne durant la guerre d'Indépendance, parmi tous les sacrifices consentis par le peuple algérien. C'est ainsi que j'ai pu faire la part des choses, entre ce qui relève de la moral et du culturel et ce qui relève de l'histoire et de la recherche. Le verrou des premières rencontres, a sauté et la question déontologique (ais-je le droit de poser LA question du viol, par qui, combien et comment) n'a plus de sens. Je dois avouer, que jusqu'à ce jour, je me suis refusée d'entrer dans l'intimité de celles qui sont devenues des amies. C'est ainsi que j'ai pu mener ma recherche qui avance très lentement à cause précisément de la nécessité de respecter l'autre. Je suis d'accord avec la psychiatre Alice Cherki quand elle écrit que : « ce n'est qu'en parlant qu'on lève le déni et que tout se dénoue. L'expérience clinique ; poursuit-elle ; prouve qu'on ne guérit que lorsque les choses sont dites, quand elles se mettent à circuler comme des souvenirs dont on peut faire de la mémoire. Il faut une reconnaissance des actes commis et subis ». Oui mais c'estlà une tout autre bataille.

Il y a le poids de la culture, du regard de la société, plus encore du regard sur soi. Louisette Ighilahriz, a engagé cette bataille. Elle s'est retrouvée devant des juges, elle a été poursuivie par les officiers de l'armée française qui ont fait la guerre à l'Algérie, aux Algériens. Elle subit sans l'avouer le regard des siens, de ses enfants, de sa famille, de la société. Il faut dire aussi que c'est grâce à elle, que cette question a connu quelques avancées. Les choses ne sont pas si simples dans la réalité, surtout si les tabous, comme c'est le cas font le reste. Ecrire sur le viol, et en Algérie, un pays musulman, relève d'un véritable défi.

J'ai moi-même été subjective, procédant à mon corps défendant à une autocensure. Je ne me suis pas permise de poser des questions trop indiscrètes, des questions choquantes par respect à la personne et à son intimité. Une Moudjahida me disait:

« quand il nous arrivait ,rarement, de poser la question à une sœur qui venait d'être torturée, nous ne lui disions pas « as-tu été violée ?mais « as-tu été endommagée ? »

Traduction de l'arabe « fesdouk ». En interviewant les Moudjahidate, moi-même j'ai eu du mal à trouver les mots qu'il fallait. Comment trouver le mot juste, le ton juste qui ne soient ni malsains, ni voyeuristes ? Mais comment restituer au mot sa valeur et son sens sans écorcher les sentiments et raviver la douleur. Beaucoup d'entretiens ont été des voyages à deux. Une chose est sûre, on ne sort pas indemne de l'exploration du passé, de la souffrance de l'autre. Cette souffrance, est devenue par la suite mienne. Quand la Moudjahida Zohra d'Oran, me disait « notre silence a un sens », j'ai compris que l'histoire des violences coloniales sur les femmes combattantes était une histoire du silence et qu'un jour il faut travailler sur le sens historique de ce silence. Faire parler ce silence. Et moi qui voulais parler pour les autres et décrypter leur silence, je me suis renvoyée à mon propre silence car je ne peux pas parler à leur place et dire ce qu'elles ont enduré et parce que tout simplement ce silence leur appartient et il ne peut être rompu que par celles qui se sont réfugiées dans ce silence. Mais peut-être qu'un jour et pour reprendre le titre du livre D'ingrid Bettencourt : « Même le silence a une fin ».

La difficulté réside dans l'objet de recherche. Si les femmes acceptent volontiers de parler de leur vécu au maquis, de se confier, il est des sujets sensibles comme le viol qui ne se laisse pas dévoiler facilement .Il est vrai par ailleurs qu'il n'est pas toujours nécessaire de prononcer, l'imprononçable, pour deviner de quoi il s'agit. La douleur du corps se transmettant au verbe, à la physionomie de l'interviewée on devine que le sujet a été « endommagé » pour reprendre la formulation des moudjahidate. Quand témoignage il y a, il n'est jamais direct, il y a presque toujours une intermédiation. Une moudjahida, m'informe par exemple que Y. a été violée à l'âge de seize ans par des harkis avec la bénédiction de leurs chefs militaires français. Wardia de Azzefoun, rapporte à une de mes étudiantes en doctorat, comment au cours d'un ratissage, de très jeunes filles ont été violées et comment les femmes du village ont tout fait pour faire avorter celles qui furent enceintes, jusqu'à placer des sacs de ciment sur leur ventre pour les faire avorter. Une autre mariée, sera répudiée par son mari. Elle se donnera la mort pour ne pas avoir à subir le regard du village. Et Houria, 16 ans, son père responsable de la logistique est arrêté, en 1960, ainsi que sa fille Houria. Elle fut emmenée dans un camp et violée par les harkis. Elle réussit à s'enfuir mais fut arrêtée une deuxième fois, torturée par les Français et violée par les harkis, devant tout le monde. 50 ans après, elle entend encore un harki qui crie à son copain : «Sassi, Sassi, aujourd'hui on va manger du blanc de poulet » allusion à sa peau blanche.....Elle ne s'en est jamais remise, à l'indépendance elle a fui son village, sa famille, et part pour Alger, devient femme de ménage dans un hôpital. Jusqu'à aujourd'hui elle traîne encore des séquelles psychiques.

Ainsi le tabou est alimenté par la peur des retombées qui peuvent être catastrophiques pour la victime, sa famille et même son village, si elle y réside. Le viol reste une souillure. C'est pourquoi certaines femmes violées entre 1954-1962, vivent dans le silence de leur corps, quand elles ne se suicident pas. Ce silence se transformera-t-il en une page blanche ? Combien sont-elles celles qui ont subi l'innommable? Raconteraient-elles un jour, mais quand ? la barbarie que nulle autre qu'elles, ont subie ? celle du corps souillé, de l'irruption, pire qu'une balle mortelle, du corps de l'autre, de l'ennemi dans l'intimité d'un corps frêle , jeune et beau à la fois? Dans le regard expressif et froid enveloppé de la « 'hchouma »des moudjahidate et des moudjahidines, (57) se lisait l'histoire du viol passé à la trappe.

C'est le secret collectif, la loi du silence. Le secret du viol ne sera pas violé. Ni la pratique systématique des viols en ex- Yougoslavie, ni les viols pendant la décennie noire en Algérie, n'ont fait sortir les moudjahidate de leur silence. C'est comme, si un terrible secret, un secret inavoué, un

code tacite a été établi entre elles. Mais la transmission de l'expérience de la violence reste l'une des possibilités de lutte contre ce fléau et parce que ces femmes sont sorties de ces épreuves, parfois brisées mais jamais déshumanisées, leur parole est aussi un message d'espoir⁽⁵⁸⁾.

2-5 L'après indépendance

1962, c'est la grande joie, c'est le rêve qui se réalise, c'est la libération de tout un peuple. C'est l'indépendance ; celle-ci est assimilée par nos moudjahidate à un véritable accouchement : longues souffrances et enfin le bonheur de voir et de toucher son bébé mais l'indépendance acquise, la perception change. Ce qui était « aile protectrice » deviendra marginalisation et anonymat. Cela se traduira par l'exclusion de la femme de la scène politique. Elle croyait à l'égalité, au changement et à l'émancipation. Elle sera exclue du projet de société pour lequel elle s'était engagée, a combattu et s'est sacrifiée à la fleur de l'âge d'autant plus que l'argument essentiel pour justifier les revendications de liberté et d'égalité, c'est leur participation à la lutte de libération. Elles ont payé le prix du sang pour une Algérie libre, démocratique et populaire.

"Une maquisarde sur 4 est morte au maquis pour le progrès du pays et non pour sa stagnation" écrivait Djamila Amrane dans El Moudjahid du 25 janvier 1982. La répression s'est lourdement abattue sur les femmes. Parmi les 10.949 militantes recensées, 1343 ont été emprisonnées et 948 tuées. Une militante sur 5 a donc connue la détention

ou a été tuée. 14,4% des militantes ont été emprisonnées. La répression a frappé les jeunes et les vieux (92 emprisonnées avaient de 14 à 16 ans, et les 2 doyennes avaient plus de 70 ans⁽⁵⁹⁾.

Fière au contraire d'avoir pris part à la libération du pays, sans aucun regret pour les sacrifices consentis (60) les femmes revendiquent haut et fort leur place au sein des différentes instances du pouvoir. Si elles étaient dix (10) femmes dans la première Constituante, sur cent quatrevingt-quatorze (194) ce qui représente un peu de cinq pour cent (exactement : 5.15 %), elles ne seront que deux (2) sur cent trente-huit (138) parlementaires à la deuxième Assemblée soit un pourcentage de 1.45%. Les femmes sont noyées dans les deux assemblées et perdues au milieu de la masculine. Leur accession marée à des postes responsabilité, au gouvernement, au parti, au syndicat (sauf bien évidemment l'UNFA.) n'interviendra que vers la fin des années quatre-vingt.

Cette accession n'est pas le produit d'une volonté émancipatrice, elle reste inséparable du contexte politique qui a vu l'émergence d'une nouvelle forme de combat contre l'injustice, contre l'inégalité consacrée par le Code de la famille. Ces femmes qui furent les égales des hommes dans leur engagement, leur combat, la douleur et le martyr⁽⁶¹⁾, n'eurent droit à la fin de la guerre ni aux honneurs⁽⁶²⁾, ni au respect⁽⁶³⁾, ni encore moins à la gloire⁽⁶⁴⁾. Il faudra attendre

le 5 avril 1997 pour que certaines d'entre elles se voient attribuer une médaille⁽⁶⁵⁾.

La question qui se pose est la suivante : comment expliquer ce retour de la femme à la case départ.

- Ne porte-t-elle pas une part de responsabilité ? Au cours de mes différents entretiens et conversations et chaque fois que je cherchais à en savoir plus sur le sens de leur engagement, elles répondaient unanimement que leur participation au combat libérateur était à leurs yeux un gage pour leur droit à la citoyenneté.....mais elles déchanteront bien vite.

L'histoire immédiate, écrite et/ou orale, nous apprend qu'elle n'a pas totalement et dans tous les cas baissé les bras. A Alger, les femmes ont bougé, elles ont fait entendre leur voix. Mais Alger n'est pas l'Algérie. Les Moudjahidate de l'intérieur ont été happées par les problèmes de la vie quotidienne. Elles ont accompli leur devoir, un autre les attendait : fonder un foyer (si possible), élever les enfants, prendre en charge le mari et panser les blessures. La politiquer était à leurs yeux une affaire d'hommes, elles ne s'en mêlèrent jamais (66).

Les évènements liés à la proclamation de l'indépendance, à l'été 1962, les feront sortir dans la rue pour crier « *s'ba3 sanin barakat* » sept ans ça suffit. Fatiguées, marginalisées, exclues de la scène politique,

exclues du projet de société pour lequel elles se sont battues ; elles se sentent inutiles, abandonnées..

La fatigue psychologique fait place à l'amertume.

Les notes

39-Amrane Minne Danièle Djamila, *La Guerre d'Algérie (1954-1962). Femmes au combat*, Alger, Rahma 1993

40-Amrane Minne Danièle Djamila : Les Algériennes dans la guerre , in revue El Quantara, n°2, 1992

41-SOURIAU Christiane (sous la direction) « femmes et politique autour de la méditerranée » Ed. L'Harmattan, Paris 1980.

42-PAZ Espejo « des femme du Nicaragua, femmes au combat et dans la construction nationale » Ed. Les femmes, Paris 1980. BERGMAN Arlen Eisen « Femmes du Vietnam », ED.Les Femmes, Paris 1974.

GHANEM Hunaida « *de la prison à l'exclusion sociale* » in Confluences Méditerranée n°17, Printemps 1996, Paris, l'Harmattan.

43-A la veille de la seconde guerre mondiale, les femmes ne bénéficiaient d'aucun droit civique et l'épouse continue d'être considérée comme mineure'', Marie France BRIVE ''les résistantes et la Résistance''în Clio Femme, Histoire et Société. N°5-,1985.

L'ordonnance du 21 Avril 1944 précise dans son article 17 que les françaises disposent des mêmes droits civiques que les hommes. Ce passage conclut deux siècles de revendications.

C'est devenu un lieu commun de dire que De Gaulle en accordant le droit de vote aux françaises a voulu 'récompenser' leur participation pendant la guerre. Annie Kriegel affirme qu'elles ont retiré peu d'avantages de leur participation à l'effort de guerre :

"Dans toutes les guerres de Libération, les femmes sont très présentes. Mais regardez l'Algérie par exemple Avez-vous l'impression que la présence importante des femmes dans le mouvement national Algérien se soit traduite par un changement décisif de leur statut ? Non ! et ce n'est pas parce qu'il y'a eu des femmes dans la Résistance qu'on a donné le droit de vote aux femmes. C'est tout simplement que les temps étaient mûrs' Margaret

COLLINS WEITZ '*'les combattantes de l'ombre''*, Histoire des Femmes dans la Résistance, Albin Michel Paris 1987, P.85.

44-Témoignage de la moudjahida Zhor Zerari

45-Mohamed Harbi : Mémoire et enseignement de la guerre d'Algérie », in revue El Quantara, n°2, 1992.

46-« Ce qui est douloureux pour nous, me disait les moudjahidate, c'est de nous voir marginaliser, écarter, effacerde notre vivant »

47-Le général Pacquette, commandement de la 13^{ième} division d'infanterie constate, en 1960, que « *l'aide apportée par les femmes à la rébellion constitue à n'en pas en douter un obstacle de plus en plus sérieux sinon nouveau dans notre lutte contre l'infrastructure rebelle* » in Jauffret, op.cit. p226.

48-Dans toutes les tentatives de résistance au colonialisme, les femmes ont toujours apporté leurs contributions spécifiques, même si aucun historien n'en fait mention. Cf. Jean Déjeux : Femmes d'Algérie-Légende, traditions, Histoire, littérature, La Boîte à Documents, Paris 1987.

A partir de rapports d'officiers français ayant participé aux actions militaires contre l'Emir Abdelkader, l'auteur confirme que la présence des femmes algériennes dans toutes les luttes de cette époque témoignent de leur combativité aussi bien sur le plan moral que physique : elles soignaient les blessés et encourageaient les combattants, pour exemple les femmes de la Zaatcha , en octobre 1849, tuèrent une vingtaine de soldats français....

49-Reggui Reggui Marcel : Les massacres de Guelma, Algérie Mai 1945 : une enquête inédite sur la furie des milices coloniales, La Découverte, Paris 2006

50-Jurquet- Bouhoune Baya et Jurquet Jacques : Femmes algériennes, de la Kahina au Code de la famille, Le Temps des Cerises, Paris 2007, pp.88-108.

51-UN RAPPEL : les premières exécutions de condamnés à mort ont lieu le 19 juin 1956 dans la cour d'honneur de la prison centrale d'Alger où Abdelkader Ferradj et Ahmed Zabana sont guillotinés. Le mois

suivant, la guillotine est transporté à Oran pour une autre exécution puis elle repart sur Constantine. A partir de février 1957, la guillotine fait d'incessants allers retours entre ces 3 villes. Du 19 juin 1956 au 10 juillet 1958, soit en 19 mois 104 détenus politiques algériens sont guillotinés. Les exécutions se poursuivent jusqu'en 1959. En mai de la même année des mesures de grâce sont prises en faveur de condamnés à mort pour les actes commis avant le 8 juin 1958, leur peine est commuée en travaux forcés. Mais en juillet 1959, les exécutions reprennent......ils ne seront plus guillotinés mais fusillés.

- 52-Gisèle Halimi et Simone de Beauvoir : *Boupacha Djamila*, Paris, Gallimard, 1961, pp 216-217. Extrait de la plainte déposée par Djamila Boupacha
- 53-Branche Raphaelle, La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie, Paris, Gallimard, 2001, p.297.
- 54-Le « journal » de Mouloud Feraoun, les « journaux de marche » des soldats, les témoignages d'anciens appelés comme celui de Benoist Rey : *Les Egorgeurs*, celui de Henri Pouillot :*La villa Susini*, les articles de R. Branche, les témoignages d'avocats comme Gisèle Halimi ou encore l'histoire médiatisée de Mohammed Garne naît d'un viol collectif.
- 55-Rey Benoît : *Les Egorgeurs*, les Editions de Minuit, Paris 1961, p.19.
- 56-Ighilahriz Louisette, *Algérienne*, Paris, Fayard- Calmann-Lévy,2001 57-Objet de notre intervention au colloque international, organisé par La Sorbonne 9-11 mai 2009 : « *Le viol en temps de guerre,comment écrire l'histoire »*.
- 58-Amrane Minne op ;cit.
- 59- Djamila Danièle AMRANE M1NNE, Op.Cit p.231.
- 60- Elles disent toutes: "Si c'était à refaire je le referai!", et sont prêtes à reprendre les armes pour défendre le pays.
- 61- Elles encouraient les mêmes peines que les hommes non seulement devant la soldates que colonialiste, mais aussi devant leurs propres paires. Celles qui avaient trahi, qui avaient collaboré ou dont l'honneur venait d'être sali encouraient la peine de mort. Trois femmes auraient été exécutées pour trahison avec l'ennemi.

- 62- Elles n'eurent pas droit aux grades dans les maquis.
- 63- Beaucoup travailleront comme femmes de ménage chez des particuliers ou dans des établissements publics à caractère politique ou autre. Ce qui était dramatique et surtout humiliant, c'était d'avoir pour patron ou pour chef hiérarchique, en qualité de femme de ménage, un frère de combat. Par ailleurs, le Code de la Famille qui minorise la femme algérienne et lui retire le dernier des droits d'une mère de famille, sera voté par l'Assemblée Nationale Populaire en 1984.
- 64- Dernière en date, la Moudjahida Baya Hocine, morte à l'étranger ne sera accueillie que par ses sœurs sur le tarmac de l'aéroport international d'Alger Houari Boumediene. Lors d'une rencontre, le ministre des Moudjahidine a été brutalement interpellé : aucune délégation de son ministère n'était présente à l'aéroport ce 1 mai 2000 au moment de l'arrivée de la dépouille de la défunte Moudjahida. Prenant la parole une autre Moudjahida, dira qu'aucune sœur ne prendra part à l'avenir aux manifestations organisées par le ministère des Moudjahidine..
- 65- Certaines d'entre elles se sont vues attribuées à titre posthume, la médaille de l'ordre du méritenational au rang de "Athir": les chahidate Hassiba BENBOUALI, FadhélaSAADANE, OuridaMEDDAD et Malika GAÏD. Celles qui sont encore en vie ont été élevées au rang de "Djadir",voir le <u>Journal Officiel de la République Algérienn</u> N°24 du 23 Avril 1997 p.4.
- 66- Malika EL KORSO: " Une double réalité pour un même vécu" in <u>Confluences Méditerranée</u> n° 17, printemps 1996, l'Harmattan.

III- APPROCHE DE LA PARTICIPATION DE LA FEMME ALGERIENNE A LA REVOLUTION : Un exemple, les filles de l'école paramédicale d'Oran

Mon objet principal étant la collecte de témoignages sur la guerre de libération nationale, j'ai été amenée dans un premier temps à m'intéresser à une frange de la population très jeune : les élèves infirmières. Les premières investigations entreprises à partir d'une approche monographique Oran-ville, m'ont permis de constater que toutes ces infirmières avaient transité par une même structure de formation : l'école paramédicale d'Oran.

1- Résultats d'enquêtes.

Au point où en sont mes recherches actuellement, je ne peux que livrer des résultats partiels d'enquête sur laquelle se fonde cette recherche, car il est important de faire d'autres études monographiques. De ce fait, il s'agit moins d'apporter des réponses aux questions ayant guidé cette étude que de dégager des pistes de recherche que nous soumettons au débat. Ce travail a été fait exclusivement à partir de la source orale pour deux raisons au moins :

-la première due à l'inexistence de la source écrite, du moins dans l'état actuel de nos recherches, -la deuxième, à la richesse du témoignage oral.

Notre méthode d'approche a été empruntée aux disciplines voisines (anthropologie, ethnologie). Il ne s'agit pas de questionnaires ouverts-fermés de la sociologie classique, mais plutôt d'entretiens non directifs qui nous ont permis de mieux saisir « *l'histoire se faisant* ». C'est une méthode qui demande beaucoup de temps, de la disponibilité pour suivre patiemment des itinéraires individuels.

Appelée à réfléchir sur les combattantes de la lutte de libération nationale, j'ai été amenée à travailler sur un type de femmes qui se caractérisent par leur citadinité et par une structure de formation : l'école paramédicale.

Une ville : Oran, une école paramédicale, des élèves infirmières dans une guerre de libération. Comment tout cela peut-il prendre place dans une démarche historique ?

Première question : Qui sont ces filles, qui dés 1956 ont pris part à la lutte armée ? Qui sont-elles ? D'où viennent- elles ? Et combien sont-elles ?

Le nombre

J'ai recensé une vingtaine d'élèves infirmières. Sur ces vingt, quatre sont mortes sur le champ d'honneur. Leurs noms sont liés à une rue ou à une clinique :

- -Fadéla Nouar, morte au maquis en 1958 et dont l'ex clinique d'accouchement Sainte Anne porte son nom ;
- -Zoubida Soufi, morte au maquis en 1958 une rue du quartier Maraval et une PMI portent son nom ;
- -Safia Benali et Atika Hadj Abad mortes elles aussi au champ d'honneur.

Sur les seize moudjahidate, j'ai pu en contacter une dizaine, c'est sur cette base que j'ai construit cette analyse.

Les structures de formation

Les élèves infirmières sont issues de trois structures différentes :

- -les unes sont sorties de « l'Ecole franco-musulmane d'infirmières visiteuses d'hygiène sociale » appelée aussi la Rachidia.
- -une autre Nadra Kettaf a fréquenté l'école d'infirmières de la Croix Rouge Marie Feuillet, dans laquelle disait-elle : « Les Algériennes se comptaient sur les doigts d'une seule main ». Elle est entrée dans cette école en 1953, date à laquelle laRachidia n'avait pas encore ouvert ses portes.
- -d'autres travaillaient comme infirmière chez des médecins privés et suivaient des cours du soir.

L'origine sociale

Issues d'un milieu, qui sans être aisé, n'était pas pauvre. En tous cas un milieu ouvert : des jeunes filles qui, en 1953-55, pouvaient suivre des cours jusqu'au certificat

d'études primaires puis continuer dans une école paramédicale, n'était pas chose courante dans l'Algérie des années 50 où seules 4,5% des femmes savaient lire et écrire et où on mariait les filles dés l'âge de 15-16 ans. D'après les fiches de renseignements que j'ai pu établir, les parents se recrutaient dans les catégories socio-professionnelles suivantes : un père boucher, un autre secrétaire au lycée, un autre militaire, d'autres petits fonctionnaires et infirmiers. Dans tous les cas, la mère n'exerçait aucune activité.

Des jeunes filles issues d'un milieu nationaliste

C'est le milieu familial qui a été porteur d'une éducation et d'une sensibilité nationaliste anti-coloniale. Dès leur plus jeune âge, ces filles furent marquées par le sentiment national transmis par les parents et les proches.

« Issue d'un milieu militant et nationaliste, je ne pouvais que suivre le chemin de mon père et de mon frère fidaï ».

Fatéma B. quant à elle vivait chez le Dr. Nekkache où elle côtoyait militants et nationalistes. Sa mémoire nous fait remonter jusqu'en 1945. Elle se souvient que sa mère cuisinait pour les prisonniers PPA et c'était elle, toute petite, qui portait le panier aux prisonniers.

Djamila T.: « C'est simple, notre maison, on l'appelait Dar el fellaga, tous les militants y trouvaient refuge ».

Aïcha: « A l'âge de huit-dix ans, j'avais conscience que j'étais colonisée. Mes parents étaient contre la France et contre toutes les injustices ».

Les discussions en famille, la lecture de la presse nationaliste, l'écoute clandestine, l'oreille collée au posteradio de la « Voix du Caire », les arrestations des voisins, mais aussi les injustices de la vie quotidienne, la misère.....tout ceci était de nature à favoriser une plus grande prise de conscience et à précipiter l'entrée en action des filles du paramédical dans la lutte armée.

L'âge

Au moment de la prise d'activité, l'âge des militantes est une donnée importante qui permet de préciser la tranche d'âge. Dans notre cas, elles avaient entre 16 et 17 ans, une seule a pris le maquis à l'âge de 20 ans.

16-17 ans, un âge relativement jeune auquel on peut imputer le manque de maturité et l'exaltation juvénile de l'adolescence. Or il ressort des différents témoignages que les filles étaient mûres. Vivant et côtoyant le racisme et l'injustice; leur engagement était un engagement réfléchi.

Nadra précise : « Nous avons participé parce qu'il fallait participer. Nous étions politisées, nous connaissions Mai 45 et quand à l'école, on montait le drapeau français pour chanter la Marseillaise, nous savions que ce n'était pas

notre drapeau et nous savions que nos ancêtres n'étaient pas les Gaulois. Les enfants de la période coloniale étaient des enfants politisés, un gosse de douze, quatorze ans qui devient fidaï ne le devient pas par accident ».

Militantes de l'O.C.F.L.N. et maquisardes de l'A.L.N.

Les militantes interviewées appartenaient à deux organisations : une civile O.C.F.L.N. et l'autre militaire A.L.N. Deux étaient fidaïate, elles transportaient les armes sous leur voile qu'elles portaient pour la circonstance. Le voile avait une fonction bien précise, il leur servait pour ainsi dire de cache-d'armes. Ce voile gardé, puis enlevé, puis remis est tout simplement instrumentalisé. (67) Les autres élèves infirmières ont dû interrompre leurs études pour rejoindre le maquis où elles exercèrent la fonction d'infirmières soignant les moudjahidine et les populations civiles. A cette double fonction s'ajoute une troisième: elles maquis en véritables transformèrent les centres formation pour les jeunes maquisardes, dans la mesure où le maquis avait un besoin urgent d'infirmières. D'après Djamila Amrane, les infirmières représentent prés de 205 militantes de l'ALN et 2% des 3066 militantes de l'OCFLN.

2- Analyse des données

Les informations qui vont suivre émanent de différents témoignages, elles ne sont corroborées par aucune source écrite. Le seul point de divergence entre les moudjahidate interviewées concerne le fondateur de cette école. Pour les unes, elle aurait été créée par le docteur Sicar, un médecin français, pour les autres ce serait le docteur Nekkache ou encore le docteur Saadoun. Ces divergences trouvent leur prolongement dans l'appellation de cette école la *Rachidia*. (68)

L'établissement en question a ouvert ses portes à de jeunes Algériennes titulaires du certificat d'études primaires. La direction était assurée par une Algérienne, Melle Dounane elle-même diplômée de l'Ecole d'Infirmières Marie Feuillet. Tout le personnel enseignant était français excepté un Algérien chargé de l'enseignement de la langue arabe. Les élèves y entraient par concours et les enseignements duraient trois ans. Une moudjahida me dit « on sentait que les enseignants sympathisaient à notre cause ». Une autre m'a précisé qu'au moment de sa détention à Châteauneuf, un de ses professeurs français avait fait des démarches pour la libérer.

Le cabinet du Dr Nekkache

était situé à Médina eldjedida. Toutes les moudjahidate rencontrées en garde un souvenir d'une fraîcheur étonnante. Elles parlent du docteur avec beaucoup d'admiration et de respect, elles se remémorent les cours de secourisme que leur dispensait le Dr Nekkache deux fois par semaine. Ce qu'il faudrait souligner, c'est le statut de cet enseignement libre, c'est-à-dire qu'il n'a pu existé que grâce à la volonté militante du Dr Nekkache, d'où son caractère suspect aux yeux des autorités locales. Ce qui confirme cette double appréciation (cours militants et suspects), c'est que les cours de secourisme n'étaient pas suivis par les seules filles de l'école paramédicale, ils étaient également ouverts aux lycéens, aux élèves des médersas islahistes et aux jeunes scouts. Les élèves secouristes n'avaient pas besoin d'en savoir plus. « Nous savions, me disait-on, que le Dr Nekkache nous formait pour le maquis ». Tout indique, que toutes les filles du paramédical et les autres qui suivaient les cours de secourisme chez le docteur, aient pris part d'une façon ou d'une autre à la révolution soit comme moudjahida, moussebila ou fidaïa.

L'engagement des élèves du paramédical

Cet engagement reste lié à un fait, une date : la grève des étudiants et des lycéens du 19 mai 1956 à laquelle ont pris part toutes les interviewées, en désertant les bancs de

l'école. C'est à partir de ce jour que date leur entrée dans la lutte de libération nationale. Mais, comme nous l'avons vu, avant cette date et avant même de monter au maquis, elles étaient déjà militantes de base :

«A peine rentrée à l'école des infirmières, je collectais les médicaments et je les remettais à un cousin qui les portait aux maquisards, puis plus tard j'ai commencé à soigner les blessés ».

L'apprentissage du militantisme se faisait en milieu familial, auprés du Dr Nekkache, à la lecture de la presse nationaliste. C'était apprentissage un quotidien permanent. Avant de prendre le maquis, elles devaient faire preuve de leur courage, de leur capacité à mener à bien les tâches qui leur étaient confiées : transporter le courrier, faire la collecte de fonds, distribuer des médicaments, soigner les blessés civils et fidaïs dans des cliniques pilotes clandestines, transporter et cacher les armes etc...C'était les mêmes tâches qui attendaient celles qui étaient désignées pour monter au maquis. Elles étaient d'un grand secours et d'un grand réconfort durant la lutte. Au front deux tâches les attendaient : apprendre aux femmes des douars certaines règles d'hygiène et de soins, soigner les populations civiles et les maquisards. Elles étaient chargées d'organiser des infirmeries mobiles:

« En fait d'infirmeries, c'était des gourbis cachés dans les forêts avec, à proximité des casemates pour les médicaments et les blessés graves. Nous devions tout économiser et faire preuve d'ingéniosité. Nous récupérions les bandes, les pansements pleins de sang, il fallait les laver puis les faire bouillir afin de les réutiliser ».

Trois infirmières fidaïyate ont fait de la prison, mais une fois libérées elles ont « repris le contact avec les « frères » pour continuer à lutter avec encore plus d'acharnement ».

Conclusion

Avec un dévouement et un courage sans failles avec des moyens dérisoires, des jeunes moudjahidate infirmières formées dans des écoles paramédicales comme celles d'Oran ou encore de Sétif ont fait don de leur jeunesse et de leur vie à la plus belle des causes : l'indépendance de leur pays.

Les Notes

67-Voir Frantz Fanon, sur la topographie du voile, op.cit.p.60 et suivantes

68-A Sétif, existe encore cette école de formation paramédicale qui aurait été créée en 1932 par le Dr Smati Abdelkader, mais qui malheureusement ne porte le nom d'aucune Chahida (par exemple Malika Gaïd qui fréquenta cette école en 1950), ou moudjahida (Guenifi Aïcha qui nous a quittés il y'a cinq ans).

IV- VOIX D'ALGERIENNES: DES FEMMES DANS LA TOURMENTE DE LA REVOLUTION(1954-1962)

Guerre de Libération Nationale contre colonialisme français a été l'une des plus longues, des plus dures et des plus meurtrières guerres de libération. Elle couronne plus d'un siècle de résistance armée (1830-1916) et de luttes politiques (1926-1954). Elle a vu la contribution de toutes les couches de la société algérienne, de la paysannerie à l'élite politique en passant par les couches moyennes. Tous les Algériens y prirent part, sans exception aucune. La femme algérienne, n'est pas restée indifférente à l'appel du Premier Novembre 1954. La mère de famille, la nouvelle mariée, la jeune fille ; la femme rurale, comme la citadine, l'infirmière comme la paysanne, l'étudiante comme l'analphabète, toutes étaient de la partie. L'indépendance de l'Algérie n'a été possible que grâce à la large mobilisation de toute la population algérienne. Très vite impliquée dans le combat libérateur, la femme algérienne sera d'un apport très appréciable. Sa participation a été multiforme et surtout continue. Non seulement elle est un soutien moral pour le mari, le père ou le fils combattants, mais elle assume aussi des responsabilités de chef de famille quand l'époux est au maquis, en prison, guillotiné, exécuté ou mort au champ d'honneur. Elle est responsable de refuge, de ravitaillement, elle est agent de liaison, collecteur de fond, de médicaments, guide de montagnes. Elle est infirmière dans les maquis, couturière, cuisinière, secrétaire, inspectrice, poseuse de bombes ou « bombiste » pour reprendre une désignation de l'époque. C'est elle qui prépare la galette nourricière et présente le précieux repas chaud aux Moudjahidine traqués par la peur, par l'aviation coloniale et les rudes hivers des Aurés, des Babors, de djebel Asfour .C'est elle qui prendra le relais des hommes au plus fort de la répression (la bataille d'Alger janvier-septembre 1957). C'est elle qui sera l'œil et l'oreille des Moudjahidine. Comme son frère de combat, elle payera le prix le plus fort pour son engagement : elle tombera en martyre dans les champs de bataille, elle subira la torture. Mais parce que fragilisée en tant que femme, elle est plus exposée à des tortures spécifiques : au chantage, à l'humiliation à l'intérieur même des locaux de ses tortionnaires mais aussi devant toute la population du village. Elle subira toutes les formes de viol y compris le viol collectif. Tout cela pour la faire parler ; afin qu'elle « lâche le morceau ». Drapée dans sa dignité, cette femme courage accompagne du fond de sa cellule de la prison de Barberousse par ses chants patriotiques, ses youyou, ses prières le condamné à mort vers l'échafaud. Elle accueille courageusement la sentence de mort décrétée la veille des fêtes de Noël par des juges sans âme. Et pourtant rien ne semble l'avoir préparé à jouer les vedettes d'une pièce écrite par l'homme. Plus qu'une vedette elle est un passage obligé dans une bataille féroce pour la liberté et la dignité. Ce bref survol historique nous fait dire qu'elle ne fait que perpétuer une résistance initiée dirigée et soutenue par des femmes.

Plus proche de nous, la femme était militante nationaliste, ulémiste (adepte de la formation des Uléma Musulmans Algériens présidée entre 1931 et 1940 par le cheïkh Abedlhamid Ben Badis), communiste etc... En attendant que les recherches sur la femme meneuse d'hommes ou combattante, enrichissent le peu de connaissances que nous savons sur elle; je ne crois pas exagérer en disant qu'elle a fait une véritable irruption dans l'histoire de la Guerre de Libération Nationale. La grève des cours décrétée le 19 mai 1956 à l'initiative du Front de Libération Nationale (F.L.N.), est à marquer d'une pierre blanche. Djamila Amrane Minne; moudjahida, a compté que sur les 336 748 militants des deux sexes enregistrés au Ministère des Moudjahidine (Ministère des combattants de la Guerre de libération nationale), les femmes étaient au nombre de 10949. Le pourcentage est des plus dérisoires, 3.25% seulement. Oui mais il ne s'agit là que de celles qui ont déposé leur demande pour l'obtention d'une carte de F.L.N. /A.L.N. pour pouvoir bénéficier d'une pension mensuelle. Le travail que j'effectue depuis quelques années déjà sur ce même thème m'autorise à dire que le nombre de celles qui ne sont pas inventoriées dépasse ; parfois de très loin ; celles qui l'ont été. Cette remarque est surtout valable pour les femmes analphabètes, les rurales et celles qui habitent dans des zones isolées. L'engagement n'a jamais été une question de nombre, mais plutôt de bon sens et d'imagination. La discrétion, le fait de passer plus facilement à travers les mailles de l'ennemi, le courage féminin et le sang froid, le

charme des vrais et des fausses blondes, des mini-jupes ont faiblesse numérique des citadines .Les compensé la secrétaires de bureaux , les femmes de ménage, les employées de maisons, les infirmières, les Européennes celles qui ont épousé la cause F.L.N.-A.L.N. ont été de très précieux agents dans la lutte qui s'était engagée contre le colonisateur. C'était là autant d'atouts majeurs que la Révolution a su exploiter intelligemment. Les bébés, le voile par exemple, ont servi à cacher des armes, des munitions, à transporter en toute quiétude courrier et médicaments. Le voile a été d'un formidable secours aux responsables politiques et militaires ; qui ont pu grâce à ce stratagème, passer sans encombre à travers la nasse des parachutistes du général Massu et du colonel Bigeard (voir à ce sujet Frantz Fanon qui fait une véritable topographie du voile dans: « d'une Sociologie Révolution »,édit.Maspéro, 1975). Tradition et modernité ont merveilleusement bien servi une cause noble.

La population algérienne comptait en 1954, 91% d'analphabètes. Seules 4,5% des femmes savaient lire et écrire et 3% avaient accès à un emploi rémunéré. Il n'y avait que six femmes médecin (l'une d'elle Nafissa Hamoud Laliam sera la première femme médecin à prendre le maquis dés 1955), trois dentistes, quatre pharmaciennes, vingt trois enseignantes dans le secondaire, mais aucune dans le supérieur. L'université d'Alger comptait cinq cent trois étudiants dont vingt deux filles en tout et pour tout. Toutes

les recherches s'accordent à dire que l'engagement de la femme algérienne a été volontaire ; la plupart du temps en dehors du consentement parental, souvent complicité de la mère ou même du frère aîné .Dans certains cas, c'est toute la fratrie qui s'était engagée dans le même combat. Conscientisée par la nuit coloniale qui a été plus sombre pour elle que pour les hommes, l'Algérienne tergiversations répondra présent loin des marchandages. Sa vie n'avait pas de prix, c'était son offrande à elle pour l'Algérie qui la vue naître. Elles ont pour nom Hassiba Ben Bouali, Mérièm Bouatoura, Fadila Saadane, Ourida Meddad ...toutes « Chahidate » (Martyres).

C'est la « bataille d'Alger » qui va propulser en première ligne, l'Algérienne qui se révèle indispensable pour (ou dans) la poursuite de la guerre .Alger est livrée de janvier à septembre 1957 aux 30 000 parachutistes du général Massu, de son bras droit le colonel Bigeard et le sinistre commandant Aussaresses. La traque l'organisation politique et administrative du F.L.N. va se poursuivre durant ces huit interminables mois .Le couvre feu est imposé à la population de 21 heures à 5 heures du matin. La ville est quadrillée par les herses, les fils barbelés encadrés par des para nerveux, le doigt sur la gâchette prêts à faire feu sur n'importe quoi. Les rafles se succèdent de manière effrénée, elles sont d'une brutalité inouïe. Les arrestations massives et aveugles n'épargnent personnes. Tout Algérien est un mort en puissance, un prisonnier dans le meilleur des cas .La torture hante les esprits qui lui préfèrent la mort. Dans ce climat de terreur, l'Algérienne fera preuve d'un sang froid, d'un dévouement pour la cause nationale et d'un courage extrême. Ces « fidaïyate » dont le sens étymologique en arabe veut dire celles qui ont choisi de faire don de leur vie, vont jouer un rôle moteur dans la sauvegarde des structures politico-militaires l'organisation urbaine de la Zone Autonome d'Alger dont la création fut décidée lors du Congrés de la Soummam en août 1956. L'arrestation de Larbi Ben M'Hidi le 28 février 1957, véritable victoire du tandem Massu-Bigeard sera de courte durée. L'entrée en scène des « réseaux bombe » que Yacef Saadi a mis en place en septembre 1956, donnera le tournis à la hiérarchie militaire. Alger, devient une véritable place forte du F.L.N. Elle explose sous les bombes. Stupéfaites l'opinion publique française et internationale découvrent avec les premières arrestations le visage angélique des « bombistes » encore gamines. Elles avaient entre 14 et 20 ans. La plus âgée en avait 30. Ils n'y avait pas que des Algériennes, c'est à dire des Arabes, des Musulmanes. Elles s'appellent Djamila Boupacha, Danielle Minne, Djamila Bouhired, Jacqueline Guerroudj, Baya Hocine, Eliette Loup et bien d'autres encore. Le combat pour la liberté est un .Il ne transite ni par la nationalité, ni par la religion.

Cinquante ans après, que reste t-il de cette quête de la liberté qui s'est faite par et dans le sang, les larmes, la peur, la faim, la torture, les corvées de bois macabres mises en scène qui s'achevaient par l'assassinat à bout portant des détenus. Des lieux de mémoire, comme la villa Sésini, la villa Mahieddine, la 10^{ième}. D.P. (Division Parachutiste), Barberousse où 104 condamnés à mort furent guillotinés ; continuent à ce jour à faire pleurer des visages crispés par la torture et le souvenir.

De la floraison des textes signés par ces mêmes «bombistes» sous forme de lettres, de poèmes, de testaments et autres, j'ai retenu pour ce papier un poème de Zohr Zérari et une lettre-testament inédite de Baya Hocine. Loin de toute fioriture, dans un langage simple, avec pudeur et beaucoup d'émotion Zhor Zérari et Baya Hocine racontent pour nous, pour les générations futures, pour l'histoire, l'inracontable.

1- Une Exécution, poème de Zhor Zerari

L'univers carcéral, Barberousse et sa non moins Cour d'Honneur où trônait macabrement la guillotine « la veuve », la surnommait-on. C'est en ce lieu où rodait en permanence la mort que fut pensé le poème de Zohr Zérari ; rédigé par la suite à la prison de Pau (en 1960) en France et que fut écrite la lettre-testament de Baya Hocine (le 24 décembre 1957). Ces deux écrits ne portent pas seulement la leur de temps, elles disent et décrivent marque l'insaisissable. Elles racontent ce sentiment qui s'empare de celui, de celle qui est confrontée dans une solitude glaciale à la mort prochaine tant espérée mais refusée en même temps. Le paradoxe de la vie et de la mort ou de la vie dans la mort, puisque ces « Fidayate » étaient conscientes à l'heure de leur engagement militant du danger qu'elles encouraient en cas d'arrestation par les forces coloniales.

Barberousse, était une « maison d'arrêt » comme il y avait un peu partout à travers toute l'Algérie. Elle recevait en principe les prévenus et les condamnés à de courtes peines d'emprisonnement. Ceux qui étaient condamnés à plus d'un an d'emprisonnement étaient transférés à la prison voisine d'El Harrach. Les condamnés à mort étaient gardés à Barberousse pour être exécutés sur place. Barberousse, c'était le quartier des C.A.M. (condamnés à mort), les angoisses, la peur de ces longues nuits qui s'achevaient par ces aubes meurtrières ... Barberousse résonne encore de ces deux voix d'Algériennes que l'histoire retiendra comme un affront à la liberté.

Une exécution (in Poèmes de prison, éd. Bouchène Alger 1988)

Les bourreaux Aiment la nuit Les assassins Ont peur du jour.

La tête rasée Il allait à l'échafaud Il souriait peut-être En voyant Tous ces justiciers repus

Venus

Légaliser

Son assassinat

Il pleuvait

Et le bourreau pressé

Craignait de s'enrhumer.

Il faisait nuit

Sous de noirs

parapluies Tous

ces honorables

Trépignaient

sous la pluie »

Qu'on le tue et

qu'on en finisse »

Et lui

Souriait.

Ils ont peur

De s'enrhumer

Pensait-il

Tout à l'heure

Ils regagneront

L'odeur fétide

De leurs draps

Encore tièdes

Et lui reposera

Dans la terre mouillée d'El Alia.

Née le 26 mars 1937 à Annaba ; dans l'Est algérien ; Zhor Zérari est le pur produit d'un parcours familial nationaliste. Son père militant du P.P.A., indépendantiste (Parti du Peuple Algérien 1937-1946 présidé par Messali Hadj), sera arrêté lors des sanglantes manifestions du 8 mai 1945 qui firent selon les estimations de ce parti 45 000 morts, pour avoir revendiqué l'indépendance de leur pays, l'Algérie. Emprisonné dans la sinistre prison d'El Koudia(Constantine) ; là où sera emprisonné quelques années plus tard l'un des pères de la révolution Si Mustapha Ben Boulaïd; son père rendra l'âme sous la torture en 1957 et sera porté disparu par les forces coloniales. Encore lycéen son oncle sera lui aussi arrêté en 1945 et emprisonné à Lambèse, une « maison d'arrêt » prés de Batna. Ces arrestations vont se poursuivre et s'amplifier au lendemain du déclenchement de la Guerre de Libération Nationale pour toucher sa proche et lointaine famille. Son plus jeune oncle Rabah Zerrari, plus connu sous le nom de commandant Azzedine, est responsable politique l'automne 1955 du secteur des Zbar-Bar à l'Est d'Alger.

Agent de liaison à ses débuts, Zhor est affectée en 1956 au réseau de Belcourt spécialisé dans le transport d'armes et de bombes .Le responsable du réseau était Saïd Igranaissi. Sa première bombe, elle la dépose face à l'entrée de la Radio d'Alger, tout juste après l'exécution à la guillotine à Barberousse de quatre C.A.M. les 11 et 19 février 1957. Le 18 juillet elle pose trois autres bombes de toute une série qui vont ébranler tout Alger. Yacef Saadi, responsable F.L.N. de la Zone Autonome d'Alger avait

auparavant décrété une trêve après son entrevue avec Tillon; ethnologue française de renom Germaine ancienne déportée; contre la promesse d'arrêter exécutions et la torture. Seulement les exécutions poursuivraient à un rythme effréné (3 exécutions en 1956, 4 exécutions entre le 11 et le 19 février, 14 exécutions entre le 8 avril 1957 et le 18 juillet. Pour seulement l'année 1957 il y a eu 40 exécutions).La série d'attentats à la bombe avait surtout un effet psychologique. Il fallait que les Algériens gardent espoir, que Massu et ses para sachent que le F.L.N. est toujours sur le terrain, qu'il garde l'initiative malgré la répression qui a touché ses cadres .Zhor Zérari sera arrêtée chez elle .Elle sera emmenée à l'Ecole Sarouy, dans la Casbah. Cette école a été pendant tout l'été 57, un centre d'interrogatoire et donc de torture, c'est là qu'Ourida Meddad (16 ans) sera torturée à mort. Zhor est ensuite introduite dans une salle de classe où se trouvaient une dizaine de personnes en piteux état, plein de bleus, couverts de sang tant ils avaient été torturés. C'était la torture avant sa torture. Zhor subira à son tour et comme elle s'y attendait la torture. Après trois longues nuits de calvaire, de hurlement, d'humiliation, de sang, de gégéne ... elle est transférée vers un autre centre de torture et de mort à Birtraria .Ce n'est qu'ensuite qu'elle sera jugée condamnée une première fois à 15 ans de prison puis lors d'un second procès à perpétuité. Emprisonnée une première fois à Barberousse à Alger, elle sera transférée à la prison de Pau en France qu'elle ne quittera qu'en avril 1962 suite aux accords d'Evian signés le 19 mars1962. Journaliste au lendemain de l'indépendance à l'hebdomadaire Algérie Actualité, aujourd'hui elle marche difficilement car elle souffre de troubles de l'équilibre, conséquences des tortures subies. « J'ai une pièce qui est défectueuse au niveau du cerveau » dit-elle en souriant. Cette pièce n'aurait-elle pas pour titre son propre poème : Exécution ? Je serai tentée de le croire tant il s'est trouve que certaines exécutions n'ont pas besoin pour ce faire du lourd et tranchant couperait de la guillotine. C'est cette impression macabre qui se dégage à l'écoute du témoignage de Zhor et que recoupe dans une douleur transcendantale son poème. Quatre longues et brèves strophes composent son poème. Je suis tentée de dire que chaque strophe reproduit un moment précis de l'exécution. Il y a d'abord le moment de l'exécution. Elle s'effectue toujours de nuit ; comme pour mieux cacher l'horreur : « Les bourreaux aiment la nuit » souligne Zhor. Cette première strophe se prolonge par la préparation du futur supplicié. La tête rasée, il se dirige dignement vers l'échafaud après avoir signé sa levée d'écrou comme s'il avait purgé sa peine et que la lourde porte de prison allait s'ouvrir devant lui. Les témoignages recueillis par Djamila Amrane Minne et ceux que j'ai moi-même collectés, font état de la dignité je dirai même de la noblesse insolente du futur martyr envers ses bourreaux. « Les gardiens se mettaient à plusieurs, soit disant pour pouvoir emmener le condamné par force, mais en réalité c'est parce qu'ils avaient peur. Ils avaient tellement peur qu'ils le tenaient, qu'ils le portaient

presque parfois » (Amrane Minne p. 157 op.cit). La troisième strophe est construite sur le mode du face à face. Le procureur ; représentant le Ministère de la Justice ; les avocats, le directeur de la prison, le représentant religieux dans ce cas l'imam, tout ce beau monde assistent comme embarrassé au spectacle .Non pas qu'ils ont le cœur retourné mais simplement parce qu'ils ont été dérangés dans leur doux sommeil. Comme on ne transgresse pas le protocole, on cherche à l'abrégé. Ce n'est pas l'acte d'exécuter qui les embarrassait mais cette pluie glaciale venue s'ajouter au dérangement causé par l'exécution. Le bourreau habituellement fort comme le roc, avait peur pour sa santé : « Et le bourreau pressé Craignait de s'enrhumer ». Mais le martyr dans tout cela; que faisait-il, que ressentaitil!?alors que « ces honorables », que nous peint Zhor, étaient pressés d'en finir, « ...lui souriait », comme s'il n'était pas concerné par ce qui se tramait autour de lui. Le rideau se ferme avec la quatrième strophe ou quatrième acte qui voit chacun des acteurs reprendre son rôle dans la société à laquelle il appartient. L'un est mort en martyr en défendant son pays, les autres vont pouvoir continuer à exécuter les sales besognes auxquelles ils s'identifient. Pour saisir toute la profondeur et le sens de ce poème aussi glacial que la lame du couperet de l'échafaud, il est nécessaire de pénétrer dans Barberousse, de questionner sa sinistre Cour d'honneur et surtout d'écouter parler ses murs de ces nuits sans étoiles rouge du sang des Martyrs. Barberousse était et restera toujours synonyme de guillotine, de souvenirs traumatisants, de nuits blanches qui hantent à ce jour la mémoire de ceux et celles qui y ont séjourné.(voir les livres de Jacqueline Guerroudj « *Des douars et des prisons* », Bouchène, Alger 1991; Louisette Ighilahriz «*Algérienne*» Fayard Paris2001 ;Zohra Drif « *La mort de mes frères* » Maspéro Paris 1961 ,le recueil de poèmes de Zhor Zerrari « *Poèmes de prison* » Bouchène , Alger 1988.)

« Le quartier des femmes est situé au rez-de-chaussée, au même niveau que la Cour d'honneur et latéralement par rapport à la porte de la prison ». Cet emplacement permettait aux détenues de surveiller ; quand elles le pouvaient ; les entrées et les sorties de la prison. De ce fait elles étaient les premières à être informées des exécutions. « l'étais dans le dortoir le plus proche de la porte et quand je ne dormais pas, j'entendais, à cause d'un gros tuyau qui passait prés de ma paillasse, le grincement du portail qu'on ouvrait. Alors je savais... je commençais à trembler ... je réveillais les sœurs...» (Témoignage d'une détenue). L'alerte est donnée. C'est toute le prison qui se réveille. De toutes les cellules, femmes et hommes crient à l'unisson leur douleur. Une douleur militante faite de chants patriotiques .Il ne fallait pas flancher ni devant les exécuteurs d'une sentence inique, ni devant le frère que tous accompagnaient par des « Allahou Akbar » à la guillotine. Les chants patriotiques s'amplifiaient à mesure que les secondes précédant l'exécution s'écoulaient comme des siècles. C'était autant de temps de gagner sur la mort et surtout de coups assénés au bourreau et à ceux qui assistaient à l'achèvement d'une vie

.Ces chants patriotiques galvanisaient le Martyr .C'était plus qu'un cri de solidarité devant la mort. C'était la promesse portée par des centaines de voix de détenus auxquelles faisaient échos celles toutes proches des habitants de la Casbah, que le sacrifice du Chahid n'est pas vain, qu'il ne restera pas impuni, que d'autres après lui reprendront la relève ; que malgré le sang versé, malgré les sacrifices, malgré les souffrances l'Algérie recouvrira bientôt son indépendance. « Ton sacrifice n'est pas vain, l'Algérie vivra libre et indépendante! ». Ces slogans lancés en arabe étaient une réponse au Chahid qui lançait à l'intention des ses frères de combat et à ses bourreaux : « Allahou Akbar, Tahia el Djezaïr. Les murs de Barberousse devaient trembler, secoués qu'ils étaient par ces centaines ou ce millier de voix qui chantaient, plutôt qui criaient à tue tête « Mine Djibalina » ou « Ikhwani la Tensew Chouhadakoum ». Dans cette ambiance de fin du monde, « des filles s'évanouissaient, certaines avaient des crises cardiaques comme Colette, d'autres pleuraient ». Les CRS, et à travers eux le pouvoir colonialiste et répressif français, ne sortaient pas indemnes de ce calvaire. Les chants patriotiques jetaient l'émoi parmi les gardiens de Barberousse et les CRS fous de rage de voir subitement la prison transformée en une place forte du F.L.N. Pour mieux les narguer, les détenus lançaient à la face des CRS « criminels, assassins, on les vengera !». Au lendemain de l'exécution tous les détenus observaient une grève de la faim de vingt quatre heures et parfois de quarante huit heures. La mort venait de passer par là, elle

repassera dans pas bien longtemps dans cette prison, qui a fait de la mort son credo.

2- Lettre inédite⁽⁶⁹⁾ de Baya Hocine

deuxième voix algérienne, ressemble à méprendre à celle que je viens de présenter. Par bien des aspects elle en est la copie. Même éducation familiale militante, même période d'engagement en tant que « Moussebila » (agent de liaison). L'une et l'autre étaient des poseuses de bombes. Elles seront toutes les deux arrêtées par les parachutistes de Massu-Bigeard Elles subiront les mêmes supplices, traverseront les même prisons, survivront à la haine de leurs tortionnaires et de leurs geôliers. Elles chanteront d'une seule et même voix « Mindjibalina » et feront le même sermon au Chahid guillotiné que sa vie et son sang versé n'ont pas été vains. Elles sont toutes deux des femmes de l'écrit .L'une retrace à travers un poème, l'autre à travers une lettre-testament, les insoutenables moments de Barberousse la guillotine .En somme une histoire à l'identique, ou presque. S'il fallait se baser sur la simple approche chronologique, c'est Baya Hocine que j'aurai dû présenter en premier et pas Zohr Zérari. Cette dernière a vingt ans quand elle pose sa première bombe; Baya entame à peine son quinzième printemps, à dix sept ans elle est condamnée à mort. Si j'ai choisi de présenter Zhor avant Baya, c'est parce que l'écrit de l'une prolonge celui de l'autre. Parce que les bourreaux décrits par Zhor et qui « trépignaient sous la pluie », qui étaient pressés d'en finir,

sont restés figés comme des momies embaumées devant Baya, la gamine leur a fait un pied de nez. La lettre-testament (elle se trouve en annexes) que je présente ici pour la première fois, est inédite (remise par sa nièce Akila Hocine que je remercie) .Elle a été rédigée de sa propre main, un 24 décembre 1957, soit deux jours à peine après sa condamnation à mort (le 22décembre 1957). C'est dire toute l'importance d'une telle pièce d'archives.

Baya Hocine est née le 28 mai 1940, à la Casbah d'Alger au sein d'une famille militante très modeste .Orpheline de père dés l'âge de cinq ans, cette collégienne à la scolarité bien au dessus de la moyenne, rejoint à quinze ans le F.L.N. à la suite de l'arrestation de ces deux frères puis de l'internement de l'un d'eux, Mohammed, au sinistre camp Paul-Cazelles dans le Sud-Est algérien. Baya, fait partie de cette génération, qui à peine arrivée à la vie, passe brusquement de l'adolescence au militantisme de combat. Comme ses frères et sœurs elle répond oui à l'appel de grève des cours décidée par les instances du F.L.N. le 19 mai 1956. Durant deux années elle transportera dans son cartable de collégienne le courrier. Elle était, un agent de liaison. Mais la bombe déposée, le 10 août 1956, par les colonialistes à la rue de Thèbes en plein quartier arabe où furent dénombrées une cinquantaine de victimes parmi lesquelles des femmes, des vieillards et des enfants, va changer le cours de la vie de ces agents de liaisons recrutés pour la plupart dans la gente féminine. Yacef Saadi qui décide de passer à l'action en créant des groupes de chocs peut compter sur la discrétion, le courage et le dévouement de filles aussi jeunes que lui. A l'image de leurs sœurs de combat, Baya Hocine qui n'a que seize ans, Djoher Akrour; dix sept ans; rejoignent le groupe de choc composé de Saïd Touati, Boualem Rahal, Mohand Bellamine et H'mida Hadi. Le groupe a pour mission de déposer deux bombes .L'une sera déposée au stade d'El Biar, l'autre au stade de Belcourt, tous situés au centre d'Alger. Comme programmées les deux bombes explosent le 10 février 1957 laissant derrière elles un très lourd bilan; dix morts et une cinquantaine de blessés. Neuf jours après soit le 19 février, tous les membres du groupe de choc sont arrêtés. Ils seront jugés et condamnés à mort quelques jours seulement après leur arrestation. Les quatre fidaiyn dont un mineur sont guillotinés le 20 juin de la même année. Baya Hocine et Djoher Akrour, rejoindront leurs « sœurs » à Barberousse. La plus jeune condamnée à mort de toute l'histoire de la Révolution, n'a que dix sept ans. Elle affronte lors de son jugement un jury militaire qui n'avait pas besoin d'être chauffé à blanc par un parterre de pieds noirs qui hurlaient dans une salle pleine à craquer, sa haine et sa vengeance. « A mort, à mort » rapporte Nicole Dreyfus. Les familles de Baya Hocine et Djoher Akrour, présentes dans la salle d'audience, ont failli être lynchées par une assistance hystérique. La même menace a plané sur Maître Nicole Dreyfus, avocate du collectif du F.L.N. Quelques uns des ses confrères payeront de leur vie leur engagement aux côtés de ces Algériens et Algériennes. Maîtres Thuveny, Popie, Garigue, Ould Aoudia sont de cela. Ils ont été abattus par l'O.A.S. (l'Organisation de l'Armée Secrète, une formation paramilitaire fascisante composée des pieds noirs et encadrés par des « généraux félons ») .Après le vote des en spéciaux mars 1956 les comparaissaient devant une juridiction militaire. Le tribunal était présidé par un magistrat appelé en Algérie et promu pour la circonstance au grade de colonel .C'est donc devant une telle juridiction que comparaîtront, Baya Hocine et Djoher Akrour. Leur avocate se rappelle : « c'était la veille de Noël(22/12/1957), mais la Cour ne se montra pas clémente et demanda la peine de mort. Quant à moi j'étais atterrée! » (Témoignage de Nicole Dreyfus le 11 décembre2002). Notons que quand, Maître Dreyfus, vint en qualité de conférencière en Algérie en novembre 1997, elle demande à rendre visite à Baya Hocine pour laquelle elle avait beaucoup d'admiration et de sympathie. C'est l'impression qui m'habite depuis que je travaille sur cette fille hors du commun (une table ronde lui a été consacrée le 17 juin 2002 au centre de recherche sur le 1er novembre 1954 et la révolution algérienne, les actes paraîtront incessamment).Il n'y à qu'à l'écouter répondre à ses juges. « La terrible Baya Hocine; - comme la surnomme l'Echo d'Alger, un quotidien colonialiste fascisant qui rapporte la déclaration - ; raconte au tribunal avec sa voix enfantine l'attentat sans sourciller, sans rien regretter et quittele tribunal avec un sourire de candeur ». Plus tard elle expliquera preuves historiquesà l'appui son geste. Avec lucidité elle ne comprend pas comment la France qui a inscrit dans sa Constitution le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes traite de la sorte les siens. Elle ne pouvait pas rester indifférente devant la souffrance de ses frères et devant la férocité de la répression au quotidien. Une fois la sentence rendue, nos deux

condamnées rejoignent le quartier des condamnées à mort, qui était composée de deux cellules contiguës de 2,5x2m. Une cellule sera occupée par Baya Hocine et Djohor Akrour ; la deuxième était déjà occupée par Jacqueline Guerroudj, Djamila Bouhired, Djamila Bouazza. Zahia Khelfellah les rejoint en juillet 1958. La lettre-testament qu'écrit Baya à sa « Maman chérie», deux jours après sa condamnation à mort, est datée du 24 décembre 1957. Une mention attire l'attention à la place du «numéro d'écrou » barrée, figure la mention manuscrite «condamnée à mort » que cette dernière a ajouté de sa propre main .Se moquait-elle de la sentence qu'elle ne semblait pas redouter !? L'écriture irrégulière, porte les traces du verdict catastrophe. On ne peut pas accueillir avec le sourire une telle condamnation même si l'on se dit à juste titre que l'exécution n'aura peut-être - pas lieu. La première page est d'une écriture régulière, appuyée, forte. Chaque caractère est bien planté sur les onze premières lignes d'une lettre recto verso. Les caractères gras et autoritaires, cèdent la place à une écriture plus petite (verso), fine, féminine aussi. Malgré son courage la main de Baya la trahie, elle change une troisième fois d'écriture. L'énervement la gagne. L'écriture de la fin ; pareille à celle de l'étudiant qui veut rendre sa copie sans trop tarder parce qu'il n'a rien à ajouter ; est tantôt plus grande que la précédente, tantôt plus petite. Elle s'est voulue brève, elle n'a pas noirci l'espace autorisé. Mais le style et les idées sont d'une haute tenue. Il se dégage de cette lettre une conviction forte, pareille à celle qui a été la sienne au moment de son engagement au sein du groupe de choc, pareille à cette mini plaidoirie qu'elle prononça devant ses juges. Malgré la concision de sa lettre, Baya n'a rien oublié qui ne soit essentiel .Elle nous renseigne sur son état d'âme au moment du verdict. Elle a accueilli avec « calme et dignité la sentence » qu'elle sentait venir d'avance. Les hurlements hystériques de la salle d'audience ne pouvaient que conforter un tel verdict. Baya se montre plus inquiète envers sa » maman chérie » à qui elle fait confiance pour garder espoir. Elle connaît sa maman courageuse, elle qui a eu deux fils arrêtés et une fille condamnée à mort. Ces moments de douleur rapprochent encore plus la fille de la mère : « Je suis auprès detoi n'est-ce pas ? » Le point d'interrogation se veut affirmatif. C'est un autre défiqu'elle lance à l'encontre de ceux qui ont voulu la séparer définitivement de sa maman dont elle sent la présence à ses côtés malgré l'épaisseur des murs de Barberousse, malgré l'obscurité et l'exiguïté de sa cellule. Pour réconforter sa maman elle l'informe qu'elle a introduit un pourvoi en cassation. L'avocate qui a promis à Baya de rendre visite à sa mère, lui en dira sûrement plus. En attendant que sa maman lui rende visite « jeudi », Baya a de quoi meublé son temps : « faire l'inventaire » de ses habits. Il faut savoir que les prévenus, une fois condamnés à mort se voyaient retirer leurs propres vêtements pour revêtir une tenue spéciale appelée la bure. Le nom désignait à la fois le tissu et la tenue ; une espèce de sac à manches courtes coupé dans un tissu très rêche de couleur marron .Plus tard les bures étaient en velours côtelé de couleur bleue marine. C'était nettement plus joli d'autant que bien serrées à la taille les femmes l'agrémentaient d'un col blanc qu'elles cousaient elles mêmes. Elles allaient jusqu'à l'orner d'une broderie aux couleurs de l'emblème nationale ; vert, blanc,

rouge (témoignage de J.Guerroudj)⁽⁷⁰⁾. En somme une touche de nationalisme mariée à la coquetterie pour toutes ces jeunes femmes qui pendant les mois où elles étaient condamnées à mort, chacune d'elle se posait, inlassablement, cette question à la tombée de la nuit : « demain ,c'est peut-être mon tour ». C'est encore plus terrifiant quand on a dix sept ans d'âge. Un âge où les filles des pieds noirs découvraient les copains et les balles nocturnes. Pourtant toutes les Moudjahidate détenues ; gardent en mémoire une Baya Hocine, gaie, chaleureuse, pétillante, courageuse. Cette gamine rebelle et révoltée pour paraphraser son avocate et amie, Maître Nicole Dreyfus, respirait la joie de vivre et la maturité .Elle portait en elle un avenir radieux, elle qui chantait sans cesse l'indépendance pour laquelle elle a été condamnée.

Le 20 mars 1958 le jugement rendu le 22 décembre 1957 la condamnant à mort est cassé. Le tribunal militaire d'Alger n'était pas habilité à juger les mineurs. Début août 1958, Baya Hocine est transférée à la prison civile d'Oran où elle sera rejugée par un tribunal pour mineurs. Le 20 janvier 1959, Baya est condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Sa mère rendra l'âme, avant que la grâce ne fût prononcée. Baya en fut ébranlée à jamais. A la prison civile d'Oran, Baya connaîtra l'enfer. Isolée dans un cachot humide et glacial sans paillasse avec comme seule nourriture une boule de pain rance, Baya regrettait Barberousse et le quartier des condamnés à mort. Elle est régulièrement frappée, rouée de

coups, insultée, humiliée. Elle n'a pas droit au courrier, aucun contact avec l'extérieur, pas même avec son avocate. En 1960, elle est transférée au pénitencier de Caen en France. Habitée par une rage de vivre et de vaincre, animée par son insatiable soif du savoir, elle parvient à décrocher son baccalauréat. Elle ne quitte sa prison de Caen qu'après la signature des Accords d'Evian le 19 mars 1962. Elle s'installe à Tunis de peur des représailles de l'O.A.S.Elle ne regagne Alger que fin juillet. Elle décroche une licence de sciences politiques, puis une maîtrise en droit. Elle fonde une famille en 1964 et aura trois enfants. Elle est députée de 1979 à 1982, en 1985 elle est nommée attachée culturelle au consulat d'Algérie à Bruxelles. En 1996, elle perd un de ses fils. La douleur de cette disparition ne la quitte plus. Elle meurt des suites d'une longue maladie le 1er mai 2000. A l'aéroport international d'Alger Houari Boumédiène, toutes ses sœurs de combat étaient là pour l'accompagner dans sa dernière demeure. La présentation de ces deux « voix d'Algériennes », n'a pas été chose aisée. J'espère avoir fait œuvre utile pour la connaissance, pour l'histoire, et pour la mémoire des combattantes de mon pays.

Les Notes

69-Voir en annexe

70-Témoignages de J.Guerroudj, M.Koriche, A.Steiner, D .Akrour.....

V- FACE A LEUR PROPRE EXPERIENCE, LES ALGERIENNES ECRIVENT LA REVOLUTION

En Algérie, depuis environ une vingtaine d'années, nous assistons à une floraison éditoriale de mémoires, biographies et autobiographies rédigés par des témoins et des du mouvement national et de la acteurs Révolution. (71) Ces mémoires qui se présentent comme un ensemble de souvenirs, de témoignages, de réflexions et de commentaires se veulent tout autant une contribution à l'écriture de l'Histoire de la Révolution qu'à dénonciation de l'occultation et de la falsification de l'Histoire officielle et du discours qui l'accompagne. Le témoignage de Abderrazak Bouhara dénonce purement et simplement «l'autocensure qui pèse sur de nombreux cadres de magénération». (72) Le commandant Mostéfa Mérarda « Bennoui » affirme que «le désir d'exposer les faits et le souci de dire la vérité...ont seuls motivé la rédaction de ces mémoires » et plus loin il ajoute que son propos se veut être « une contribution précise sur certains faits et s'adresse aux nouvelles générations et aux historiens ». (73)

Cette production d'écriture mémorielle se revendique aussi comme un devoir de mémoire afin d'honorer ceux et celles qui ne sont plus. Témoigner devient une dette envers leurs « frères » et leurs « sœurs » de combat tombés sur le

champ d'honneur, assassinés, noyés dans la Seine ou guillotinés et enfin un devoir envers les jeunes générations.

Cette écriture est d'abord masculine. On sait que les femmes arrivent plus tardivement que les hommes dans le champ littéraire ou historique (74). Si la participation des femmes algériennes, au combat libérateur, apparaît comme thème récurrent dans l'écriture romanesque des écrivains(comme Kateb Yacine, Azzedine Bounnemer...) et des écrivaines comme Assia Djebar⁽⁷⁵⁾ ou Yamina Mechakra (76); dont le roman « La grotte éclatée » connût un grand succés, mêlant le récit de la Révolution avec une histoire d'amour ; rares sont les témoignages des actrices de l'Histoire. Sur plus de deux cents titres, nous avons, à peine, pu répertorier moins d'une dizaine de mémoires ou d'autobiographies de moudjahidate⁽⁷⁷⁾. Pourquoi n'ont-elles pas fait acte d'écriture ? Au moins deux raisons à cela : celles avouées qui leur fait dire que rien dans leur vie ne justifie que l'on si attarde et que l'on en fasse un objet d'histoire ; et celles inavouées d'occulter le « moi », de minimiser ses actes par une espèce de pudeur féminine qui leur fait dire « mais je n'ai rien fait! » et qui tranche avec le « je » tonitruant de certains acteurs de l'Histoire. Il n'y a pas que l'analphabétisme plus répandu chez les femmes que chez les hommes qui fait barrage à la production mémorielle. Les poseuses de bombes, les infirmières, les agents de liaison provenaient d'un milieu socio-culturel bien déterminé ; nombre d'entre elles étaient lycéennes, élèves d'écoles paramédicales, moudérissate ou secrétaires. La pudeur accentuée par le refus de se faire entendre par ses propres « frères » a engendré le refus de se dire.

Pour rendre compte de l'apport des Algériennes dans l'écriture de l'histoire de leur pays, j'ai choisi comme auteures Danièle Djamila Amrane-Minne, Zhor Zerari, et Louisa Ighilahriz. Toutes trois ont pour spécificité d'être de la même génération, d'avoir été des témoins et des actrices d'une même époque, d'un moment décisif de l'histoire de leur pays, d'avoir subi le même sort ou presque, enfin d'avoir fait acte d'écriture C'est le regard que l'une et l'autre ont porté sur « leur » Algérie qui m'a passionné et me passionne encore. Ce qui peut paraître atypique dans cette contribution, c'est le genre littéraire de l'une et l'autre. Danièle Djamila Amrane-Minne fait a d'historienne (78). Elle a soutenu puis publié une thèse de Doctorat d'Etat. . Zhor Zerari a eu recours à sa muse⁽⁷⁹⁾. Son recueil intitulé: Poèmes de prisonest un véritable livre d'histoire, une histoire brûlante qui défile comme défilaient lesparas de Massu dans Alger en 1957.Quant à Louisa Ighilahriz, elle a fait œuvre d'autobiographie dans son *livre* Algérienne. Ses mémoires ont traversé les frontières et secoué bien des consciences.

Nous sommes donc en présence de trois modes d'expressions, spécifiques mais complémentaires à la fois. Le regard froid de l'historienne qui ne parle pas d'elle-même préférant faire parler et parler des autres, revêt un autre sens quand il est mis en parallèle avec les poèmes de Zhor Zerari ou du livre autobiographique de Louisa Ighilahriz et viceversa. La lecture de Z. Zerari et de L. Ighilahriz appelle un décryptage que seul pour le moment la contribution scientifique de Djamila Amrane -Minne permet de comprendre et d'en saisir la profondeur.

Ces trois auteures ont été des actrices de leur propre histoire et de l'histoire de leur pays. Les deux premières ont déposé des bombes dans des lieux fréquentés par les militaires français et les Européens d'Algérie, la troisième était agent de liaison. Arrêtées entre 1956 et 1957 en pleine « bataille d'Alger », elles connaîtront les mêmes sévices, les mêmes tortures (l'une d'entre elles a été violée) les mêmes lieux de détention, les mêmes angoisses et espoirs.

Quel est l'apport de ces trois Algériennes à l'écriture de l'histoire de l'Algérie ? Pour y répondre il faudrait d'abord faire une présentation critique des écrits de chacune d'elle, inscrire ces contributions dans l'écriture encore en cours de la Guerre de Libération enfin comparer ces différents écrits ; principalement celui de Danièle Djamila

Amrane -Minne aux ouvrages qui font loi à l'université. Sois dit au passage alors que bien des thèses publiées en langue française ont été traduites en langue arabe, celle de Amrane-Minne attend encore. Est-ce le fait de l'engagement idéologique de l'auteure, des ses origines européennes? Quand il a fallu déposer des bombes, personne ne lui a demandé si elle était d'origine algérienne ou autre. La femme peine à trouver sa place dans le microcosme politique, les tabous ont la vie dure. L'ouvrage autobiographique de L.Ighilahriz, mérite au moins une remarque. Il a été le produit d'un accouchement au forceps. Ce livre est parti d'un témoignage publié dans les colonnes quotidien français <u>LeMonde</u> en juin 2000. De témoignages en polémiques avec ses tortionnaires, est né le projet d'un ouvrage autobiographique. Les thèmes qui y sont abordés croisent ceux des deux autres auteures. Même si du point de vue de l'écriture de l'histoire, dans le sens classique du terme, le plus connu des trois ouvrages est celui de D.Amrane-Minne, les deux autres trouvent leur place dans des cercles de lecteurs bien spécifiques. Cela n'enlève en rien pour l'historien de métier de questionner tous les genres littéraires. C'est bien pourquoi nous avons eu recours aux poèmes de Zerari qui ont fini par trouver toute leur place dans le fond bibliographique sur la Guerre de Libération nationale.

1- Danièle Djamila Amrane-Minne : Entre témoignage et histoire de la Guerre de Libération nationale algérienne

Dans la préface de l'ouvrage de D.Amrane-Minne, «Femmes au combat », André Mandouze qualifie l'auteure de «rescapée de la tourmente passée d'acteur à témoin et de témoin à l'historiographe». (80) L'auteure est elle -même moudjahida ,fille d'une autre combattante Jacqueline Guerroudj. Leur sort est intimement lié à l'histoire de l'Algérie ainsi qu'à leur itinéraire personnel. (81) L'engagement anticolonial sera familial, le père Abdelkader Guerroudi rejoint le maquis ,la mère et la fille feront partie du réseau des porteuses de bombes .Jacqueline est arrêtée en janvier 1957 et condamnée à mort le 7 décembre 1957, pour avoir remis une bombe à Fernand Yveton⁽⁸²⁾. Danièle rejoint le maquis en mars 1957, et sera appréhendée, le 26 novembre 1957, par une unité française prés de Borj-Bou-Arreridj. La jeune mineure est inculpée pour avoir transporté des bombes, pour complicité dans plusieurs attentats commis à Alger. Elle sera emprisonnée à Barberousse puis transférée en France à la prison de Rennes. C'est en prison que la jeune détenue préparait son examen spécial d'entrée en Faculté. A l'indépendance elle poursuit ses études universitaires, enseignera à la Faculté des Lettres à Alger et deviendra, par son mariage, Djamila Amrane.

« Femmes au combat » objet de notre étude n'est pas contrairement à ce que l'on pourrait imaginer un récit autobiographique. C'est tout le contraire l'auteure est quasi absente de cet ouvrage, condensé de sa thèse, composé de quatre parties qui s'agencent parfaitement tant sur le plan historique que sur le plan thématique. L'ouvrage s'achève par la liste des combattantes (88) interviewées et la publication de photos qui ont une valeur historique tout aussi importante que le fichier du Ministère des Moudjahidine ou la presse de l'époque ou autres textes sur lesquels elle s'est appuyée.

1-1 Les oubliées de l'histoire

Dans son genre, ce travail est un travail militant. L'auteure a constaté dans l'historiographie l'oubli de la participation des femmes au combat libérateur. Dans les écrits quels qu'ils soient le militantisme des femmes est ignoré. La Révolution une affaire d'hommes ? Et les femmes ? L'auteur note que les femmes constituaient 5% de la totalité des combattantes inventoriées en novembre et décembre 1954. C'est dire aussi que l'entrée des femmes dans la lutte ne découle certes pas d'une décision prise par le FLN-ALN mais plutôt de l'élan qui a poussé les femmes comme les hommes à se battre désespérément pour une vie plus juste et plus digne.

A travers son engagement militant et sa rigueur scientifique, D.Amrane-Minne a tenu à rendre justice à cette *«moitié oubliée du peuple algérien »*. Les Algériennes arrivent enfin sur le théâtre de l'histoire, sont actrices de leur propre histoire, ont des noms et des visages.

« Ayant personnellement pris part à la guerre de libération nationale, j'ai gardé en mémoire l'image de toutes ces militantes que j'ai connues pendant la « bataille d'Alger », au maquis, et dans les prisons. Et il m'a paru d'une injustice profonde que l'histoire de ces sept années de guerre s'écrive en faisant abstraction d'une moitié du peuple algérien : les femmes. C'est cette moitié oubliée des historiens et des témoins et des acteurs, écrivains, que j'ai essayé de faire revivre. »(pp.13-14)

A travers une enquête minutieuse, D.Amrane-Minne va restituer leurs cheminements, leur vécu et leurs expériences. Elle suit leurs itinéraires vers les maquis, la guérilla urbaine, les prisons, les camps, et dans les rues d'Alger lors des manifestations de décembre 1960.

« Lorsqu'en Novembre 1954, la guerre éclate, personne n'envisage que les femmes jusqu'alors confinées dans la vie familiale et exclues du monde extérieur, puissent émerger et jouer un rôle de premier plan dans la lutte qui s'engage ».(pp.49)

A côté des maquisardes, la plupart infirmières mais aussi assistantes sociales, secrétaires, confrontées à la vie dure des maquis, il y'a également les fidaiates, les moussebilates mais il y'a aussi et surtout les oubliées de l'Histoire. Celles qui ne correspondent pas aux critères officielles du militantisme et que l'auteure réhabilite en un trait de plume qui a tout l'air d'une interpellation de cette histoire de la guerre de libération nationale longtemps séquestrée, en constante dérive faite toute de dénégation. (83)

« Confrontées à des situations exceptionnelles, des femmes qui par ailleursn'ont pas milité réagissent avec courage et promptitude, risquant leur sécurité pour sauver des militants en fuite. Ce ne sont pas selon les normes officielles des militantes mais la réussite de la guerre de libération nationale est aussi due à ces nombreux actes d'héroines ignorées par l'histoire ». (pp.145)

Cette insistance qu'a D.Amrane-Minne à faire parler cette masse féminine silencieuse mais dont le rôle a été important, procède d'une approche méthodologique assez fine. Refusant d'appréhender l'histoire par le sommet seulement, celle des chefs et des héroïnes, elle construira sa problématique à partir d'une observation sociologique de la

lutte libératrice qui a été prise en charge par toutes les catégories socio-professionnelles et donc par toutes les femmes quelque soit leu niveau culturel ou social. Les maquis, les prisons, les camps de regroupement, les manifestations ne furent pas l'espace privilégié des uns. C'était des espaces ouverts à tous ceux qui avaient pris sur eux de s'engager à quelque niveau que ce soit dans la lutte pour l'indépendance. D'autres vecteurs ,comme arme de combat et arme revendicative de la culture, sont aussi bien mis en évidence comme l'importance de la sociabilité féminine à travers des rencontres de femmes sur les terrasses des habitations, les fêtes, les chansons, les orchestres féminins comme celui de Fadéla Dziria Fatima-Zohra Achour dite Aouicha (fidaia), Goucem Madani (qui ont toutes connu la prison) ou M'aalma Yamna.

L'auteure a connu la prison, et c'est avec beaucoup de sensibilité qu'elle décrit cet univers carcéral. Elle ne parle jamais d'elle-même..

Dans cet univers, défile devant nos yeux une population féminine très jeune: Safia maquisarde arrêtée à l'âge de 19 ans en juillet 1956, Fatiha 18 ans arrêtée en 1957, Ratiba en a 19 et Baya encore lycéenne n'a que 16 ans quand elle fut arrêtée en février 1957 et condamnée à mort en

décembre 1957 avec sa « sœur » Djhor. Les premières années de détention furent très dures pour ces femmes qui venaient de découvrir la prison et la torture. Appelées à s'adapter à leur nouvel univers, les détenues formeront "une grande famille", solidaires elles affronteront ensemble les moments les plus durs de leur vie. Elles vivront surtout dans "l'horreur des exécutions des condamnés à mort." (p. 156).

En 1957, la décision est prise pour faire passer les maquisardes au Maroc ou en Tunisie. Quelques unes refuseront de sortir et celles qui feront le voyage seront marginalisées. Avec amertume, D.Amrane-Minne fait le constat suivant : ni la plate-forme de la Soummam (1956) ni encore moins la charte de Tripoli (1962) n'accorderont à la femme, et ne lui reconnaîtront de manière franche, la place qui était la sienne et qui lui revenait de droit. On se contentera de louer son apport, ce qui fait justement dire à Djamila Amrane: "Les responsables politiques n'étaient pas préparés au militantisme des femmes, ils ne l'ont facilité ni dans les textes, ni dans les actes, ils l'ont subi, utilisé, admiré et ils ont souvent essayé, en vain, de le canaliser dans des "raisonnables" respectueuses des traditions limites 253). Justement, refusant de subir le dictât des hommes aussi engagés fussent-ils pour la libération de leur pays, les

maquisardes qui s'étaient retrouvées à Tunis entamèrent: "une grève de la faim pour protester contre cette oisiveté forcée" (p.235).

Pour compléter ce tableau, Djamila Amrane dénonce la discrimination dans l'octroi des grades qui n'étaient accordés qu'aux hommes, jamais aux femmes. Après ce combat au féminin que reste-il? Quel est le sentiment des femmes au lendemain de l'indépendance? : une difficile (pp. 256-263) pour réinsertion la plupart et désengagement politique (pp. 264-273) pour d'autres. A bien suivre, l'auteure dans sa démonstration, la participation de la femme au combat libérateur ne pouvait que finir ainsi , avec des sentiment qui ont pour nom "tristesse" (p. 259), « désarroi" (p. 260), "frayeur" (p. 260) de se retrouver devant des contraintes sociales, et familiales ,oubliées; angoisse sociale puisque celles qui étaient issues de milieux modestes ou très modestes le sont restées au lendemain de l'indépendance (p. 261). Alors pour se rattraper elles placent leurs espoirs dans leurs enfants:"toutes accordent beaucoup d'attention aux études de leurs enfants et souhaitent qu'ils puissent accéder à l'Université..." (p. 263)

"Le désengagement politique" (p. 264) s'apparente à un désenchantement. Hier, héroïne, la femme sera pratiquement exclue de la scène politique. Aucune d'elle n'a accédé à un poste de responsabilité. Celles qui avaient,

comme Néfissa H., accepté de poursuivre le combat au sein des organisations de masse UNFA etc... dûrent déchanter, les pouvoirs en place s'étant accaparés de l'appareil politique, régnèrent en maîtres absolus, ne permettant aucune forme d'expression, y compris au niveau des organisations de masse qu'ils avaient eux-mêmes appelées à mettre en place: "Il y avait beaucoup à faire, tout était à faire. Nous avons fait de notre mieux. Nous pensions même à la nécessité d'une politique de limitation de naissances Nefisa, maquisarde est gynécologue, la secrétaire générale et sage-femme]. En 1969, juste au moment du congrès national de l'UNFA, notre rapport d'activités a été refusé sans explications et nous n'avions pas pu nous représenter" (Nefissa, ancienne militante du PPA, maquisarde, présidente de l'UNFA. p. 265).

Construit selon le même modèle que les autres ouvrages qui traitent de la guerre de libération nationale parce que entièrement basé sur la collecte et l'exploitation du témoignage, le livre de Djamila Amrane-Minne n'est pas identique à ceux déjà produits non seulement par la somme des connaissances qu'il renferme, le nombre de moudjahidate interviewées (il y en a 88), mais plus particulièrement par les instruments de travail mis en œuvre

. Le fichier des Anciens moudjahidine, qu'elle semble la première à avoir consulté, constitue une source historique très riche que l'auteure a su exploiter tant pour en extraire l'information recherchée que pour faire une approche en terme de type de combattante : "maquisardes, moussebilate, fidaïate", dont elle donne une définition plus précise qu'ailleurs. La partie iconographique, sous forme d'annexes, complète le travail d'historien.

2- Zhor Zerari: la résistance par les vers

Autre auteure, autre mode d'expression. A travers ses *Poèmes de prison* dédiés à tous ses « *frères et sœurs de combat* » la militante a voulu exprimer les souffrances, la douleur, l'angoisse de cette période de guerre, de meurtre, d'emprisonnement et de torture, mais aussi un hymne à la liberté et à l'Algérie martyrisée.

2-1 Des vers poignants

où elle pleure le père disparu : Que m'importe le retour Si mon père N'est pas sur le quai De la gare » (p.65) Ou encore la jeune fille d'à peine quatorze ans que la guerre a rendu infirme :

« Pensive Amina

Regarde sa robe

S'amuser dans le vent...

Elle courait dans le vent

Allait contre lui

Ses jambes libres

Et les cheveux au vent

Aujourd'hui Amina n'a plus de jambes

Elle regarde

Sa robe danser sur le fil ». (p.20)

Agent de liaison, à ses débuts, Z.Zerari⁽⁸⁴⁾ est affectée en 1956 au réseau de Belcourt spécialisé dans le transport d'armes et de bombes. Arrêtée chez elle et emmenée à l'école Sarouy,⁽⁸⁵⁾ dans la Casbah, « *ici*, *culture rime avec torture* » aime-t-elle à répéter. Cette école a été pendant tout l'été 1957, un centre d'interrogatoire et donc lieu de torture .Elle est réquisitionnée de la mi-juillet au début de septembre par le 3^{ième} Régiment de parachutistes coloniaux avec à leur tête le capitaine Raymond Chabane et son adjoint le lieutenant Maurice Schmitt .Elle échappera de justesse au viol .Elle est transférée vers un autre centre de torture et de mort à Birtraria. Ce n'est qu'ensuite qu'elle

sera jugée et condamnée à perpétuité : elle avait à peine vingt ans. Elle connaîtra la prison de Barberousse à Alger puis d'autres prisons françaises : Toulon, Toulouse, Pau et finalement Rennes. C'est dans toutes ces prisons qu'elle a écrit son recueil de poèmes. Trente deux poèmes écrits secrètement dans ces différentes prisons, illustrés par Jeanne-Marie Francés, écrits entre 1957(date de son arrestation) et le 14 mars 1962 ; cinq jours avant la signature des Accords d'Evian le 19 mars 1962 date du cessez-le-feu. Elle sera libre en avril 1962.

Ces poèmes évoquent toute une palette : l'univers carcéral, la souffrance, la dignité, ses espoirs et ses rêves. Elle met en mots tout ce qu'elle a, elle et ses « sœurs », ressenti pendant cette guerre de libération. Chaque poème est aussi un récit historique et reproduit un moment de la vie de l'auteure et un moment de la guerre. En parlant du supplice d'Amina et de Hasnia « qu'ils ont jetée dans un puits après l'avoir lâchement assassinée » (p.53) ; se profile la participation de la femme algérienne au combat libérateur mais surtout toutes les exactions qu'elle a subie. Z.Zerari évoque d'autres moments historiques : le 8 Mai 1945 (p.24), elle avait huit ans et fut traumatisée, comme la plupart des Algériens, par le massacre de milliers de ses compatriotes. Elle consacre trois poèmes aux journées de Décembre

1960⁽⁸⁷⁾. Le premier sans titre générique et non daté, raconte l'exécution le 14 décembre 1960 d'un jeune Algérien qui avait osé défier l'armée coloniale en grimpant au poteau pour accrocher l'emblème national :

« Tu es Algérien

Et tu es mort libre

Ivre de liberté

Agile comme

Une gazelle » (p.39)

« Décembre 1960.Le drapeau sur la moquée du Clos Salembier » (p.44) est un hymne à l'emblème de l'Algérie : le drapeau

« fier et narquois »

Tu flottais

Souple et vif à la fois »(p.44)

Avec « L'école de la liberté » datée des 11, 12 et 13 décembre 1960, Z.Zerari se rappelle son enfance où à l'école française on lui appris que « ses ancêtres » étaient des Gaulois. Ce temps est révolu, les petits écoliers et écolières ont grandi ; une nouvelle génération était née ; elle était là

dans les rues. « *Des va nus pieds* » ont pris les armes pour libérer leur pays. En ce mois de Décembre , des élèves ont déserté l'école⁽⁸⁸⁾ : « *Ils écrivent l'histoire de l'Algérie libre* »(p.42)

2-2 L'univers carcéral

Plus de la moitié des poèmes ont pour thématique la prison de Barberousse.

« La mémoire s'accroche à des lieux comme l'histoire à des évènements », écrit l'historien Pierre Nora. (89). Barberousse (90) restera à jamais gravé dans les mémoires de celles qui ont fait la prison. Cela a été le cas pour D . Amrane-Minne, pour Z. Zerari tout comme pour L. Ighilahriz. Barberousse était et restera toujours synonyme de guillotine :

« ce soir c'est le mouloud au maquis une sentinelle veille

A barberousse

Les condamnés à mort

Attendent l'aube » (p.27)

De souvenirs traumatisants :

« Devant la porte

De Barberousse

Un enfant pleure

Sa mère est silencieuse

Le père a été exécuté

Ce matin » (p.30)

De nuits blanches qui les font vivre dans l'horreur des exécutions:

Les bourreaux

Aiment la nuit...

La tête rasée

Il allait à l'échafaud »(p.51)

Mais dans ce recueil, il y aussiles couleurs de l'espoir, ses rêves de liberté,

« l'aurore printanière » et le « printemps de l'espérance », « la lumière des genêts et la générosité des coquelicots, le chant des cigales » et « le futur qui sourit » .

3- Louisette Ighilahriz : « la question » d'une femme.

Recueilli à Alger par Anne Nivat, ce récit autobiographique "Algérienne" retrace le parcours de Louisette Ighilahriz, militante de la Révolution.

En fait ce récit fait suite à son témoignage paru dans le journal <u>Le Monde</u> du 20 juin 2000, signé par la journaliste Florence Beaugé dans lequel elle raconte les circonstances de son arrestation, et comment à l'âge de vingt ans elle fut torturée pendant trois mois (du 28 septembre au 26 décembre 1957) au siège de la 10e D.P par Graziani sur ordre de Massu et Bigeard.

Ce témoignage bouleversant aura le mérite d'avoir obligé, en quelque sorte ses tortionnaires (sauf Graziani

mort en service commandé en Kabylie en 1959) à sortir de leur silence d'une part et à faire ouvrir un "chantier", un travail de mémoire en France sur les tortures et les exactions commises par l'armée pendant la guerre d'Algérie (d'autre part ⁽⁹²⁾. Tout ceci dans une ambiance de passion et de controverses ⁽⁹³⁾ comparable à celui qui a accompagné dans les années 70, la redécouverte des crimes de Vichy à l'encontre des juifs (et pour lesquels l'Etat français a demandé pardon)

Sans conteste, ce témoignage a réveillé la mémoire nationale française sur une période encore largement occultée d'une histoire mal assumée.

Le récit commence par l'aboutissement d'une longue quête qui aura duré quarante ans: retrouver son sauveur, "son ange gardien" "le Docteur Francis Richaud. Elle le trouvera au cimetière de Messuguet, ce 21 septembre 2000. Emue, elle écrira sur sa tombe:" *avec toute ma gratitude*", à celui qui, un jour de décembre 1957 était entré dans sa cellule, et a soulevé sa couverture et lui a dit d'une voix douce: "*mais mon petit*, *on vous a torturée* (p.118)

Née à Oujda le 22 août 1936, quatrième d'une famille de dix enfant: une mère "analphabète mais hyperpolitisée", un père gendarme aussi aimant qu'exigeant et qui a joué un rôle essentiel dans sa vie: "Alors que j'étais en train de subir

les pires tortures, une des raisons pour lesquelles, je me suis refusée à parler était que je craignais beaucoup plus mon père que mes tortionnaires" (p.31)

Rentrée du Maroc en 1948, la famille Ighilahriz s'installe en pleine Casbah puis sur les hauteurs d'Alger où le père acquiert une boulangerie à El Biar qui deviendra dés 1955 la plaque tournante de la résistance: passage obligé pour beaucoup d'agents de liaison du FLN mais aussi une cache pour les documents et les armes: "Nous cachions des armes à l'intérieur du pain, juste après la cuisson nous lesfendions pour y fourrer des tracts et des armes... nous avions ainsi passé des centaines d'armes, de munitions et de médicaments à la résistance jusqu'en 1957"(pp.51-52).

Une jeunesse très studieuse ((où le père exigeait de ses filles, les meilleures notes) à l'école française et où la jeune Louisette découvre qu'elle ne sera pas autre chose qu'une "enfant de raton, une bougnoule". Un autre élément déclenchera sa prise de conscience: lors de la cérémonie de remise de diplômes du CEP, une enseignante d'origine algérienne naturalisée Melle Sidi Cara lui jeta son diplôme à la figure devant tout le monde.

"La feuille de papier a lentement volé jusqu'à terre. Je suis restée de marbre ,debout dans la cour sans esquisser le moindre geste pour aller la ramasser...Ma rage était telle que je me suis alors promis d'être la première engagée s'il venait à se passer quoi que ce soit entre les colons et les Français musulmans". (p.42).

Voilà planté le décor d'une famille nationaliste où tout prédestinait la jeune Louisette au combat libérateur pour mettre fin "à la hogra" et à l'humiliation. Son père sera arrêté le 31 janvier 1956, torturé pendant vingt jours, il sera transféré à la prison de Barberousse et ne sera libéré qu'en avril 1962. Sa mère qui jouait à la femme enceinte avec des médicaments, des documents, parfois des armes collés au ventre, connaîtra le supplice de la baignoire...

3-1 Première opération

Un jour de juin 1956, elle est sollicitée par son oncle maternel qui lui demanda de transporter une boite de chaussures dans laquelle se trouvait un pistolet.

"C'est à cet instant précis que je me suis sentie profondément et irréversiblement impliquée dans la guerre" (p.58)

Cette première opération réussie. Elle va travailler à plein temps pour l'organisation, avec à sa tête Saïd Bakel jusqu'au 8 juillet 1957. Ce jour là le groupe, constitué par Saïd Bakel, Hassan Guandrich, Rachid Ferrahi, Ghania

Belgaïd, Malika Koriche, Zahia Zaghit, Fatima Slimani et sa soeur Malika s'est faite arrêter à la petite Mascotte. Elle même était "grillée". Elle a prit la fuite et les "frères" l'ont conduite à Chebli, fin août 1957. Elle était intégrée au commando avec lequel elle effectuait les opérations, et répondait au nom de guerre: Lila. Seule femme dans le maquis, il lui fallait quadrupler d'efforts pour ne pas être considérée comme du sexe faible" "J'essayais de faire en sorte que notre colonne progresse au même rythme que si je n'avais pas été là" (p.94).

Ils furent encerclés la nuit du 28 septembre 1957 par la 3e REP. Saïd Bakel fut mitraillé sous ses yeux. Elle fut transportée à l'hôpital Mustapha où on la soigne pour mieux la faire parler. Elle y restera une journée jusqu'à ce que les bérets rouges de Massu l'emmènent à la 10e D.P. sur les hauteurs d'Alger. Pendant trois mois elle fut torturée par Graziani sous les ordres de Massu et Bigeard. Graziani le maître d'œuvre lui brisait et rebrisait ses plâtres (tout son côté droit était plâtré jusqu'au cou. « Les méthodes de Graziani étaient de plus en plus musclées...il était toujours armé d'ustensiles pour s'acharner contre mon plâtre. »(p.113) Sans soins, ni hygiène, avec une gangrène avancée et des douleurs insupportables, elle a essayé de se suicider. « Je n'ai pas eu droit à la « gégène » (94).Il ne pouvait pas non plus me

violer, j'étais trop dégueulasse! En revanche, il m'enfonçait toutes sortes d'accessoires dans le vagin ». (p.113)

Le 20 décembre 1957: "alors que j'étais au bord de l'épuisement, anéantie par mes efforts pour ne pas parler, et par ce balancement de tête incessant, un inconnu a fait irruption dans ma cellule..." (p.117)

Le Dr Richaud, médecin militaire un "ilôt d'humanité dans un univers de tortionnaires à l'image de Bigeard " l'arrachera des griffes de Graziani.

Présentée devant la cour d'Assise en décembre 1957, sur un brancard, elle sera incarcérée à Barberousse où elle retrouvera sa mère et sa sœur Malika "être en prison était pour moi un réel bonheur" (p.127)

3-2 Les prisons

Elle restera à Barberousse du 20 décembre 1957 à mars 1958. En avril elle passera devant un tribunal militaire et sera condamnée à quatre ans de prison.

Après un séjour de trois mois à El Harrach dont quatre semaines au cachot, elle sera transférée en France. Puis c'est le cycle infernal des prisons de France. Louisette connaîtra pas moins de sept détentions: les Beaumettes à Marseille, La Roquette à Paris, prisons d'Amiens, de Fresnes, de Toulouse, de Pau où elle rencontrera d'autres militantes:

Zohra Drif, Djamila Boupacha, Malika Koriche, Eliette Loup... (p.155)⁽⁹⁵⁾

En 1961, Germaine Tillon réussit à obtenir son assignation à résidence en Corse à Corte, mais un jour Louisette, avec l'aide d'amis communistes, prend la poudre d'escampette: elle en avait assez de pointer matin et soir au commissariat.

Après l'indépendance, elle va essayer de se reconstruire comme tant d'Algériens et d'Algériennes qui avaient subi *"la question"*.

En évoquant ses tortures, elle aura cette belle et douloureuse phrase: "On m'a rendue à la vie mais en lambeaux" ce qui ne l'empêche pas de fonder un foyer, d'entamer des études de psychologie, de travailler avec Mahfoud Boucebsi (assassiné à Alger en juin 1993), de travailler à la direction du Parti où elle essayera, mais en vain, de faire bouger les choses et de promouvoir la condition des femmes.

"Pour la plupart, nous avions fait nos preuves pendant la révolution et il n'était pas question de laisser la gent masculine être seule détentrice de l'Algérie indépendante. Il ne fallait pas perdre nos acquis si chèrement obtenus" (p.281) Et plus loin: "Quant aux moudjahidate qui avaient risqué leur peau pour une noble cause, elles étaient pratiquement toutes marginalisées" (p.226)

Ce qu'il faut retenir de ce récit émouvant, simple et sobre, c'est le message lancé par Louisette Ighilahriz qui en appelle à la conscience humaine: un million et demi d'Algériens et d'Algériennes morts sous la torture, abattus au cours de "corvées de bois " bombardés au napalm, massacrés lors des rafles dans les villages où les femmes ont été violées et éventrées; pendus et jetés dans la Seine lors du pogrom du 17 octobre 1961.

Conclusion

Loin de toute fioriture, dans un langage simple, avec beaucoup de pudeur et d'émotion, ces trois voix racontent pour nous, pour les générations futures, pour l'Histoire, l'inracontable. Ces voix se ressemblent par bien des aspects : même éducation familiale militante, mêmes motivations, mêmes périodes d'engagement. Arrêtées par les parachutistes de la 10eme Division, elles subiront les mêmes supplices, traverseront les mêmes prisons, survivront à leur haine de leurs tortionnaires et de leurs geôliers et chanteront d'une même voix « Min djibalina » pour accompagner le condamné à mort à l'échaffaud.

Comment et pourquoi écrire cette guerre ?

Pour les trois auteures cet acte d'écriture est d'abord un acte militant : une façon de témoigner mais aussi d'agir pour établir et garantir une mémoire. Chacune à sa manière avec sa propre expérience, ses propres mots, sa propre logique et sa propre sensibilité a voulu rendre visibles les femmes algériennes en les inscrivant dans la trame historique.

Le travail académique et universitaire de D.Amrane-Minne est un travail fondateur où tous les aspects du militantisme des femmes est passé au crible, c'est tout un pan d'histoire, une mémoire oubliée qui ressurgit malgré l'occultation de certains aspects : qu'en était-il de la mixité au maquis et dans les caches de la Casbah ? Des mariages forcés ? Des viols ?...Les poèmes de Z. Zerari, si véridiques écrits en prison sont contemporains de l'évènement et devraient être étudiés au lycée et à l'Université. Quarante l'indépendance, l'autobiographie années après L.Ighilahrize (2001) a été à l'origine d'un séisme : la dénonciation de la torture et pas de n'importe quelle torture ! Sous-jacent au récit, le non-dit, l'innommable : le viol. C'est dans ce sens là qu'elle dit : » on m'a rendue à la vie mais en lambeaux ». Le mérite de ce courageux témoignage est d'avoir levé un coin du voile sur le viol commis par les soldats français pendant la guerre de libération nationale.

Le devoir de mémoire

L.Ighilahriz se bat pour le devoir de vérité, le devoir de mémoire sans haine, ni esprit revanchard mais en refusant d'oublier, car ne cesse-t-elle de clamer: "Massu et Bigeard doivent être traduits devant le Tribunal Pénal International pour crime de guerre".

Il est bon que d'autres voix s'élèvent pour témoigner pour écrire leur mémoire, pour parler car en se taisant on n'éduque pas les jeunes générations à la vigilance, mais au contraire on les désarme.

"Je souhaite, écrit-elle, que les Français sachent qu'en Algérie entre 1954 et 1962, ilne s'est jamais agi d'une opération de "maintien de l'ordre" ni d'une "pacification". J'écris pour rappeler qu'il y a eu une guerre atroce en Algérie, et qu'il n'a pas été facile pour nous d'accéder à l'indépendance. Notre liberté a été acquise au prix de plus d'un million de morts, de sacrifices inouïs d'une terrible entreprise de démolition psychologique de la personne humaine. Je le dis sans haine. Le souvenir en est lourd à porter". Parler, sortir du silence et du refoulé est une thérapie : » Au bout de tant d'années, parler de la torture me délivre et me soulage» (p.25) Il est indispensable que la vérité soit connue. Ce n'est qu'en parlant, explique la psychiatre

Alice Cherki autrefois assistante de Frantz Fanon, qu'on lève le déni et que tout se dénoue. « L'expérience clinique prouve que l'on ne guérit que lorsque les choses sont dites, quand elles se mettent à circuler comme des souvenirs dont on peut faire de la mémoire. Il faut une reconnaissance des actes commis et subis » (96)

Et c'est sans haine; alors que les souvenirs les plus traumatisants et les plus douloureux sont encore ancrés dans sa chaire et dans sa mémoire; que L.Ighilahziz a trouvé la force de regarder en face un de ses anciens tortionnaires (Cf Envoyé spécial Antenne 2-Février 2002).

Pour D.Amrane-Minne, il s'agit de transmettre une expérience « Consciente de la nécessité de ce travail et m'investissant de la lourde tâche de transmettre leurs témoignages... »(p.276). Elle se sent dépositaire d'une parole et explique que si les femmes acceptent de se livrer « c'est pour faire connaître les actes accomplis et les souffrances endurées... Elles ne se préoccupent généralement pas du devenir de leur interview, ni de savoir si leur nom sera indiqué ou pas, elles me confient simplement la lourde tâche de dire ce que fut la femme algérienne pendant la guerre de libération nationale »(p.279) . C'est en pensant à toutes celles et ceux qui ont disparu, ont été guillotinés dans les prisons, torturés jusqu'à la mort, assassinés que D.Amrane-

Minne a écrit « et parce que l'histoire ,ajoute-t-elle, ne s'écrit qu'avec les survivants ». Ce devoir de mémoire pour les acteurs et actrices de l'histoire encore en vie mais devoir aussi qui entraîne une obligation morale, une dette envers les martyrs. Z.Zerari dédie ses poèmes à ses « frères » et « sœurs » de combat tout en s'excusant de parler d'elle »il est extrêmement gênant , souligne-t-elle lors d'une table ronde, (97) de parler de soi alors que des milliers et des milliers de frères et de sœurs ont donné le meilleur d'eux- mêmes sans parler de ceux qui allant jusqu'à l'ultime sacrifice ont fait don de leur vie pour que vive l'Algérie », mais plus loin elle ajoute qu'il est du devoir de chacun et de chacune de léguer aux générations futures « tout ce que nous savons sur la période de la colonisation, sur la lutte armée et sur toutes les formes de combat du peuple algérien. »

C'est au travers de ce genre de récits que se fait et se refait l'indispensable ,"travail de mémoire, l'inlassable répétition de la représentation des choses passées "ce qui doit être transmis de génération en génération contre l'oubli qui n'est pas l'absence de souvenirs mais l'oblitération par la banalisation» (98).

Ces trois moudjahidate n'ont pas écrit uniquement une histoire féminine ou une histoire sur les femmes mais une des multiples pages mouvementées de la Révolution..

Les Notes

71-On peut citer :M.Harbi, A.Bouhara, A.Kafi, M.Lemkami, M.L.Madaci, A.Benzine, B.Bourouiba, M.Mérarda

72-Bouhara Abderrazak : *Les viviers de la libération*, Casbah Editions, Alger 2000, p.8

73-Mérarda Mostéfa Bennoui : *Sept ans de maquis dans les Aurés* », Dar el Houma , Ain M'lila 2004, p.5

74-Rappelons que la littérature algérienne féminine a fait ses premiers pas dans le genre autobiographique avec: Debèche Djamila et Amrouche Marie-Louise qui ont ouvert la voie. La première avec :» Leila, jeune fille d'Algérie, imprimerie Charras, Alger 1947; la deuxième Jacinthe noire, Ed.Charlot, Alger 1947. Dix années plus tard, Djebar Assia publie La soif, Julliard, Paris 1957.

75-Djebar Assia : *Les Alouettes naives* , Julliard, Paris 1967. ou encore : *L'amour, la fantasia* Albin Michel, Paris 1995

76-Mechakra Yamina: *La grotte éclatée*, ENAL, Alger 1979 .On se souvient de la préface de Kateb Yacine et de sa fameuse

phrase : »En Algérie, une femme qui écrit vaut son pesant de poudre ».

77-On peut citer :Drif Zohra : *La mort de mes frères* , Maspéro,Paris 1960 Zerari Zhor : *Poèmes de prison*, Ed.Bouchène,Alger 1988

Guerroudj Jacqueline : *Des douars et des prisons*», Ed.Bouchène,Alger 1993

Amrane Minne Djamila Danièle: *Guerre d'Algérie, femmes au combat,* Rahma, Alger 1993 Ighilahriz Louisette :*Algérienn*e , récit recueilli par Anne Nivat, Fayard-Calmann Lévy, Paris 2001 Barakat Derrar Anissa : *Nidal ul mar-al jazariyya khilal al tawra*, ENAL, Alger 1985

Lasfer Khiar Khédidja: El nida el khalid, ENAL, Alger 1993

78-Danièle Djamila Amrane Minne : *Les femmes algériennes et la guerre de libération nationale en Algérie.1954-1962.* Thèse de Doctorat d'Etat de Lettres et Sciences humaines. Université de Reims, 1988, 1021 pages.

Une version abrégée a été publiée : Les femmes algériennes dans la guerre, Plon, Paris 1991. Et la même chez Rahma, Alger 1993. Suivie par Des femmes dans la guerre d'Algérie, Karthala, Paris 1996.

79-D'autres poèmes de la résistance : « *Espoir et parole* », textes réunis par Denise Barrat, Ed.Seghers, Paris 1963. On y trouve des poèmes de Djamila Amrane , Leila Djabali, Anna Gréki, Malika Olasfer, Zhor Zerari, Assia Djebar ...

80-Amrane-Minne, op.cit. p.10

81- Française d'origine, née à Rouen, Jacqueline Netter devenue à 37 ans Mme Guerroudj a évolué dans un milieu communiste, anti-colonial. Sa fille Danièle est issue de son premier mariage. Jacqueline et Danièle arrivent en Algérie en 1948.

82- F.Yveton , militant communiste, ouvrier-tourneur à l'E.G.F. est l'auteur d'une tentative de sabotage de l'usine à gaz du Hamma. Il a été guillotiné le 2 février 1957.

83-Il est vrai que depuis la publication de ce livre (1993) la donne a changé. L'ouverture démocratique a bousculé bien des certitudes, libéré des paroles , et remis en cause des évidences historiques pourtant solidement ancrées depuis l'indépendance.

84-Voir chapitre III pour sa biographie

85-C'est dans cette tristement célèbre école qu'une jeune fille de 16 ans fut horriblement torturée : Ourida Medad. Puis jetée par la fenêtre un jour d'aoùt 1957. Nue, étendue sur le sol, son corps était couvert de brûlures de cigarettes.

86-Yamina Belkacem, 14 ans, fidayai. Elle sera amputée des deux jambes à la suite de l'explosion de la bombe qu'elle transportait. Mal réglée la bombe a explosé avant l'heure.

87-II s'agit des manifestations populaires qui se sont déroulées en Algérie du 9 au 14 décembre 1960, lors de la visite du général de Gaulle et où les femmes algériennes ont joué un grand rôle.

88-Tout comme le 19 Mai 1956, lycéens et lycéennes avaient déserté les bancs des lycées et de l'université pour monter au maquis.

89-Nora Pierre (sous la direction) : »Les lieux de mémoire », 7 vol. Gallimard, Paris 1984-1993

90-Barberousse-Serkadji était la prison la plus ancienne et la plus importante de l'Algérie oû transitaient tous les prévenus mais où restaient tous les condamnés à mort. Cest dans sa Cour d'honneur que trônait la guillotine surnommée la « veuve ». Barberousse 1957 fut bien le lieu et l'année des exécutions massives . D'après l'Organisation nationale des Moudjahidine il y aurait eu 69 militants FLN exécutés à Alger entre 1956 et 1961.

Six militantes ont été condamnées à mort et graciées par la suite.

91- Le 22 juin 2000, dans le journal <u>le Monde</u>, Jacques Massu s'exprime ainsi: "Non, la torture n'est pas indispensable en temps de guerre, on pourrait très bien s'en passer. Quand je repense à l'Algérie, cela me désole car cela faisait partie d'une certaine ambiance. On aurait pu faire les choses différemment". Le général Bigeard conteste le témoignage de Louisette et le qualifie de "tissu de mensonges".

92- Grâce aux derniers travaux universitaires (Raphaëlle Branche, Sylvie Thénault, Claire Mauss-Copeaux) nous savons que la torture n'est pas une création ex nihilo de la guerre d'Algérie- La pratique de la torture a accompagné l'Algérie tout au long de son histoire coloniale.

93- Le 31 octobre 2000, l'appel des 12 intellectuels) à l'initiative de <u>l'Humanité</u>. Ils réclamaient aux plus hautes autorités de l'Etat français une reconnaissance et une condamnation solennelle des exactions commises autrefois en Algérie.

Le 23 novembre 2000, révélations du général Aussaresses cf son livre: "Algérie, pouvoirs spéciaux 1955–57 Ed. Perrin mai 2002. En Algérie, la Fondation du 8 mai 1945, a ouvert le débat, avec une journée d'études sur la torture, à l'ENA le 4 février 2001 avec des témoignages d*e militants torturés et des* universitaires: Mrs Gallissot, Kaddache, Mohammed El Korso, Bennoune, Djeghloul; Malika El Korso, Djaria Bennadji et les juristes Boudjemaa Souilah et Kamel Filali.

94-Torture à l'électricité.

95-Il faut noter qu'une pièce théâtrale a été adaptée à partir de cet ouvrage et s'intitule: " Lila, l'Algérienne". Ce spectacle, joué pendant le festival d'Avignon et mis en scène par Patrick Olivier, est composé de passages tirés du livre de Louisette Ighilahriz et jalonné par six chants de Taos Amrouche et sept poèmes de Kateb Yacine

96-Cherki Alice: Frantz Fanon Le Seuil, Paris 2000, p.53

97-Témoignage de Z. Zerari : table ronde sur la participation de la femme algérienne à la guerre de libération nationale, Université d'Oran juin 1988.

98-Paul Ricoeur, philosophe, in le Monde 16 juin 2000.

VI- Les militantes de la Révolution : de la lutte pour l'Indépendance de l'Algérie à la lutte pour la démocratie.

La femme algérienne appréhendée à travers deux moments clefs :

- les manifestations de décembre 1960 et
- la manifestation du 8 mars 1965.

Deux temporalités distinctes mais complémentaires.

Ces deux moments d'une même histoire, n'appartiennent pas à la même temporalité.

-La première, plonge ses racines dans les luttes anticoloniales du peuple algérien pour son Indépendance,

-la seconde appartient à l'immédiate indépendance et est toujours d'actualité. Ces deux moments, suffisent à eux seuls pour dire que la femme algérienne n'a pas baissé la garde; pour parler comme les syndicalistes.

Un problème de qualification.

Posons-nous à ce stade de l'analyse une première question: quels liens entre les deux formes de lutte et comment qualifier ce combat à deux temps ?

S'il est logique de parler de lutte de la femme en période coloniale, est-il juste, sur le plan terminologique de reconduire la même dénomination ? Je pense qu'il serait plus adéquat de parler de mobilisation. La lutte est l'expression d'une mobilisation achevée.

Je ramasse ma pensée ainsi résumée : Lutte de la femme algérienne pour la période coloniale puis mobilisation autour d'objectifs très spécifiques pour la période post-indépendance. Quelque soit X, la femme était et est de toutes les luttes : de 1954 (et bien avant) à ce jour.

Question : les années 1955-1956, peuvent-elles être prises comme dates témoins dans le ralliement des femmes à l'A.L.N.-F.L.N. ?

En 1974, le *Ministère des Anciens Moudjahidine* (appellation de l'époque) répertorie 10949 [femmes] Moudjahidate sur un total de 339 748 Moudjahidine des deux sexes, soit à peine 3,1% de l'ensemble des militants .Il s'agit là non pas de sympathisantes ou de militantes occasionnelles mais de « combattantes structurées dans l'armée de libération nationale ou dans l'organisation civile du FLN »⁽⁹⁹⁾. Toujours selon ce même Ministère 1755 de ces militantes ont assumé des tâches purement militaires, parmi lesquelles 314 ont été tuées. Pour la totalité des femmes engagées dans la lutte militaire et civile, on comptabilise 948

tuées. Le chiffre de 10949 moudjahidate est en de ça de la réalité. Ne sont pas pris en compte ces petites mains aussi calleuses que l'écorce d'un chêne centenaire, transformées arrière base indispensable, disponible, mobile mobilisable à tout instant .Cette armée anonyme qui abritait, guettait, nourrissait, protégeait et défendait (100) « Eth-thewra », qui a joué un rôle de premier plan dans la préservation du « Nidham » est en passe, faut-il le souligner, de passer à la trappe de l'histoire qui reste celle des grandes figures, des grandes batailles et autres évènements marquants de ce moment fondateur de l'Algérie Indépendante. Cette armée anonyme, n'a fait l'objet d'aucune attention ou presque. Un travail d'enquêtes, de recensions, de témoignages est nécessaire et urgent.

Ce sont ces anonymes, au visage buriné, aux mains agiles, au corps courbé sous le poids de l'âge qui ont porté courageusement sur leurs frêles épaules, aussi bien dans les campagnes que dans les grands centres urbains ; mais plus dans les campagnes; une partie du poids écrasant de la Guerre de Libération.

Mais comme la ville a été de tout temps le point de mire des parties en conflit, que cet espace très médiatisé, surtout au lendemain de « La bataille d'Alger » a toujours exercé un attrait très particulier sur les faiseurs d'évènements, je veux parler de la presse aussi bien du F.L.N., que de la presse coloniale, métropolitaine, qu'internationale, les regards se sont ponctuellement attardés sur ces femmes courage qui ont porté au péril de leur vie les bombes ; et celles sorties ,on ne sait d'où en ces journées historiques de décembre 1960.

1- Décembre 1960

L'Algérie est en guerre depuis six ans, De Gaulle est au pouvoir depuis juin 1958 ; il fait la guerre et fournit tous les moyens à son armée pour écraser la « rébellion ». Les efforts de guerre les plus éprouvants ont été déployés durant les deux premières années du pouvoir gaulliste : Opération Challe, Jumelles, Pierres précieuses...de véritables ratissages, tout y passait : hommes, bétail, terre brûlée.

A l'occasion de la visite du général De Gaulle en Algérie, programmée entre le 9 et 12 décembre 1960, les Ultras du FAF (Front pour l'Algérie française) organisent des manifestations contre la soit disante politique gaullienne« d'abandon ».Très vite ces manifestations tournent aux combats de rue et furent émaillés de provocations et de « ratonnades » contre les Algériens (1011). Des hordes de jeunes Européens excités cassent tout sur leur passage .Le 9 au soir, rapporte El Moudjahid, c'est l'explosion « la population de Belcourt entre en action spontanément, d'abord simple réflexion de défense et de

riposte et le lendemain toute la ville d'Alger entre en scène » (102). Samedi 10 décembre vers 18h, des milliers d'Algériens et d'Algériennes venus de Diar El Mahçoul, Diar Saada, Clos Salembier, Belcourt, de la Casbah font soudainement irruption dans les rues d'Alger. A la tête du cortège des jeunes filles et des femmes lancent des you you tandis que la foule, drapeaux aux mains, scande : « Algérie musulmane », «Abbas au pouvoir », « Libérez Ben Bella ».Le couvre-feu est décrété pour 20h ; les Algériens ne le respectent pas et l'armée tire sur la foule faisant des morts et des blessés. Les Algériens se préparent pour le lendemain. Toute la nuit les femmes vont coudre les tissus verts, blancs et rouges du drapeau interdit de l'Algérie indépendante ; comme l'a dit un militant Kader Kalache:» Les machines à coudre vont se transformer à l'instar des taxis de la Marne et des bicyclettes du Viet Minh en outil de combat ». Le lendemain ,11 décembre, les manifestations reprennent dans tous les quartiers d'Alger. Les digues sont rompues, une marée humaine déferlait Les Algériennes, de tous les âges et de tous les milieux, manifestent aux côtés des hommes. Les voiles tombaient que n'y personne attache sans d'importance.

« C'était une bataille de femmes, il y avait des hommes, surtout des jeunes et des vieux, mais à côté des femmes on pouvait les compter. Les femmes étaient en majorité au Climat de France. C'étaient des femmes qui vivaient de manière tout à fait traditionnelle, certaines n'avaient jamais vu la rue de jour. Elles ne sortaient jamais sauf exceptionnellement lorsque le mari les emmenait très tôt le matin ou le soir dans leur famille. Et elles se sont retrouvées comme ça(...), une foule immense de femmes voilées, dévoilées, le voile tombait. On sentait que c'était véritable, que ça sortait du fond, on avait gardé, gardé et puis c'était l'explosion ... »⁽¹⁰³⁾.

Tels les succès remportés par notre équipe nationale de football, les Algériennes éclipseront - pour un temps l'actualité militaire et politique dans la colonie et en métropole. En « haïk », le visage découvert ou caché par la voilette propre aux Algéroises, elles brandissaient l'emblème nationale défiant les arrogants paras qu'ils portent bérets rouges ou verts, allant au devant des chars de l'ennemi les mains nues, le visage grave et le verbe haut. C'est le message véhiculé par les photos de l'époque qui feront la une de tous les médias du monde. Les photos de l'hebdomadaire français, Paris Match, les montrent monter au créneau. Les articles publiés par les correspondants de presse tel Le Parisien Libéré (12/12/1960), Libération (idem.), Le Figaro (idem.), L'Humanité (idem.), Paris-Jour (14/12/1960), France-Observateur (15/12/1960), Le Monde (idem) etc. témoignent de la présence massive et active lors de ces manifestations qui ont battu le rappel des Algériennes de tout le pays y compris des inaccessibles « dechrat » de Kabylie.

El Α Diar Mahçoul, Albert Paul Lentin, correspondant de Libération, note que les manifestants « sont rassemblés derrière deux porte-drapeaux du F.L.N., deux jeunes filles musulmanes habillées de vert et blanc et portant le calot du F.L.N. ». Ces deux jeunes filles « refusent de circuler, chantent« l'hymne du F.L.N. et des chants du maquis » conclut le journaliste (in. Libération du 12/12/1960, El Moudjahid t.3p.354 col.2). Un autre journaliste, Roland Faure, correspondant de *L'Aurore*, est comme hypnotisé par « cette « Pasionaria » algérienne qui secouait son épaisse crinière rougie par le henné, portant un foulard aux couleurs verte et rouge de l'indépendance » (L'Aurore le 12/12/1960, El Moudjahid. t.3 p.353 col.1).

Même les espaces traditionnellement interdits aux femmes sont investis par ces dernières. C'est le cas du cimetière d'El Kettar où elles sont venues assister à l'enterrement de ceux qui ont été abattus la veille (*Paris-Jour* du 14/12/1960, *ElMoudjahid* t.3 p.360 col.2). Les you-you, ces balles invisibles, intarissables et insaisissables trouvent place dans les colonnes des différents écrits des

correspondants de la presse métropolitaine. C'est comme si le F.L.N. avait changé de visage, d'armes et de tactique.

La femme, cet être si fragile et si réservé, a contribué à faire basculer le cours de la guerre au point que le général De Gaulle écrira dans ses Mémoires en guise de constat à l'issue de la visite qu'il effectua entre les 9 et 12 décembre 1960 en Algérie ce qui suit :

« Je tiens pour évident que la situation, à mesure qu'elle se prolonge, ne peut plus offrir à notre pays que des déboires, peut-être des malheurs, qu'il est temps d'en finir» (104)

2- Manifestation des femmes le 8 mars 1965

Ces mêmes femmes s'interposeront entre les « frères » entrés en conflit l'été 62. « Seb'aa sinin barakat » sera relayé dans les années 90, toujours par les femmes, pour dénoncer la barbarie meurtrière qui s'était emparée de l'Algérie ensanglantée. Mais revenons à notre deuxième temporalité : les grandes manifestations du 8 mars 1965.

2-I Marginalisation, amertume, détermination.

Le militantisme des Algériennes n'a pas prit fin avec le recouvrement de l'Indépendance le 5 juillet 1962. Si aussitôt l'Indépendance acquise, les Algériennes disparaissent, dans leur très grande majorité de la vie publique, une minorité, la plus politisée, je dirais la plus aguerrie, se sentira plus que jamais concernée par l'avenir du pays qui passe de son point de vue, par le sort qui sera fait à la femme algérienne dans une Algérie libre et démocratique.

Celles qui seront à la pointe de ce combat complémentaire mais différent du premier, je veux parler du combat contre l'occupant colonial, vont être les Algéroises porteuses d'un projet social émancipateur dans lequel la femme avait toute sa place. Ces femmes là, au contact des « Frères », devenus président, ministres, hauts responsables dans le Bureau politique avaient comme l'impression que quelque part, elles avaient été trahies. Elles avaient en mémoire le 1^{ier}.Novembre 1954, la Charte de la Soummam, Mindjibalina, Hassiba Benbouali, P'titOmar, l'émancipation pour tous et de toutes, l'Istiglal. Leurs nuits étaient hantées par Massu et la « bataille d'Alger » ; la « main rouge », les enlèvements et les assassinats ; De Gaulle et la torture, les corvées de bois et « elfinga ». La Révolution leur servira de réservoir d'où elles puiseront toute leur force et leur espoir pour bâtir une autre Algérie. Celle de l'équité, celle de la place pleine et entière de la combattante d'hier, de la femme post-indépendance. Devant ce qu'elle considérait comme une marginalisation, comme une injustice, pire encore comme une menace qui planait sur son droit à la libre

expression, elle engagera une nouvelle bataille. Jamais durant la Révolution elle n'avait mis en avant ses revendications propres. Ce ne sont pas les occasions qui faisaient défaut. Cette priorité donnée à la libération n'a pas été payée de retour. Que reste-t-il une fois l'indépendance acquise? Pourquoi cet engagement n'a-t-il pas été assorti d'une modernisation du statut de la femme ? La fièvre de l'Indépendance tombée, elle fera le constat de sa non existence en tant qu'acteur passé et futur. M.Harbi l'explique : »La participation des femmes algériennes à la guerre de libération nationale n'a pas réussi à ébranler les conceptions la famille traditionnelles de de *l'ordre* et moral. L'indépendance n'a pas changé grand-chose à leur infériorité légale(...). La participation des femmes n'est pas en cause, ce qui l'est par contre c'est l'équation « participation des femmes à la guerre= libération des femmes ». (105)

Condamnée à être un simple *djoundi*, durant la guerre, contre l'occupant, absente des postes de responsabilités politiques, elle sera l'objet d'une discrimination dans le marché du travail. Refusant la capitulation, elle se remobilise pour un autre combat.

Les cinq actes du 8 mars 1965

De ces combats pour l'égalité, j'aimerai évoquer la première grande manifestation des femmes à Alger le 8 mars 1965.

Pour se mettre au diapason avec « la Fédération Internationale des Femmes Démocratiques », le gouvernement du président Ahmed Ben Bella, proclama le 8 mars 1965, journée officielle de la femme en Algérie. Pour donner du sens à cette journée, un meeting officiel fut programmé à la salle Atlas.

des coordinatrices de l'U.N.F.A., Moudjahida, Zohr Zerrari, déclare à l'A.P.S.,le 7 mars, que l'Algérie commémorera désormais cette date sous l'égide de l'UNFA qui tient à donner à cette journée un éclat particulier. » Celle-ci sera d'autant plus brillante qu'elle coïncide avec la période de relance du mouvement féminin algérien et qu'elle marquera une étape décisive dans la mobilisation des femmes travailleuses. Le 8 mars consacre la libération économique de la femme et l'application dans les faits de tous les droits que les textes accordent aux femmes algériennes » avant d'ajouter « avec le 8 mars nous célébrons la volonté d'émancipation effective de la femme dans tous les domaines ».

Ce 8 mars avait été placé sous le slogan de « *l'égalité* de *l'homme et de la femme* ». *L'U.N.F.A.* mobilisa 10 000

femmes pour un défilé grandiose du *Champ de manœuvres*; aujourd'hui place la *Concorde*; à Bab el Oued en passant par le port pour s'achever par un meeting présidé par le président A. Ben Bella au *Majestic* aujourd'hui salle de l'*Atlas*.

Il serait instructif de scanner la composante du cortège en ce qu'elle comporte comme degré de mobilisation, de types de femmes mobilisées, mots d'ordre et enfin volonté des femmes de s'affermir en tant que force vive de la nation pour reprendre une expression consacrée.

Acte premier de la journée de la femme.

Sous l'égide de l'U.N.F.A., « L'Algérie en temps que membre de la Fédération Internationale des Femmes Démocratiques », commémore depuis le 8 mars 1965cette date en hommage à la femme algérienne. Cette journée internationale des femmes, trouvait tout naturellement sa place dans une Algérie nouvelle, avec des femmes nouvelles, déterminées à faire entendre leur voix et à se faire une place dans une Algérie en chantier.

Acte deuxième : à la veille de deux grandes manifestations.

Ce 8 mars 1965, se tient à la veille du congrès *de l'U.G.T.A.* et de la tenue de la Conférence afro-asiatique des

femmes qui allait avoir lieu à Alger, en été. La solidarité avec les femmes angolaises, érythréennes et toutes celles qui luttaient contre l'oppression coloniale allait de soi. C'était même, là le clou de la manifestation.

La construction du socialisme, était le second mot d'ordre de cette journée pas comme les autres puisque réservée exclusivement aux femmes bâtisseuses.

Acte troisième : sous le signe de « l'égalité de l'homme et de la femme ».

Le journal le Peuple du 8 mars 1965 rapporte que « la sœur Zerari souligna ...que cette journée aura pour thème l'égalité de l'homme et de la femme, le rôle de celle-ci dans un monde où devra régner la paix, l'indépendance nationale et la démocratie, le développement de la culture et du progrès, la fin de la discrimination à l'égard des femmes dans le monde, la solidarité avec toutes les femmes qui luttent, particulièrement celles qui sont victimes de l'oppression pour avoir lutté au service de la liberté ».

L'égalité revendiquée, passe donc, par l'action et l'implication de la femme dans tous les secteurs de la vie du pays. Cette lutte là, reste inséparable de la lutte contre l'oppression dans le monde. Du point de vue des Algériennes, elle prolonge le combat livré à l'occupant et

son armée en vue de la pleine libération/émancipation de « la patrie », devenue dans la littérature écrite et orale de ces femmes, un concept à portée historique et idéologique.

Acte quatrième : droit au travail, modernité et conscience nouvelle.

« On a très souvent dit et écrit que le droit au travail fait partie de la conscience nouvelle qui s'est créée chez la femme moderne désireuse de vivre avec son temps à une époque de grande transformation où le monde est en pleine évolution ». L'émancipation par le travail prend la forme d'une forte revendication .C'est du moins ce qui se dégage de la déclaration de Zohr Zerari :

« Le thème le plus important en ce qui nous concerne, nous Algériennes, est le travail de la femme ».

La coordinatrice de *l'U.N.F.A.* place le droit de la femme au travail au sommet de la hiérarchie des revendications. C'est par le travail qu'elle accède à son émancipation, à la modernité, qu'elle assure son intégration dans un monde nouveau.

Acte cinquième : les triples fonctions de la femme.

« On dit également et on l'affirme dans des textes, que les pays ont besoin de l'apport des femmes pour se développer sur tous les plans et pour construire une société nouvelle mais nous pensions que pour réaliser cet apport qui doit se faire dans les mêmes conditions que l'homme, il faut que les femmes puissent concilier leur triple fonction de mère, de travailleuse et de citoyenne ».

Cette dernière citation, clos l'interview accordée par Z. Zerrari en sa qualité de coordinatrice de l'U.N.F.A. au journal *le Peuple*. Relevons que la qualité de citoyenne prime sur la double fonction de mère et de travailleuse. Plus important, cette qualité structurera dans le long terme, la lutte des femmes dans l'Algérie post-indépendance.

L'appel lancé à cette occasion par *l'U.N.F.A.* ce 8 mars 1965, n'a pas pris une ride :

« Femmes algériennes, cette journée doit revêtir un caractère exceptionnel, elle doit être une démonstration vivante de notre détermination politique ». (in. Le Peuple, 8 mars 1965).

Sont convoquées « au grand meeting populaire ...toutes les femmes d'Algérie, les travailleuses, les militantes, les anciennes détenues, les veuves de chouhada ». Avec le programme suivant :

14h : rassemblement devant la Maison du peuple (Champ de Manœuvres) pour défiler, 14h : rassemblement devant la Maison du peuple (Champ de Manœuvres) pour défiler,

14h30 : inauguration d'une plaque portant le nom d'une martyre algérienne, 16h : grand meeting placé sous la présidence du Président Ben Bella au cinéma Majestic (Bab el Oued).

Ce 8 mars 1965 a drainé une foule énorme, les quelques centaines de participantes deviennent plusieurs milliers après avoir traversé Alger d'Est en Ouest⁽¹⁰⁶⁾. En tête du cortège se trouvaient les femmes officielles ou para officielles, c'est-à-dire les responsables de l'U.N.F.A. qui avaient une responsabilité syndicale et politique vu que la dite organisation de masse était et est toujours sous contrôle de l'Etat. Vêtues à l'européennes, les responsables de l'U.N.F.A., étaient suivies par les autres femmes, la plupart voilées. Sur le plan de la double symbolique politique et culturelle, il y avait comme une démarcation des premières, c'est-à-dire les responsables de l'U.N.F.A. par rapport au reste de la population féminine constituée de travailleuses, d'anciennes détenues politiques et surtout de veuves de Chouhada qui pour la plupart n'avaient aucun niveau culturel et professionnel. Du point de vue de la symbolique culturelle, nous regrettons toutes, j'en suis convaincue, la disparition du haik qui véhiculait un passé militant et culturel en même temps qu'il donnait aux Algéroises un spécifique. look Mais à la lecture revenons

socioprofessionnelle qui se dégageait de ce cortège. Le savoir comme produit immatériel côtoyait les femmes travailleuses. La différence entre celles qui savaient et celles qui ne savaient pas, entre travailleuses intellectuelles et travailleuses manuelles, n'était pas encore à l'ordre du jour. Ce qui réunissait les unes et les autres, c'était l'âme de la Révolution encore active dans les esprits et les pratiques quotidiennes. C'était également, les espoirs de voir l'Algérie tant désirée, unie dans une sorte de communion fraternelle prendre un départ où les différences seraient bannies, où chacune et chacun aurait sa place.

2-2 « Kounaa moudjahidate, rana 'amilaate ».

Où étaient passées les femmes entre le 5 juillet 1962 et le 8 mars 1965 ? Pour répondre à cette question, il suffit de suivre le cours de la première manifestation organisée par *l'U.N.F.A.*, là aussi la distinction entre deux espaces d'expression s'impose.

Mots d'ordre et contre mots d'ordre.

Lors de leur marche du *Champ de Manœuvres* au *Majestic*, les femmes reprennent, en cœur les mots d'ordre officiels lancés par le peloton de tête, c'est-à-dire par les responsables et militantes de *l'U.N.F.A.*:

« solidarité avec nos sœurs angolaises, érythréennes... » etc. Bref étaient nommées les femmes de tous les pays sous domination coloniale .Mais en consultant Alger Républicain du 9 mars, nous voyons des femmes portant des banderoles avec les inscriptions suivantes : « Application de la Charte d'Alger = libération de la femme », »La femme sur le front du travail », « l'émancipation de la femme se fera aussi par le travail ».

Puis petit à petit d'autres mots d'ordre spontanés (?) fusent, couverts au début par les hauts parleurs de tête mais vite repris à l'unisson et couvrant les mots d'ordre officiels : « Kounaa Moudjahidate, rana 'Amilaate ». (107)

Les mots d'ordre repris en chœur accordaient une large place à l'égalité, au travail, aux droits des femmes etc. Pour Catherine Lévy, ces revendications »s'apparentaient plus à des phrases comme « allez faire la cuisine, nous faisons de la politique » ou encore « restez à la maison , occupez-vous des enfants, nous nous occupons de nous » .Les quolibets et les you you scandaient les passages devant les ministères(de l'agriculture et de la santé), des barrages de femmes se formaient devant les autobus et les voitures qui tentaient de passer plusieurs fois des passagers masculins, pris de peur, quittèrent les véhicules » (108) Akila Ouared, coordinatrice, se souvient de quelques slogans : »Les hommes à la cuisine », « un dérapage avec lequel nous n'étions pas d'accord », dit-elle. Par contre, elle ne peut oublier les pétales de roses jetées, à leur passage, par les journalistes d'Alger Républicain, alors

qu'ailleurs les manifestantes rencontraient les regards hostiles et noirs de la gente masculine. Dans Mémoire algérienne, son autobiographie, le rédacteur en chef d'Alger Républicain, Henri Alleg constate que la question du statut de la femme algérienne est toujours passée sous silence. On met volontiers en évidence le rôle des femmes pendant la Révolution en rendant hommage à leur héroïsme et à leur courage mais le discours devient flou dés qu'on aborde le problème de leur émancipation. Il poursuit : « Le 8 mars 1965, des dizaines de milliers d'Algéroises(...) manifestèrent (...) acclamant la Révolution qui donnerait à toutes et à tous les mêmes droits et les mêmes possibilités d'œuvrer pour le pays. C'était la première fois que, dans les rues d'Alger, s'affirmait une si formidable résolution féminine. Et touscelles qui défilaient dans la rue et ceux qui les regardaient depuis leurs fenêtres- prenaient soudain conscience d'assister quelque chose de nouveau et d'exceptionnellement important » (109). L'auteur, note au passage, le comportement désapprobateur des muet et fonctionnaires qui n'approuvaient pas ce défilé et l'observaient comme « s'ils avaient assisté à un convoi funèbre ». (110)

Pour saisir la portée de la contestation qui s'installe lentement mais sûrement, il faut rappeler que la rumeur avait fait état de l'existence d'un avant projet de code de la famille. C'était suffisant pour donner à cette manifestation une tournure imprévisible. C'est ce qui s'affirmera dans le

second espace d'expression à l'intérieur de la salle du *Majestic* où allait officier le président Ben Bella.

2-3 Le discours du Président Ben BELLA.

L'allocution du président Ahmed Ben Bella au *Majestic*, prévue à 16h, devait clôturer cette première grande manifestation des femmes..

Très vite la salle du *Majestic*, s'était avérée trop exiguë pour le nombre de femmes venues en masse à cette manifestation. Les grilles du Majestic avaient cédé sous la pression de milliers d'Algéroises. Chauffées par les slogans qu'elles s'étaient appropriées, elles commencèrent par casser les chaises, soit disant pour faire de la place à celles qui étaient dehors mais en réalité pour marquer leur impatience car le temps passait et point de président à la tribune.

Le président Ben Bella chahuté, recentre son discours.

Enfin le président arrive avec deux heures de retard. A l'entame de son discours, chauffées par l'ambiance de cette première rencontre entre femmes d'abord puis avec le président ensuite, les participantes montrèrent une impatience qui peut être qualifiée de militante. A la tribune avaient pris place le président Ben Bella, Balamane administrateur de la ville d'Alger, Bouaziz, préfet du département d'Alger ainsi que les représentants de l'UNFA,

de l'UNA, de la JFLN, de Palestine, du Congo, de l'Angola.. (1111)

« Notre pays est mobilisé depuis l'indépendance pour affirmer sa solidarité entière, complète avec tous les mouvements de libération, avec nos frères qui combattent contre la dictature de Salazar... » déclame le Président.

En réponse à ce discours qui accordait, une large place aux luttes des femmes du tiers-monde, la salle répond par un brouhaha de plus en plus fort au point que Ahmed Ben Bella ne put continuer sur sa lancée. Il entreprend alors de calmer la protestation naissante, en changeant de registre.

« Je suis très heureux des banderoles réclamant la participation de la femme au sein du Parti. Je suis convaincu que vos droits ne vous seront jamais attribués volontairement par les hommes. C'est par vos propres luttes que vous parviendrez à les obtenir. Je puis dire qu'il n'y aura jamais de socialisme sans la participation de la femme. Certains manifestent une crainte de voir les femmes obtenir tous ses droits(...)La femme qui a pris ses responsabilités lors de notre lutte de libération, mérite aujourd'hui de jouir de ses pleins droits(...) Nous voulons la participation de la femme, mais dans le cadre de nos valeurs arabo-islamiques ». (112)

Tout au long de son discours, Ben Bella encourage les femmes à se libérer elles-mêmes et à ne pas compter sur les hommes. Mais quels en sont les moyens ? Il n'en dit pas un mot. La journée prit fin vers 21h30.

2-3 La manifestation des femmes vue par la presse

Ce recentrage improvisé, n'a pas empêché les délégations de femmes palestiniennes, portugaises, congolaises etc. de s'exprimer et de faire état du combat livré par les femmes de ces pays.

Le 10 mars, *Alger Républicain* titrait en grande manchette de sa page une :

« Après le 8 mars : satisfaction chez les femmes qui sont décidées à continuer la lutte pour l'émancipation ».

On peut lire en page deux :

« Le 8 mars, journée internationale des femmes a été un succès éclatant à Alger et à travers le pays. Nos sœurs unies autour de l'U.N.F.A. ont dit avec force leur désir de paix, leur solidarité avec les peuples en lutte pour l'indépendance, mais aussi leur volonté ferme de participer à la Révolution socialiste et à la construction du socialisme ».

Quel a été l'impact du discours de Ben Bella auprès des femmes ?

«Je l'ai trouvé très bien, répond une femme au journaliste d'Alger Républicain, avant de poursuivre :

« Le frère Ben Bella est avec nous, maintenant mon mari me laissera entrer au Parti ».

Conséquences de la manifestation

- 1- « Ce fut un véritable tremblement de terre au Bureau Politique, notera plus tard un cadre du parti. Les hommes étaient effrayés et lorsque le lendemain on a appris l'existence de centaines de divorces ce fut la panique. Chacun voyait cela chez lui et les hommes ont réagi d'une manière conservatrice ». (113) L'auteur précise que la manifestation a été organisée par l'UNFA avec l'aide de la Commission d'Orientation qui était à gauche. « Ce fut une démonstration de force puisque des centaines de femmes y sont allées malgré l'opposition de leur mari, ce qui a entraîné beaucoup de divorces ».
- 2-Catherine Lévy, militante de l'UGTA à Bab El Oued, témoigne qu'au lendemain de la manifestation, plus de 50 femmes portant des traces de violences physiques, arrivaient au local syndical pour demander aide et asile car elles étaient répudiées. Le syndicat, l'UNFA, le Parti les ont ignorées.
- 3-Henry Alleg raconte, que dés le lendemain, des femmes furent convoquées dans un commissariat de police sous l'accusation de « dévergondage » parce qu'elles avaient lancé le mot d'ordre « les hommes à la vaisselle ».
- 4-Akila Ouared, réfute l'existence du divorce au lendemain du 8 mars 1965 qui reste une grande date dans le combat pour l'émancipation de la femme algérienne. Ceci dit, il faut exploiter les registres de l'état civil, pour pouvoir se

prononcer et prendre la mesure de ce temps fort de la lutte des femmes pour leur émancipation. Une question qui se pose encore à ce jour.

La presse ne relata que la manifestation « officielle » et l'historiographie a complètement occulté cet évènement majeur pour l'histoire des femmes algériennes.

En guise de conclusion :

Les Algériennes ont montré, en quelque sorte, que le 8 mars 1965 est la suite de décembre 1960. L'ennemi et les objectifs ont changé mais le combat demeure qui est celui de leur propre libération. L'une et l'autre manifestation ont prouvé que la femme algérienne entendait et entend toujours jouer le rôle qui lui échoit dans une société en mouvement.

Sera-t-elle entendue ? La mise en place au plus haut sommet de l'Etat, d'une commission pour la promotion des droits politiques pour la femme, constitue une réponse politique à une revendication tout aussi politique.

Mais la volonté politique, aussi déterminée soit-elle, parviendra- t- elle à vaincre les résistances invisibles mais efficaces d'un système socioculturel qui a mis la femme entre parenthèse ?

Les Notes

99-Amrane Djamila : Approche statistique de la participation de la femme algérienne à la guerre de libération nationale (1954-1962), in Majellat Etarikh, n°1, 1981.

100-Dés août 1956, le Congrès de la Soummam expose ce qu'il attend des femmes. Après les éloges d'usage, il met l'accent sur : « soutien moral des combattants, renseignements, liaisons, ravitaillement, refuge, aide aux familles (...) dans les limites respectueuses de la tradition ». C'était là une manière de maintenir les femmes dans les rôles qu'elles assumaient déjà bien avant 1954.

Le Programme de Tripoli, conçu à la fin de la guerre, en juin 1962, reconnaît qu'il existe « dans notre société une mentalité négative quant au rôle de la femme (...)le Parti doit rendre irréversible une évolution inscrite dans les faits en donnant aux femmes des responsabilités en son sein ». Mais tout ceci restera lettre morte. Pourtant, à l'époque, ces deux textes ont été vus comme des démarches progressistes y compris par les femmes ; mais Mme Mamia Chentouf, ancienne militante du PPA et de L'AFMA présentera en vain,en 1958 et 1961, le projet de création d'un organisme féminin au sein du GPRA ; et la proposition de feu Boumédiène d'admettre Néfissa Hamoud au CNRA sera rejeté.

101-Meynier Gilbert : Histoire intérieure du FLN ,1954-1962, Fayard, Paris 2002, pp.465 et suivantes Voir aussi Alleg Henri (sous la dir.) : La guerre d'Algérie, tome 3 Des complots du 13 mai à l'indépendance, Temps Actuels, Paris 1981, pp.265 et suivantes.

102-El Moudjahid, Tome 3, p.613

103-Amrane Mine op.cit.p.205

104-De Gaulle Charles : Mémoires d'espoir, Plon, Paris, p.122.

Ces manifestations qui ont démontré l'adhésion de tout un peuple à son indépendance, ont joué un rôle important dans l'évolution de la guerre.

Le 20 décembre l'Assemblée générale de l'ONU adopte une résolution qui reconnaît, entre autre, le droit au peuple algérien à la libre détermination et à l'indépendance.

105-Harbi Mohammed : L'Algérie et son destin, Arcantène, Paris 1992, p.209.

106-Témoignage de la moudjahida Annie Steiner, Alger novembre 2009 107-Témoignage de la moudjahida Akila Ouared, Alger juillet 2009.

108-Lévy Catherine : Témoignage, in Clio, Histoire, femme et société, n°5-1997, PUF du Mirail, p.160.

 $109\mathrm{-Alleg}$ Henri : Mémoire algérienne, Casbah Editions, Alger 2006, pp. $372\mathrm{-}373$

110-idem

111-Alger Républicain 9 mars 1965

112-Le Peuple 9 mars 1965.

113-Harbi Mohammed, Dufrancatel Christiane: Les femmes dans la révolution algérienne, in Les révoltes logiques (11), 1979-1980, 01-03, p.86

VII -PAROLE DE FEMMES : DE L'INVISIBLE AU VISIBLE

Témoignages de moudjahidate : Les femmes parlent de leur engagement.

Décrypter les spécificités de la participation des femmes à la Révolution algérienne revient à remettre en cause un schéma convenu de la Résistance et de ses rouages. Les femmes ont pu contribuer de leur côté à cette désaffection en martelant une image « attendue » de la féminité, teintée de modestie et de discrétion, en répétant « mais je n'ai rien fait ».L'Histoire de cette période ne pourrait pourtant pas s'inscrire sans elles, héroïques au même titre que leur homologue masculin. Avec des mots simples, elles racontent leur militantisme, la résistance qui a forgé le combat et l'idéal de toute une génération. Elles témoignent aussi et surtout pour perpétuer la mémoire des chahidate et rappeler les noms de toutes les moudjahidate anonymes qui ont été le soutien indéfectible de la Révolution algérienne.

Les quelques témoignages qui vont suivre ont été enregistrés puis transcrits.

Lire avec toute l'attention voulue les témoignages de Zhor Zerrari, Nadra Kettaf, Zohra Guerrab, Fatéma –Zohra Benyahya, Jacqueline Guerroudj, Zohra Drif, Janine Belkodja, Malika Koriche, Mimouna Bouaziz etc.....et entendre leurs voix profondes et chaudes : lire et entendre , c'est là toute la différence. Le témoignage ce n'est pas seulement un texte, une mémoire à l'état d'écrit mais c'est une voix hésitante et tremblotante, ce sont des larmes qu'on ne parvient pas à retenir, c'est une émotion qui se crée et une angoisse qui vous prend à la gorge; c'est d'abord cela le témoignage .A la lecture, les mêmes propos paraissent brefs, desséchés et sans vie.....et pourtant. Pour être complète cette modeste contribution à l'Histoire des femmes aurait dû être accompagnée d'une bande sonore, mieux encore d'une bande vidéo, le témoignage aurait alors pris un autre sens puisque son auteur est mis en action par la voix et par le geste et les sentiments qui le traversent et qu'ils laissent apparaître sont fixés à tout jamais sur une pellicule qui devient document d'histoire. Les gestes qui vous échappent, les mimiques, le visage qui s'éclaire ou s'assombrit, la colère dans la voix et le geste, la douceur et la profondeur dans la description du vécu ; les silences, les hésitations, les soupirs....parties inséparables de cette histoire qu'on cherche à restituer.

Finalement entre l'écrit et le parler il y'a un grand décalage: l'oral et l'écrit deviennent deux langues et la transcription de la chose parlée devient par là même moins qu'une traduction, c'est presque une trahison puisque, tout ce qu'il y'a de vivant dans le sens biologique du terme, échappe au texte historique. Mais, nous devons continuer ce travail de collecte de témoignages, il nous faut dessiner ces figures de militantes, de moudjahidate qui n'ont pour livre que leur mémoire et pour univers le milk bar, la Casbah, le djebel, la prison, les camps.....

Les quelques témoignages qui vont suivre sont non seulement riches en informations mais surtout ils retracent les aspects inextricables de cette relation militante entre l'homme et la femme d'une part ; le maquis, le douar, la d'autre part. Autant d'entités différentes complémentaires à la fois par leurs acteurs et la place de chacun de ces lieux dans la lutte nationale. En évoquant leurs souvenirs les moudjahidate ont parlé de la même voix ,de leur engagement, de leurs motivations, de leur prise de conscience, de leur itinéraire, et en filigrane se déroule cette histoire du quotidien, cette histoire des mentalités, des comportements :une histoire loin des grandes batailles et des grands évènements mais une histoire faite de gens qui ont existé, qui existent encore.....une histoire de chair et de essayons de décrypter et de faire sang que nous revivre....afin que nul n'oublie.

C'est un regard sur l'histoire de la Révolution, une halte à une page d'histoire qui reste à écrire, c'est un regard interne sur une expérience, un vécu ; c'est surtout un moment extraordinaire de notre histoire. La femme algérienne, objet de nombreux tabous crève les devants de la scène de l'histoire nationale et internationale en affirmant son existence, son amour pour la patrie, son refus d'être marginalisée, ses capacités à s'assumer y compris dans des circonstances extrêmement difficiles. Tout cela a été dit dans une grande humilité et avec un profond respect de soi et des autres. Ces moudjahidate interviewées ne se sont jamais posées en héroïnes, elles avaient plutôt tendance minimiser leur rôle dans la Révolution. « Il ne s'agissait pour nous que de faire notre travail, pour notre pays sans plus «. C'est ainsi que s'achevait leur récit. C'est par là qu'il aurait fallu commencer. Il y a tout un travail de déblayement, de défrichement de la mémoire silencieuse et obstinée de ces moudjahidate .Le silence c'est de cela qu'il sera question dans l'intervention de nos combattantes : « notre silence a un sens « dira Zohra Guerrab. Ce silence est aussi synonyme de souffrance. Il y a eu un côté extrêmement pénible et douloureux dans ce travail. Beaucoup de choses ont été dites dans la passion avec la gorge nouée et les larmes aux yeux. Tantôt c'était à moi qu'elles s'adressaient, à d'autres moments elles m'oubliaient et se parlaient à elles mêmes, se replongeaient dans le passé, utilisaient le vocabulaire de l'époque y en avait qui ne cessait de ma dire « nous les musulmanes ». D'innombrables petites images bousculaient dans leurs têtes : les bombardements la torture et les humiliations de tous genres, il y avait aussi la vie au maquis avec les « frères », les assauts donnés à l'ennemi et enfin la victoire.

Au bout de ces entretiens, un matériau s'accumule. Toutes ces histoires individuelles peuvent être rattachées, au fur et à mesure, à un récit collectif. J'ai fait la transcription des entretiens en respectant les répétitions, les hésitations et les silences.

1- ZERARI ZHOR (1936-2013) : « A l'école, je récitais « Nos ancêtres les Gaulois » et à la medersa, j'apprenais la signification du mot « Istiqlal ».

Il est extrêmement gênant de parler de soi alors que des milliers et des milliers de frères et de sœurs ont donné le meilleur d'eux-mêmes sans parler de ceux qui, allant jusqu'à l'ultime sacrifice ont fait don de leur vie pour que vive l'Algérie.

Mais je crois qu'il est du devoir de chacun de nous de léguer aux générations futures tout ce que nous savons sur la période de la colonisation, sur la lutte armée et sur toutes les formes de combat du peuple algérien.

Je vais essayer quant à moi d'apporter à cette mission ma modeste contribution.

Pour que je puisse expliquer mon engagement dans la lutte armée, il me faudrait d'abord évoquer brièvement mon enfance. Issue d'une famille de nationalistes, mon père était militant du P.P.A., je suis née à Annaba où j'ai été élevée et où j'ai vécu mes premières humiliations d'être colonisé. Et s'il me faut indiquer des dates significatives, je citerai d'abord et sans hésiter le 8 mai 1945. J'avais alors 8 ans.

Le 8 mai 1945 a été le grand évènement de ma vie de future militante, un grand évènement à la fois douloureux, révoltant et riche en enseignements pour l'enfant que j'étais, on venait d'arrêter mon père. J'ai alors assisté à une scène qui m'a marquée à jamais : des Français ont fait irruption chez nous. Ils ont tout chambardé, tout fouillé et tout renversé .Ils cherchaient quelque chose mais je ne savais pas quoi. Et je me souviens d'une chose très précise : ma mère avait une machine à coudre « Singer ». Cette machine avait un tiroir qui fermait à clef. Ce jour là ma mère dans son affolement et la pagaille générale ne retrouvait plus la clef. Ces hommes qui bousculaient tout mon petit univers ont fracassé le tiroir, je venais d'assister à ma première perquisition. Par la suite j'en ai connu bien d'autres. Elles se ressemblaient toutes par leur sauvagerie.

Je venais également d'apprendre qu'il y avait aussi des policiers qui ne portaient pas d'uniformes, et depuis ce jour-là ,je considérais tout Français comme un flic, comme un persécuteur et comme un sauvage. Je m'en méfiais, j'avais peur et je le haÏssais. Je faisais ainsi connaissance avec l'injustice et la révolte.

Quelques heures après, nous apprenions que mon oncle M'Hamed, alors lycéen venait de se faire arrêter, il était à la tête des manifestants. Il n'y avait plus d'hommes à la maison, ma mère ne sortait pas. Sans le vouloir elle me communiquait son désarroi et ses angoisses. Il nous fallait apprendre à survivre, mais par bonheur la communauté solidaire joue son rôle.

Les humiliations étaient notre lot quotidien. A l'école primaire ce n'était pas mieux. Parmi les nombreuses humiliations subies, il en ait une que je n'oublierai jamais. Tous les matins, à l'aide de deux règles, l'institutrice fouillait nos cheveux pour voir si nous n'avions pas de poux. Naturellement les jeunes européennes étaient exemptées de cet ignoble cérémonial, d'autant que nos mères tenaient à ce que nous soyons d'une propreté irréprochable. Elles savaient que tout était prétexte à exclusion. Quand par exemple j'avais une bonne note, l'institutrice ne manquait pas de me dire : « Zerrari, vous avez copié ». Elle ne pouvait pas admettre qu'une indigène, comme on nous appelait à l'époque, puisse aussi bien travailler, puisqu'il était définitivement admis que nous étions sales, bêtes et incurablement paresseux. En

voulant nous inculquer un sentiment d'infériorité, ces institutrices ont fait naître en nous un profond sentiment de révolte qui tout au long de notre adolescence allaient croître aux jeux de l'humiliation, de l'injustice et de la flagrante inégalité.

Après un passage à la prison militaire d'El Koudia, mon père a été transféré à la prison civile de Annaba. Mon oncle M'Hamed lui, était incarcéré dans la glaciale prison de Lambèse dans les Aurés. Après l'amnistie, mon père et mon oncle furent libérés et la vie a continué sous le joug colonial. J'allais à l'école mais aussi à la médersa libre. Mon père y tenait. A l'école je m'appliquais mais je restais persuadée que rien de bon ne pouvait venir de ces gens là. La véritable formation, nous la recevions à la maison et à la médersa où j'ai appris mes premiers hymnes et parmi eux le plus cher de tous « Min Djibalina ». A l'école je récitais « nos ancêtres les Gaulois » et à la médersa, j'apprenais la signification du mot « Istiqlal ».

Quelques années plus tard, en 1950 plus précisément, un autre fait m'a également marqué. Un enfant était né chez nous, je ne comprenais pas l'absence du père, un cousin. Mon père m'explique que le père en question était en prison parce que militant pour la liberté. J'avais alors treize ans, c'était toute l'affaire de l'OS qui animait les discussions des

militants. En une fraction de seconde, j'ai alors revu mon père derrière les barreaux dans ce sinistre parloir sombre et humide de la prison civile de Annaba. Confusément, je commençais à comprendre ce qu'il allait falloir payer pour libérer notre terre et que le tribut serait certainement très lourd, mais j'étais encore loin du compte.

Pour me consoler, mon père me disait toujours que bientôt l'Algérie serait libre, qu'il n'y aurait plus de colons, plus d'injustice et que nous serions heureux. Et dans ma tête d'enfant, cela voulait dire que la maîtresse d'école ne me chercherait plus de poux sur la tête et que mes devoirs seraient notés en toute équité.

Ainsi mon enfance à Annaba fut jalonnée par les arrestations des miens, par des perquisitions, des vexations, des brimades, des humiliations.....Nous n'en pouvions plus de l'oppression, du colonialisme et de tout ce qu'il engendre. Je ne pouvais plus supporter l'ambiance de l'école. Aux humiliations je répondais violemment, ce qui fait que j'atterrissais régulièrement tous les trimestres dans les conseils de discipline et que chaque fois il y'en avait un, exceptionnellement pour moi en cours de trimestre. Quand j'ai frisé l'expulsion à cause de ma conduite et bien qu'on m'ait dit qu'on me garderait à cause de mes excellentes notes, mon père décida de m'envoyer à Alger continuer mes études.

Il pensait que nous allions nous fondre dans la grande ville mais il compta sans les énormes tentacules de l'appareil policier qui l'avait à l'œil. J'avais alors 16 ans. A Alger, mon père m'a inscrite dans un cours privé, il a consenti pour cela beaucoup de sacrifices. Je lui dois tout. Il pensait que là je n'aurais plus d'histoire ;il se trompait. Dans ce cours il n'y avait qu'un seul Algérien et moi. Le reste des élèves étaient tous enfants de colons. Ca promettait, déjà à Annaba pour toute l'école secondaire on était à peine une dizaine d'Algériennes et la plupart d'entre elles étaient pratiquement issues de familles assez aisées, des familles privilégiées. Il faut le dire parce que les autres enfants n'arrivaient pas jusque là. Déjà à la 6^{ième}, il y'avait une espèce de barrage. C'était le 1^{ier} mais le plus important ; il y'avait très peu d'enfants algériens qui arrivaient à franchir le cap de la 6 ième, on les dirigeait vers le C.E.P. Puis plus rien. Le 2 ième barrage se situait au niveau du brevet élémentaire. Arriver jusqu'au bac, c'était réellement une grande victoire, ça tenait de la performance.

La révolution était imminente, je vivais dans un climat et dans un milieu qui l'espérait et qui l'attendait : en un mot j'étais prête.

Le 1 ier Novembre 1954 éclate comme un feu d'artifice dans la nuit coloniale. J'étais prête, oui, mais à l'époque on n'entrait pas dans les rangs du F.L.N. comme on entre dans un club sportif : dans un quartier tout le monde se connaît. Nous savions qui était nationaliste, qui était francophile et qui préférerait rester dans l'expectative, les attentistes. Grâce à ma famille et plus particulièrement à mon père dont le nationalisme n'était plus à prouver, j'ai été contactée assez tôt parle F.L.N.

En 1955, mon plus jeune oncle Azzedine refusant de répondre à l'appel des drapeaux français prend le maquis. Je faisais quelques liaisons. Mais mon engagement officiel, décisif et irrévocable s'inscrit dans la grève des étudiants le 19 mai 1956. Je dis cela maintenant avec beaucoup de recul, mais à l'époque tout s'enchaînait, tout s'encastrait et ce, depuis mon enfance et ma participation à la lutte n'en est que l'aboutissement logique. Très vite j'ai été intégrée dans un groupe armé, un groupe de choc ; j'étais ce que l'on appelle un « fidaï », un terroriste, si vous préférez. Bon à ce stade, on n' allait pas vous confier du jour au lendemain une bombe, il fallait faire ses preuves. J'ai commencé par le transport d'armes et d'explosifs.

Mais je voudrais dire quelques mots sur la période précédant le déclenchement de la grève des étudiants.

En ce début d'année 1956, le 2 février, exactement, la population ultra manifeste sa fureur de voir partir Jacques Soustelle. Sa fureur monte encore lorsqu'elle apprend la nomination du Général Catroux, qui passait à leurs yeux comme un homme favorable aux négociations avec le F.L.N. Des manifestations monstres se déroulent dans le centre d'Alger, prés de la Grande Poste, au plateau des Glières, à la fac......]'étais aux premières loges puisque le cours que je fréquentais se trouvait à proximité de la fac. C'est dans cette atmosphère que le président du Conseil Guy Mollet arrive à Alger où il est accueilli à coups de tomates. Il cède, renonce à Catroux et annonce l'arrivée de Robert Lacoste et rassure les pieds noirs en leur déclarant : « La France restera présente en Algérie ».

Les milieux estudiantins étaient surchauffés, ce n'était plus possible d'aller en cours et de suivre normalement. Les étudiants étaient poursuivis, persécutés. Faute de plus amples informations, je citerai cet étudiant assassiné à Bougie et jeté à la mer, l'empoisonnement de la nourriture au foyer des étudiants algériens à Ben Aknoun. Je me souviens, les étudiants pieds noirs venaient aux cours avec des petites matraques en caoutchouc fichées dans leurs chaussettes. Une fois, je venais juste de rentrer dans la salle de cours quand un poignard est venu juste se planter devant moi, sur ma table. Ca tournait vraiment à l'émeute. La coexistence n'était plus possible. Il n'était même plus question de faire semblant. C'est

dans ce climat d'insécurité et d'effervescence qu'a été déclenchée la grève illimitée des cours...Cette grève a été un tournant décisif dans la vie de l'étudiant algérien, du jeune en général, parce que lorsqu'on parle des étudiants algériens, il s'agit également, et surtout des lycéens. Même les écoles primaires ont été désertées par les enfants pendant un certain temps.

Mais cette grève me posait un problème qu'il me fallait résoudre et au plus vite. En effet aux yeux de mon père qui ne savait pas que je militais, je n'avais plus de raison pour sortir. Mon père était juste mais très sévère. Comment militer si je n'ai l'autorisation paternelle.

C'est la médersa qui m'a offert la solution. J'ai été sollicitée

l'accepte avec joie et mon père donna son accord. Ce n'était que partie remise puisque le même problème allait se poser au déclenchement de la guerre des Huit jours. Ce jour là arrive plus vite que je ne le pensais. Mon problème me paraissait d'autant plus insoluble que j'avais pour mission de sortir pendant les premiers jours de la grève pour remettre des secours aux familles nécessiteuses et en particulier à celles dont les chefs de famille étaient soit au maquis, soit en prison .Il n'y avait qu'une seule alternative, déclarer à mon père

mon appartenance au F.L.N. Comme je ne pouvais l'aborder de front, j'ai demandé à mon oncle M'Hamed de le faire .Et tout se passa très bien, j'étais désormais libre de mes mouvements.

Au soir du 8^{ième} jour de la grève, mon oncle M'Hamed est arrêté, suivi le lendemain par mon père qui était allé aux nouvelles. Là on le fourre dans un placard puis on le déplace au stade des Annassers où on l'enferme dans une cabine. Atrocement torturé, on le jette quinze jours après prés du portail de notre habitation .Quelques jours après les éléments de la main rouge viennent le reprendre pour le torturer à nouveau jusqu'à son dernier souffle.

Mon père fait partie de cette longue liste de milliers de ceux que l'on appelle les « disparus », résultat de la sauvage répression qui s'est abattue avant, pendant et après la grève des huit jours sur Alger, ville martyre.

Après les premières bombes, celles du Milk Bar et de la cafétéria, le préfet de police avait pris une série de mesures pour le département d'Alger. Ces mesures permettaient le contrôle dans tous les lieux publics et services de transport. Les paquets et les couffins étaient fouillés. Dans les bureaux de poste, tout expéditeur même d'un télégramme devait justifier de son identité. Dans les salles de spectacle où les entre actes sont désormais supprimés, toutes les issues et les

toilettes sont gardées. Une véritable psychose de la bombe s'installait. Alger vivait sur un volcan. Il était bien évident qu'un coup de pistolet à Alger équivalait à une embuscade dans les maquis. Avec l'administration, les corps consulaires, les ambassades, la presse étrangère, Alger était devenue un formidable lieu de résonnance.

Je ne m'étendrais pas sur la période de ce qu'on appelé improprement « la bataille d'Alger ». Elle mériterait à elle seule plusieurs études, aussi bien sur le plan interne que sur le plan externe. Je dirai seulement qu'au cours de cette période, le martyr d'Alger a été l'œuvre de Massu, le frustré de Port Said, de Bigeard, le vaincu de Dien Ben Phu et de leur clique qu'aucun mot ne pourra jamais qualifier. La terreur qu'ils avaient instaurée n'arrivait pas à venir à bout de la détermination des fidaïne. Les attentats continuaient spectaculaires et de plus en plus audacieux, compte tenu du quadrillage de la ville.

C'est dans ce climat, que du transport d'armes et d'explosifs, je suis passée à l'action directe le 18 juillet 1957 en déposant trois bombes. J'étais accompagnée du militant Safi Yahia.

Toutes les trois ont été déposées sous des voitures en stationnement et dans des rues non passantes. J'avoue

maintenant qu'à l'époque c'était assez frustrant. D'autant qu'un mois auparavant avaient eu lieu plusieurs attentats meurtriers : le 3 juin c'était les bombes des lampadaires et le 11 juin celles de la corniche. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris la raison de cette consigne et, pourquoi ces bombes devaient avoir un caractère beaucoup plus psychologique que meurtrier.

En effet, une fameuse entrevue avait eu lieu quelques jours auparavant à la Casbah. Germaine Tillon, une ethnologue française plus connue pour avoir été déportée dans les camps nazis durant la résistance, ce qui ne l'empêchait pas de nous traiter d'assassins, rencontre Yacef Saadi. Elle se dit et je cite :

« Si on arrive à arrêter les exécutions capitales, eux (c'est-à-dire nous) arrêtent les attentats. On fait descendre la violence des deux côtés et on peut parler ». Fin de citation.

Les précautions inhérentes à la clandestinité étant prises, Yacef Saadi la reçoit. Ils discutent et il l'invite à passer la nuit à la Casbah, pour ; lui dit-il :

« Entendre tout le voisinage en train de hurler. On torture les gens à domicile et vous allez écouter vous-même ».

D'autre part, ajoute-t-il :

« Nos frères qui sont dans les prisons, les condamnés à mort attendent l'aube des exécutions.....Si vous me donnez votre parole d'honneur, si vous êtes envoyée par votre gouvernement et c'est une démarche officielle et si vous me promettez qu'il n'y aura plus d'exécutions, qu'il n'y aura plus de torture surtout à domicile, vous ne verrez jamais une bombe dans un café ».

Donc, contre l'engagement d'un gouvernement français d'arrêter toute exécution, Yacef s'engageait, lui, à ne plus toucher aux civils. Ils se sont quittés sur cette base. Elle a promis d'aller voir ses amis à Paris et qu'elle reviendrait lui rendre la réponse. Elle va donc voir le général De Gaulle, Geneviève De Gaulle, Bourgès Maunoury, Louis Mongin....Enfin toutes ses connaissances, des anciens résistants. Une semaine après son départ, cinq frères sont exécutés à la prison de Constantine. Germaine Tillon envoie un télégramme à Yacef où elle lui dit:

« Je t'en supplie, je sais qu'il y'a eu des exécutions, moi je n'ai pas eu le temps de contacter tous mes amis. Il y'a eu cinq exécutions, essaie de ne rien faire ».

Yacef à demi convaincu essaie quand même une opération de représailles, opération au cours de laquelle les civils ne seraient pas touchés. Cette opération a compté huit

bombes dont celles que j'ai déposées et que j'ai citées plus haut. Trois jours après, trois autres frères sont exécutés à Barberousse.

Alors là les représailles sont inévitables. Yacef donne ordre de déposer des bombes là où il y'avait des objectifs civils.

Je dois, quant à moi, en déposer quatre. Je vais comme la fois précédente les chercher dans un appartement du Bon Marché à proximité de la Mosquée de Sidi Abderrahmane. Les bombes n'étaient pas encore réglées. Le régleur Saïd Bouzoureneétait dans la pièce voisine. Selon les strictes consignes je ne devais pas le voir. C'était aussi valable pour lui. l'étais en train d'attendre quand soudain j'entends une immense déflagration. Une bombe avait explosé entre les mains du régleur. Saïd Igranaissi, mon responsable direct qui se trouvait avec le régleur rentre brusquement dans la pièce où je me trouvais et me demande de sauter par la fenêtre. Je suis paniquée, bouleversée par les hurlements du frère, des hurlements qui brisaient le cœur. J'ai quand même sauté pendant que les zouaves qui formaient le barrage face à la mosquée montaient vers l'appartement. J'ai grimpé à la fenêtre et j'ai sauté. J'ai attendu quelques instants un peu plus haut, prés de la clinique de Verdun pendant que Saïd allait récupérer les autres bombes et me les remettre, quand je le vois en fin de compte arriver avec une femme voilée. J'ai su plus tard que c'était Fatouma Talbi. Il me conseille vivement de fuir .Je monte à la station de taxi au boulevard de la Victoire face à la sinistre prison de Barberousse. J'étais encore loin de me douter qu'elle serait ma prochaine résidence. Je rentre chez moi au Hamma, les oreilles bourdonnantes, le cœur brisé et dans ma tête résonnaient lancinantes les hurlements du frère Saïd Bouzourene.

l'attendais le contact quand au petit matin d'un jour d'été, les paras et la D.S.T. me cueillent chez moi. C'était fin août et la fin de ce que Massu et consorts ont appelé la « bataille d'Alger ».

Debbih Chérif et Ramel tombaient au champ d'honneur les armes à la main pendant que j'étais en même temps que d'autres frères et sœurs à l'école Sarouy transformé en centre de tortures. J'ai été torturée dans une salle de classe, là même où on avait quelques jours auparavant assassiné une jeune fille de seize ans. Elle s'appelait Ourida Meddad, on l'a tellement torturée qu'elle en est morte. Puis ils l'ont jetée par la fenêtre pour faire croire qu'elle s'était suicidée.

Après être passée par les mains des paras ensuite entre celles non moins cruelles de la D.S.T., j'ai été inculpée puis incarcérée à Barberousse.

A Barberousse, j'en avais terminé avec l'isolement de l'interrogatoire à la gégène. J'étais au milieu de mes sœurs. J'appris ce que solidarité voulait dire. Nous avons été transférées dans plusieurs prisons, mais celle de Barberousse restera à jamais gravée dans nos cœurs. Barberousse c'est les exécutions, c'est les angoisses, la peur, c'est ces longues nuits dans l'attente des aubes meurtrières.

Il y a des gens qui n'ont pas été d'accord que l'on montre la guillotine dans un film ou dans une exposition par égard aux familles dont le père ou le fils a été guillotiné. Il y a eu en effet des femmes qui se sont évanouies à la vue de cette infernale machine quand je l'ai faite exposer à la porte du Musée du Djihad lors de l'exposition » Casbah et lutte de libération » en 1984 à l'occasion du 30 ième anniversaire de la révolution. Mais d'autres soutiennent et je suis d'accord avec eux qu'il faut la montrer afin que la jeune génération et celles à venir sachent le sacrifice suprême de leurs aînés ; qu'ils sachent qu'ils sont allés vers la mort sans peur, soutenus par leur idéal et leur foi en la victoire finale.

En prison, on a voulu nous déshumaniser, nous avons créé et appris d'autres formes de lutte. Nous avons continué l'action à l'intérieur de la prison. La majorité d'entre nous étaient jeunes. Baya et Djoher avaient 16 et 17 ans. Toutes les deux ont été condamnées à mort.

Il y avait là les fidaïates, des infirmières, des maquisardes, des agents de liaison....Il y avait parfois avec nous des familles entières de militants. Je pense notamment à la famille Ighilahriz, la mère, la grand-mère, le père, les sœurs, les oncles......Des mères qui avaient leur fils condamné à mort dans une cellule juste à quelques mètres de la détention des femmes, je pense à Yemma Tassadit, la mère de Ali « yeux bleux », à khalti Yamina Guebli. Il y avait là également des mères qui avaient laissé derrière elles des bébés encore dans leurs langues, et des femmes enceintes telles que Houria Ramel.

Nous étions très très unies, nous ne faisions rien sans nous consulter. Au cours de ces longues années de détention, nous avons souvent été transférées d'une prison à une autre. On étudiait, on lisait, nous donnions des cours d'arabe et de français. On alphabétisait celles qui ne savaient ni lire ni écrire. Beaucoup d'entre elles étaient à leur libération parfaitement alphabétisées, mais nous n'avions pas toujours eu les moyens de le faire. Au début, nous n'avions même pas un livre de lecture mais on se débrouillait. Annie Steiner avait même écrit deux ou trois pièces de théâtre. On les montait avec trois fois rien. La nécessité faisait loi. Nous marquions les premier Novembre, le 8 Mai 1945, ce jour on jeûnait. Nous fêtions les anniversaires des sœurs. Nous chantions, nous dansions.....on se maquillait au stylo à bille,

on avait des inventions terribles. De la prison, nous en avons fait une maison de la culture sans moyen, comme l'a si bien fait remarquer Annie Steiner dans le film documentaire « Barberousse-mes sœurs » où par ailleurs, elle explique et raconte : « La prison n'est jamais la même. Elle évolue avec le nombre car c'est le nombre qui nous a rendu fortes ; plus nous étions nombreuses et plus nous étions imbattables ».

Une fois, nous avons entendu le quartier des condamnés à mort chanter. Nous avions tout de suite compris que c'était le 1^{ier} Novembre qui commençait. Et on a manifesté. La prison a alors craqué, la prison a écroulé. A, la suite de ça, bien entendu, il y a eu répression, surtout sur les hommes. Le directeur de Barberousse est d'abord descendu au quartier des femmes, pour se donner du courage, il nous a dit:

« Qu'est- ce que c'est ça les hommes chantent en haut, les femmes chantent en bas, qu'est-ce-que c'est ça? ». Alors il y'a eu une sœur qui ne manquait pas d'humour et qui lui a dit:

« Une prison gaie, Monsieur le Directeur ».

Le 1^{ier} Novembre 1957 a été manifesté de façon grandiose pour une prison. La prison a croulé, la prison a craqué, elle a craqué sous les applaudissements, des applaudissements de milliers de mains. Les 1iers novembre suivants n'ont pas été les mêmes. Ils ont chacun eu lieu, mais ils étaient différents. Et c'est en cela qu'une prison est vivante,

ou du moins que les détenues politiques sont vivantes car à chaque fois elles ont adapté leur premier Novembre au contexte. Le premier Novembre a été parfois plus restreint mais pas moins intense. Je me souviens qu'à Pau, on avait tout minuté, il y 'avait un protocole. Par exemple c'était Bahia, la plus jeune qui portait le drapeau. Là comme nous étions dans une prison en France et qu'il y avait des gardiennes qui avaient été peut-être dans la résistance, après les slogans en arabe et en français, après les nachide, nous rajoutions les premières lignes de :

« Ami, entends-tu ce vol noir des corbeaux sur nos plaines. Ami, entends-tu ce cri sourd du pays qu'on enchaîne....».

Et ça c'était un message pour leur faire comprendre que nous n'étions pas des fellagha, mais des résistantes, des révolutionnaires.

Au niveau des séparations mère-enfants, Baya Hocine nous rappelle :

« Il y avait Annie qui n'avait aucune nouvelles de ses enfants en bas âge. Ce n'est qu'après la libération qu'elle a pu avoir de leurs nouvelles. Le cas de Jacqueline et de Djamila, sa fille. La veille du procès, nous étions en train d'embellir Jacqueline pour qu'elle soit la plus belle possible, la plus insolente possible, on chantait, on dansait pour préparer le procès de Jacqueline, un procès truqué d'avance. »

Toujours la bonne humeur, le courage.....Et puis à un moment donné, on appelle Jacqueline au parloir. Elle va voir l'avocat et revient blanche comme un linceul. Djamila sa fille venait d'être arrêtée au maquis en même temps que N'Fissa Hamoud.

Voilà quelques aspects du genre de situation que nous avions eu à affronter. Nos souffrances étaient quotidiennes. Je pense que chacune de nous garde ce genre de souffrances au fond d'elle-même. On ne peut les rendre ni avec des mots ni avec des images. Je dirai seulement et simplement que nous les assumions parce que nous savions que cela en valait la peine ».

2- KETTAF Nadra : « J'aurai voulu naître homme ».

Ce témoignage recueilli, il y a déjà quelques années s'est avéré avec l'expérience accumulée et le regard critique sur le plan méthodologique, plein d'enseignements nouveaux.

Recueillis à chaud les témoignages ne livrent que ce qu'ils laissent apparaître. Une nouvelle lecture après une mise au placard et à la lumière de ceux déjà réalisés, lui donnent un tout autre caractère. Cela nous permet de saisir une dimension qui n'est pas apparue à première vue et c'est peut-être là tout l'intérêt des textes que l'on déterre. C'est le cas de ce témoignage.

Le témoignage que je vais présenter a été réalisé en deux temps. La première partie est le résultat d'un entretien verbal au cours duquel je me suis efforcée de prendre le maximum de notes, le second entretien a été enregistré ; cette démarche est plus instructive sur le plan de la construction des idées avancées et sur le plan de la structure du discours. Ce qui permet une meilleure lisibilité et donc une meilleure exploitation du document oral.

Ce témoignage se divise en trois grandes parties qui se recoupent et s'enchevêtrent dans une logique interne propre au témoin. Dans un premier temps, notre témoin nous parle de la phase pré engagement dans les rangs de l'ALN, il est surtout question de son milieu familial, de la place du père militant islahiste forgé aux idées du cheikh Ibn Badis.

« Je suis issue d'une famille de militants. Mon père soudeur, autodidacte, badisien ,luttait pour faire sortir son pays du maraboutisme, de l'obscurantisme et de l'ignorance ».

Ce père dont la modeste condition sociale n'empêchera pas de se sacrifier pour la scolarisation de ses enfants l'a « inscrite dans un cours privé chez Pigier qui préparait pour l'examen du Bac ».

Le témoignage laisse transparaître un formidable décalage entre le niveau social et culturel du père et ses aspirations qu'il espère réaliser à travers ses enfants et plus particulièrement ses filles. Le discours des islahistes prend tout son sens. Voilà un père qu'on imagine évoluant dans un quartier populaire où les tabous règnent en maître, faire sienne la devise des Oulémas: l'émancipation : par la culture.

Dans la première partie de l'interview, notre témoin relève avec force le courage puis le sacrifice consenti par le père qui prend, aux yeux de ses enfants, l'allure d'un pionnier. Nadra est d'abord inscrite à l'école primaire, bonne élève ; elle ne pourra pas accéder au collège réservé aux seuls Européens. Elle verra ses parents se sacrifier financièrement pour l'inscrire à l'école privée Pigier, qu'elle quittera avec le brevet élémentaire pour s'inscrire par la suite à l'école d'infirmière Marie Feuillet «où les petites musulmanes se comptaient sur le bout des doigts », qu'elle quittera à un mois de son examen final pour rejoindre le maquis en sa qualité d'infirmière.

Ce qu'elle mentionne au passage de manière discrète mais qui a valeur de symbole, c'est qu'à la différence des autres filles ; elle ne porte pas le voile. Elle insiste aussi sur la place de l'école dans l'éveil du sentiment national : « On vivait les évènements du point de vue politique, les enfants à 14-15 ans étaient politisés. On savait que nos ancêtres

n'étaient pas les Gaulois comme on aimait à nous le répéter à l'école....On ne devient pas fidaï à 12 ans par hasard ».

Trois idées forces traversent cet extrait :

-Appartenance de l'Algérie à la France, élément central d'une formation militante qui trouve son prolongement dans l'école française,

-L'arrivée en masse d'une jeunesse acquise aux idéaux défendus par le F.LN., -L'engagement actif de cette jeunesse dans la lutte de libération nationale.

Les recherches historiques, celles menées à partir d'une lecture critique des archives et de la presse, combinées au témoignage oral démontrent clairement, contrairement à certaines études, que les petits Algériens scolarisés à l'école française ne se reconnaissent pas dans la devise, défendue par cette dernière : « nos ancêtres les Gaulois ». L'assimilation politique n'empruntera pas ce chemin, puisque bon nombre d'enseignants algériens, y compris ceux qui écrivaient dans « La Voi xdes Humbles » se faisaient un devoir d'expliquer de manière pédagogique à des têtes réceptives, que leurs ancêtres n'étaient nullement des Gaulois. Ce mensonge officiel donnera alors au cours d'histoire et de géographie une dimension contraire à celle qui était attendue par les programmes de l'école française. On est en plein dans la contre -histoire .Les petits écoliers découvraient alors un pan de leur vraie histoire. Ces jeunes élèves avaient devant eux toute une traversée du désert qui s'effectuera plus ou moins rapidement selon le milieu social de l'élève et le lieu géographique de son école.

14-15 ans, c'est l'âge du mariage pour une jeune fille mais en ces années 40-50 c'est aussi l'âge de l'éveil, de la formation en herbe d'une conscience politique. Quand on a 10 ans et qu'à cet âge là on a connu les massacres de Sétif, Guelma, on devine facilement l'emprise que cela puisse avoir sur les consciences.

La deuxième partie du témoignage est celle de l'engagement dans les rangs du F.L.N. : « On ne devient pas fidaï à douze ans par hasard. »Il est important de souligner que cette phrase est immédiatement précédée par « nos ancêtres les Gaulois ». Lien qui semble s'établir dans le mental du témoin et l'autre phrase est si puissant et si révoltant qu'il fonctionne comme un rejet de ce que l'école coloniale a voulu inculquer à une jeunesse d'apparence passive et acquise au discours colonial mais qui en fait était à la recherche de ce qui constituait l'histoire de son pays.

« On contacté mon frère, on avait besoin d'une infirmière dans le sud.....j'ai accepté et je n'ai pas informé mes parents ». Cette phrase marque le passage à la phase active. Probablement, plus impliqués que leur père ; frère et sœur s'engouffrent dans le militantisme actif. Le frère remplace le père dont on ignore tout. Nous ne savons pas ce

qu'il est advenu de lui, s'il a suivi ou pas les traces de cheikh Tebessi et cheikh Zemmouchi ou s'il s'est inscrit dans la ligne attentiste d'El Bassaïr et de cheikh Brahimi.

L'autorité qui n'est que formelle revient au frère puisque c'est lui qui contactera notre future moudjahida. Cependant même cet aspect est atténué, le frère ne jouant en apparence que le rôle de courroie de transmission. Notre témoin semble se prendre en charge totalement. A l'hôpital Baudens où elle fait son stage d'infirmière, elle renseigne son frère sur le nombre et les noms des blessés admis à l'hôpital. C'est par le frère biologique militant que la sœur entrera an contact avec ceux qui avaient pour tâche de l'acheminer vers un lieu tenu secret. La fille cesse d'être soumise et cloîtrée. Il est loin le temps où la fille était source de tous les maux...Elle est à présent la fierté de la famille cette fierté est traversée par la peur et si l'humiliation.«A la fin de la révolution, mon père était fier de moi ».

C'est alors que s'engage le combat contre soi et pour le pays dans l'anonymat, l'ignorance des lendemains et parfois le jeu qui prend une dimension combattante. C'est accompagnée d'un marocain que, voilée pour la première fois Nadra Kettaf prend le train pour le sud. Le jeu commence dés cet instant. Elle se fait d'abord passer pour sa

femme aux yeux des passagers et des contrôleurs du train pendant une journée et une nuit durant. Ce jeu se poursuivra une fois arrivé à destination. Hébergée chez son accompagnateur dont elle ignore le nom, elle passe aux yeux de sa femme légitime et des voisines pour la deuxième épouse. « Quand on est arrivé chez lui, sa femme me prenait pour sa deuxième épouse ; les voisines sont venues me voir et moi je ne pouvais rien dire....c'était le SecretL'arme du Secret est une arme comme une autre mais qui avait encore plus d'importance qu'une autre arme. La force d'une lutte c'est le secret, on pouvait torturer un fidaï, il ne disait rien».

Ce jeu est vécu intérieurement comme une violence contre soi : il y a d'abord le port du voile : « A cette époque je ne portais pas le voile, d'ailleurs je ne savais pas le porter ; je sortais dévoilée , cela signifiait pour moi se comporter comme un garçon : sortir, continuer ses études etc...Quant à l'utilisation du haïk, j'ai dû le porter pour rejoindre le maquis pour ne pas me faire remarquer .Porter le voile, être accompagnée par un homme que je ne connaissais pas et me faire passer pour sa femme.....Pour moi le voile fut un instrument, un moyen de parvenir au maquis sans être inquiétée par l'armée coloniale ».

Cette violence morale va s'accentuer quand elle se laissera prendre au jeu en se faisant passer pour la femme de son accompagnateur, elle accepte de jouer le rôle de la femme soumise, elle est écrasée par le secret qu'elle porte en elle. Ce second dédoublement qu'elle retrace avec force détails après tant et tant d'années, montre bien que cette tranche de vie, aussi courte soit-elle, l'a marquée profondément. Le sacrifice militant commence par là. On s'affiche avec quelqu'un qu'on ne connaît pas, on voyage avec lui-même si c'est dans l'anonymat, on séjourne chez lui....dans d'autres circonstances, cela aurait pu tourner au drame. Un silence couvre le passage de la maison de son accompagnateur au maquis. Je ne pense pas qu'il y ait là omission ou oubli volontaire. La mémoire semble n'avoir retenu que les faits saillants. Nous pouvons supposer que pour des raisons de sécurité, le passage chez son accompagnateur est de courte durée.

« Je suis la première moudjahida d'Oran ville qui a rejoint le maquis, la zone VIII(région du sud : Mechria, Ain Sefra, Béchar) puis on a ramené deux autres sœurs de Ain Sefra. Je les ai formées moi-même, elles travaillaient avec moi comme infirmières».

Dans cette partie du témoignage, c'est l'élément féminin qui prédomine, l'homme est pratiquement absent, tout se passe comme si elle était seule au maquis, même si d'autres sœurs vont se joindre à elle. Le discours est toujours au féminin : « Les femmes ont prouvé qu'elles pouvaient participer et elles l'ont fait.. » et comme dans un sursaut, elle enchaîne bien vite « moi, je n'ai pas demandé l'avis de mes parents, je n'ai pas pensé à mes parents». La révolte se mêle confusément au désir de servir sa patrie mais sans que cela entraîne une fracture. C'est la phase de l'accomplissement « j'ai l'impression d'être née » souligne avec force Nadra Kettaf. Cet accomplissement passe, en apparence, par une rupture avec le passé et un engagement total dans le présent et le futur. « J'ai tout oublié et je ne voulais penser qu'à ce que je voulais faire ». Cette attitude mentale et physique sera à l'origine de certaines incompréhensions parmi lesquelles le fait de prêter serment. C'est en tant que volontaire qu'elle s'est mise au service de la cause nationale. Elle n'est venue ni contrainte ni obligée : «On était des passionnées, on avait la foi, en montant au maquis, je n'avais pas l'impression d'avoir laissé une famille derrière moi ».

Sa présence parmi les moudjahidine était en soi un engagement, et quand elle est obligée de prêter serment, elle le fera à sa manière plus engagée que le veut la formulation du serment lui-même.

« Je prête serment que tant que je vivrais je travaillerai pour la révolution, pour monpays et je ferai tout pour que cette révolution réussisse, même si un jour je devais me retrouver sur le trottoir et que les gens avec qui j'ai travaillé m'ignorent et bien je ne regretterai jamais d'avoir travaillé pour la révolution. A cette époque, c'était mon serment et je n'avais que vingt ans ».

Ce reniement de soi, qui trouve son prolongement dans un engagement sans faille pour la cause nationale, fait d'elle la militante modèle prête à accomplir toutes les tâches et à ne reculer devant aucun danger. Son seul objectif : servir par le sacrifice son pays. Seule et la première parmi les frères, même si elle ne se trouvait pas dans une position inconfortable dans cette zone VIII, il n'en demeure pas moins qu'elle trouvait «inimaginable » une femme au milieu d'hommes.

« On pouvait s'attendre à tout....il fallait être forte, mais j'ai toujours été un garçon manqué et ce n'est pas un frère au maquis qui m'aurait fait peur. Beaucoup ne comprenaient pas pourquoi on leur a envoyé des femmes au maquis et pour beaucoup d'entre eux, c'était leur mettre une bombe entre les bras...».

Dix jours après son arrivée au maquis, un responsable lui dit : « *l'ai une question à te poser mais surtout ne te mets pas en colère.* Qu'est ce que tu diras si on te demandait de te marier ? Je lui réponds : vous vous moquez de moi, je suis

montée au maquis pour soigner et non pour me marier. Si vous n'avez pas besoin de moi renvoyez-moi chez mes parents ! La révolution au maquis a été faite par la démarcation de la femme et de l'homme. Vis à vis des maquisardes, il y a eu trop de paternalisme, il y a des moments où l'on s'est dit « pourquoi je ne suis pas née homme? » .On a souffert de paternalisme. La femme a beaucoup participé et finalement on ne l'a pas assez montré....Il y a eu des accidents de parcours », conclut-elle sans donner aucun détail. Elle me parlait de son vécu au djebel aux côtés des « frères » la rage au cœur. Si je n'avais pas senti chez elle un rapport charnel à la Révolution et à l'Algérie, qui la dévorait comme un feu, j'aurai conclu en toute hâte à une déception, à un reniement de sa propre histoire. Dans des cas pareils, le présent est vécu à travers le prisme du passé toujours actif et corrosif surtout si ce passé est celui d'un peuple, d'une nation, s'il a été porteur d'espoirs très vite décus. « Au maquis, la femme travaillait comme un âne ; il y avait un paternalisme outrancier au maquis et on n'était pas d'accord. Les filles avaient été évacuées vers les frontières parce que la lutte devenait plus dure, plus intense effectivement mais aussi parce que les maquisardes étaient conscientes : malgré tout ce qu'elles faisaient elles étaient tenues à l'écart », enchaîne Nadra d'une voix pleine d'amertume. On sent à travers ce

témoignage que l'objet de la rancœur c'est l'homme dont les réflexes, les comportements n'ont pas changé. Les femmes qui ont vu dans leur engagement un acte émancipateur se trouvent à nouveau prises en charge par de nouveaux tuteurs. Après le père, le frère, le cousin, ce sont les « frères » de combat qui s'arrogent ce droit sur les moudjahidate. « Par rapport à mon degré de maturité et au travail sanitaire que j'effectuais, j'étais isolée par rapport à un homme ».

Dans sa forme ce témoignage nous donne un aperçu de la vie quotidienne des maquisardes. Ce discours est-il celui de l'ensemble des moudjahidate? L'être humain est le produit de deux facteurs au moins : de son époque et de son milieu. Partant de cette règle chère à Seignobos et Ibn Khaldoun, les « bombistes» d'Alger tiennent un autre discours. La traque faite aux combattants par Massu et ses parachutistes, mettra aux premières loges les poseuses de Evoluant dans fait bombes. un environnement clandestinité, elles n'auront pas à vivre en permanence et en communauté avec leurs « frères ». Les règles qui régissent la vie dans les maquis étaient différentes de celles qui régulaient le fonctionnement de la Révolution dans la ville. Le cloisonnement qui était une arme défensive limitait les contacts dans le temps et dans l'espace entre « frères et sœurs ».Partant de là ,le vécu des maquisardes n'était pas celui des « bombistes » qui disparaissaient dans la nature avant de se voir confier en toute hâte une mission. Ce comportement différentiel (maquisarde, moussebilate de l'intérieur, « bombistes » d'Alger) nécessite une étude socio historique de la population masculine qui encadrait par le nombre et le commandement la Révolution. Il est temps de reconstituer ces différents moments de l'histoire de la guerre de libération nationale si l'on veut décrypter dans leur plénitude et leur froideur ces témoignages.

Le désarroi, le refoulement, la peur devant l'ennemi, les espoirs du lendemain, les sentiments qui traversent le corps et l'esprit ont été consignés dans des poèmes, qui de l'avis de notre témoin Nadra ont exprimé ce qu'elle ressentait. Exhumés ces poèmes pourraient nous livrer des états d'âme. Pour avoir respecté sa volonté deux des poèmes qu'elle m'a lue n'ont pas été enregistrés. Espérant qu'un jour ils seront publiés, car le romantisme qui s'en dégage en fait un joli tableau d'art où s'entrecroisent les dures conditions de combat, l'angoisse de l'encerclement et l'espoir de survivre à la guerre et de vivre, ne serait- ce qu'un jour, la libération de son pays.

« Le bruissement des feuilles », « le ruissellement de l'eau », « la couleur des fleurs » et « le chant des oiseaux » se conjuguent dans une mélodie singulière avec le

vrombissement des avions mouchards, le crépitement des armes et les cris des blessés.

3- Témoignage d'une moussebila : Zohra S. « Accepter l'inacceptable pour servir son pays »

Digne d'un roman policier, l'aventure de Zohra S. s'apparente à un véritable parcours de ces espionnes que l'on rencontre dans les films américains. Zohra est née en 1939 à Arris, mariée puis divorcée elle se remariera contre son gré avec un harki, sur proposition du F.L.N. pour servir le camp de son ex mari devenu maquisard.

Simple, limpide, riche en détails, ce témoignage diffère de tout ce que nous avons pu recueillir jusqu'à présent. Il émane d'une femme illettrée qui a accepté en toute conscience de partager sa vie avec un traître. L'entreprise qu'elle allait connaître était doublement périlleuse avec son supposé mari, auprès duquel elle devait se montrer aimable, et les militaires ensuite puisqu'elle devait résider dans la caserne. Sa tâche n'était pas seulement de renseigner les maquisards sur les mouvements de l'armée française mais surtout de puiser au jour le jour au dépôt des munitions ce qu'elle pouvait mettre dans sa jarre d'eau comme armes à remettre à une autre « liaison » chargée de les acheminer au maquis.

Mémorisé mais non enregistré ce témoignage en arabe dialectal porte les marques de tout travail soumis à traitement et surtout traduit. J'ai essayé tant qu'à faire à être fidèle aussi bien à l'esprit qu'à la manière dont a été « dit » ce témoignage. Zohra a commencé par raconter son de manière expérience spontanée, naturelle. Par déformation professionnelle j'ai voulu spontanément la soumettre à un questionnaire .mille fois appris mais j'ai résisté violemment à cette tentation; n'intervenant que de rares fois. L'intérêt de ce témoignage, œuvre d'une simple femme d'entretien dans un petit hôpital d'un village historiquement glorieux (Arris dans la wilaya de Batna) ; c'est la conjugaison du passé et du présent ou plutôt inversement c'est le présent qui sert de miroir au passé pour mieux se voir, : le résultat c'est cette philosophie qui puise sa sève dans les profondeurs d'une histoire qui se projette dans un avenir que tout un chacun voudrait qu'il soit demain.

Ce témoignage, je le livre tel que je l'ai enregistré immédiatement une fois à ma table de travail, c'est-à-dire aussitôt que j'ai quitté Zohra. Classé, ce témoignage m'a tout de suite « emballée » malgré sa concision parce qu'il tranchait avec ceux que j'avais recueillis jusqu'alors. Combien sont-elles, celles qui, comme Zohra ont mené une expérience similaire et que l'histoire a relégué dans ses

oubliettes profondes? Ce témoignage est, par sa simplicité, un hymne à la femme algérienne qui a fait don de sa vie, de sa liberté, de ses sentiments pour servir son pays, ne serait ce qu'en roulant le couscous aux maquisards traqués par le froid, la faim et la soif.

« J'ai ouvert les yeux sur le sens du mot « révolution » avant même la déclaration du premier novembre et la lutte de libération nationale. Bien avant, nous recevions chez nous, à la maison les visiteurs de la nuit. Jusqu'au petit matin ils discutaient avec mon père sur les moyens pour préparer la révolution et cacher un maximum d'armes pour les utiliser le grand jour. Mon père militant nationaliste nous en parlait souvent et nous demandait d'être très discret.

Je me suis mariée très jeune en 1954, à l'âge de quinze ans. Mon mari était parmi les premiers à être monté au maquis. Avant de partir, il m'a rendue ma liberté, j'étais divorcée. Dans mon village, il y avait un traître qui travaillait avec l'armée française, il était amoureux de moi et voulait m'épouser mais à chaque fois je le repoussais et refusais ses avances et sa demande en mariage. Devant mon refus catégorique, il me menaça et déclara qu'il m'épouserait avec ou sans mon consentement. J'ai eu peur, je ne voulais pas d'un harki, un traître pour époux. Sur les conseils de mon

père j'ai envoyé un message au Front pour rejoindre le maquis et échapper à ce traître. La réponse des « frères » était surprenante. Ils me demandaient d'accepter l'offre de mariage du traître, d'aller habiter avec lui au camp français tout en restant en contact avec les militants car je pouvais leur être d'un grand secours. J'ai exécuté, je me suis mariée et je suis allée vivre avec ce traître au camp militaire. Le dépôt des munitions était juste en face de moi. La nuit j'y entrais discrètement; je prenais ce que je pouvais : des armes, des munitions que je cachais dans une jarre. Le matin, je prenais cette jarre pour aller chercher de l'eau du ruisseau qui se trouvait en dehors du camp militaire français. Là, je rencontrai la femme d'un militant à qui je remettais les armes et les munitions, je remplissais ma jarre d'eau et je retournais au camp militaire. Cela a duré quelque temps mais ma vie avec ce harki devenait insupportable, je ne pouvais plus continuer à vivre avec lui. J'ai envoyé un deuxième message aux militants. Leur réponse était que je les informe du jour où je quitterai le camp militaire parce que ce jour là, ils attaqueraient le camp et tueraient le traître. l'ai eu peur, je croyais qu'une telle attaque serait dangereuse pour moi, alors une nuit j'ai décidé de m'enfuir toute seule sans rien dire aux « frères ». Cette nuit là, j'apprends par mon mari, le traître, que les soldats ne sortiront pas du camp. Mon

mari est parti dormir chez sa première femme, j'en ai profité pour prendre les armes et les munitions qui se trouvaient dans la maison. Je suis sortie par la fenêtre et j'ai quitté le camp. Il faisait très froid, il neigeait. Le garde ne m'a pas vue alors que moi je voyais la flamme de sa cigarette. Je me suis dirigée, la peur au ventre, vers la maison du responsable des militants de la ville et je lui ai demandé de m'emmener au maquis cette nuit-même. Après des heures et des heures de marche, nous sommes enfin arrivés. J'ai tout expliqué aux « frères » qui m'ont accepté auprés d'eux.

Je suis montée au maquis en 1957 et j'y suis restée jusqu'à l'indépendance .Ma tâche consistait à préparer les repas, à laver les vêtements des djounoud et à soigner les blessés. C'est au maquis que j'ai appris à donner des soins, mais aussi à utiliser les armes et à tirer en cas de danger.

A l'indépendance, je suis rentrée à la maison de mon père, je n'ai jamais pensé à me remarier, j'ai élevé les huit enfants de mon frère, à la mort de leur mère. Au lendemain de l'indépendance j'ai travaillé à l'hôpital comme femme de ménage, j'arrivais difficilement à élever les huit enfants, avec mon modeste salaire et ma pension de moudjahida. J'étais honorée par l'Etat qui m'a donnée une médaille d'honneur. »

Que pensez-vous de la femme algérienne d'aujourd'hui ?

«Par rapport au passé, la femme algérienne est très différente, sa situation s'est améliorée. Dans la société elle a son mot à dire. Aujourd'hui mon plus grand bonheur c'est de la voir étudier à l'Université, ce qui ne se faisait pas autrefois. Je souhaite que l'Algérie connaisse la paix et le bonheur pour lesquels on a lutté pendant de longues années. Je suis prête à reprendre les armes une deuxième fois pour défendre mon pays ».

CONCLUSION GENERALE

En 1954, personne ne pouvait envisager que la femme algérienne allait émerger et devenir incontournable dans un combat sans merci enclenché par les hommes et fait par les hommes

Quelque soit la forme de leur contribution au combat libérateur, les femmes algériennes ont prouvé leur capacité réelle à assumer une situation radicalement transformée par les contraintes de la lutte. On ne répètera jamais assez que sans les femmes le réseau bombes n'aurait jamais fonctionné de la même manière, que dans les campagnes leur rôle a été décisif : quand les maris étaient au maquis, tués ou emprisonnés, il n'y avait qu'elles pour s'occuper du ravitaillement et toutes les tâches qui incombaient à l'homme. Partageant les mêmes tâches et encourant les

mêmes risques que les hommes ; elles ont payé un lourd tribut pour la libération de leur pays.

C'est en août 1956 après l'arrestation de trois infirmières, Mériem Belmihoub, Safia Baaziz et Fadhela Mesli que l'opinion publique découvre stupéfaite, pour la première fois, des femmes maquisardes. Les Moudjahidate, feront alors corps dans l'imaginaire national algérien avec les mythiques Moudjahidine.

En fait, dés 1955 et surtout à partir de la grève des étudiants et des lycéens), que les femmes ou plutôt devraisje dire les jeunes filles, souvent adolescentes, font une intrusion forcée, en masse et sans préavis, dans le monde des hommes en guerre contre le colonialisme. C'était un moment exceptionnel, car la situation dans laquelle elles vont se retrouver est aussi exceptionnelle⁽¹¹⁴⁾, en rupture totale avec leur vie habituelle et leur statut de l'époque⁽¹¹⁵⁾.

En prenant le maquis ces femmes ont cassé –le temps qu'aura duré la Révolution- des tabous ancestraux. Elles représentaient la rupture à l'intérieur même de leur propre société et c'est avec cette société qu'elles voulaient changer de statut. La traditionnelle rupture de l'espace en deux univers distincts : un monde extérieur lieu d'évolution de l'homme et un monde intérieur où règne la femme disparaît pour les militants des deux sexes. Mais quel regard porte

notre société, avec ses différentes générations, sur les moudjahidate ? Tout un travail d'approche sociologique reste à faire. Qu'en est-il de la moudjahida au miroir de la société? Celles qui ont pris le maquis étaient parmi les plus courageuses et les plus engagées. Leur sacrifice galvanisera les hommes et donnera aux autres femmes force et détermination. C'étaient des femmes modèles, des héroïnes, des femmes hors du commun. Que reste-t-il de ces images idylliques ?

Il y a quelques années, à l'occasion de la journée du moudjahid le 20 août, l'ENTV a diffusé le témoignage très significatif d'une moudjahida de Skikda. Ce témoignage ne porte pas sur les souffrances qu'elle a endurées au maquis, il ne fait pas état des sévices qu'elle subit lors des interrogatoires où elle a été torturée et violée par la soldatesque coloniale. Ce témoignage pour cruel qu'il soit n'est autre que le regard posé sur celle qui se croyait une héroïne par les habitants de la ville qui l'a vue naître et où elle a combattu l'ennemi.

« Toute la ville me connaissait, savait que j'avais pris le maquis, que le colonialisme m'avait torturée à mort, que j'ai été violée. Malgré tout j'étais fière d'avoir servi dignement mon pays. Je croyais qu'à l'indépendance les gens auraient un peu de considération pour moi. Les habitants de Skikda détournèrent leur regard à mon passage. Je me sentais humiliée. J'ai fui ma ville, je suis venue à Alger où j'ai été engagée comme infirmière à Mustapha Pacha ».

Il y a des humiliations qui s'oublient, on fait avec....mais d'autres qui vous traquent toute votre vie. L'humiliation subie par cette ancienne maquisarde au lendemain de l'indépendance est encore plus cruelle que celle du colonisateur.

L'étude sur la participation des femmes n'est toujours pas historisée d'une façon satisfaisante : il faut les redécouvrir, les rendre visibles, les replacer dans leurs contextes historiques. C'est « faire des femmes, immense travail, des sujets historiques à part entière. C'est se donner un passé, c'est retrouver leur mémoire ».

Ces quelques témoignages ne constituent qu'un survol des engagements de ces femmes qui ont contribué à la libération de leur pays. L'inventaire est loin d'être exhaustif. Cet essai n'est qu'un premier pas qui devrait continuer car il ouvre une multitude de pistes de recherche (les femmes de harkis, les femmes de la Fédération de France du F.L.N., se poser la question du choix de ces Françaises du réseau Jeanson et Curiel (117), ou encore des Algérie, nées des de Françaises en juives) et questionnements: Pourquoi les relations entre les hommes et les femmes qui se sont établies durant la guerre et qui sont plus naturelles et plus épanouissantes pour les uns et pour les autres disparaissent-elles sitôt la paix revenue?

Pourquoi et comment les structures traditionnelles se remettent-elles en place?

Que sont devenues les héroïnes connues ou inconnues de la Guerre de Libération ? Ombre d'un soir, elles se retrouvent occasionnellement dans leur intimité: pour revivre un passé qui s'estompe au fil du temps⁽¹¹⁸⁾.

Une étude systématique et minutieuse sur le devenir de ces femmes serait certainement très instructive pour l'histoire et surtout pour le développement de la société algérienne. La reconstitution du parcours de ces combattantes de 1954 à 1962 nous aiderait à saisir le sens du combat qu'elles ont mené dans les moments les plus sombres de l'Algérie.

C'est pour cela qu'il nous faut plus de monographies, plus d'enquêtes, plus d'histoire locale.....toutes ces petites histoires (je pense à des enquêtes orales sur l'Oranie ou encore dans les Aurés, en Kabylie etc..) qui font la grande Histoire . C'est au travers de ces histoires, de ces récits de vie que nous pouvons mesurer l'ampleur des sacrifices consentis. L'histoire des femmes dans la Révolution est un sujet vaste. Elle demeure encore aujourd'hui une histoire en chantier

Les Notes

114-Cf. l'ouvrage de Danielle Djamila Amrane Minne

115-Exclue de la sphère publique, la femme algérienne n'avait comme statut que celui d'épouse et de mère. Le droit de vote lui a été reconnu en principe par Le Statut de 1947, mais les modalités ne seront précisées qu'en 1958 dans le cadre de la politique de séduction prônée par l'Administration coloniale. Voir à ce propos Sambron Diane :Femmes musulmanes, guerre d'Algérie 1954-1962, éd.Autrement, coll.Mémoires-Histoire n°133, Paris 2007.

116-Thébaud Françoise op.cit. p.65

117-Cf. Hamon et Rotman : Les porteurs de valises. La Résistance française à la guerre d'Algérie, Le Seuil, Paris 1982.

118 – Il devient de plus en plus difficile de réaliser des interviews avec les Moudjahidine et les Moudjahidate qui ont pris de l'âge et dont la mémoire s'est souvent altérée, d'où l'urgence de ce tr**a**ilv de collecte de témoignages.

Principales références bibliographiques :

1- Sur les femmes

Achour Christiane: Myriam Ben, l'Harmattan, Paris 1989.

Ageron Charles Robert : *Histoire de l'Algérie contemporaine*, PUF, Paris, 1979.

Ait Sabbah Fatna : *La femme dans l'inconscient musulman*, Albin Michel, Paris 1986. Alleg Henri : *La guerre d'Algérie*, éd.Temps actuels, Paris 1980, 3 tomes.

Ameyer Hafida : *La Moudjahida Annie Fiorio Steiner*, *une vie pour l'Algérie*, Association Les Amis de Abdelhamid Benzine, Alger 2012

Amrane-Minne Danielle Djamila : Les femmes algériennes et la guerre de libération nationale en Algérie ,1954-1962. Thèse pour le doctorat d'Etat de lettres et sciences humaines, Université de Reims, 1988.

Amrane-Mine Danielle Djamila : La Guerre d'Algérie (1954-1962), femmes aucombat. Ed.

Rahma, préface André Mandouze, Alger, 1993.

Amrane-Minne Danièle Djamila : Des femmes dans la guerre, entretiens, préface Michelle Perrot, Karthala, Paris 1994.

Amrane-Minne Danièle Djamila : Les femmes face à la violence dans la guerre de libération, in Confluences Méditerranée, l'Harmattan, 1996, n°17, pp87-96.

Djamila Amrane : Approche statistique de la femme algérienne à la guerre de libération Nationale, 1954-1962, in Majallat At-TARIKH, 1 ier septembre, 1981. Arnaud G.et Verges J.: Pour Djamila Bouhired, Ed. Minuit, Paris, 1957.

Belhadj Boufendi Latifa : La condition féminine au Maghreb post-indépendant. Etude comparée

Algérie-Maroc-Tunisie, thèse IIIième cycle, EHESS, 1988.

Benabdessadok Chérifa : Pour une analyse du discours sur la femme, corpus d'ElMoudjahid de 1956à 1962, mémoire de DEA, Université d'Alger 1979.

Benallegue Nora : *La femme algérienne dans la lutte pour l'indépendance*, in Revue internationale des sciences sociales, n°4, Tomme XXXV, 1983, pp.759-773.

Bennoune Mahfoud : Les Algériennes victimes d'une société néopatriarcarle, Marinor, Alger 1999.

Bensalem Djamel Eddine: Voyez nos armes, voyez nos médecins, ENAL, Alger 1984. Bergman ArlenEisen: Femmes du Vietnam, Ed.Les femmes, Paris 1991. Barkat-Derrar Anissa: Le rôle de la femme algérienne pendant la guerre de libération nationale, (en arabe), ENAL, Alger, 1994. Bessis Sophie et Belhassen Souhayr: Femmes du Maghreb: l'enjeu, éd.J.C Lattés, Paris 1992.

Boissenot Alfred : Les conditions de l'émancipation de la femme musulmane en Algérie, CHEAM 1959, côte 3061.

Bouchemla Mourad : *L'ange de lumière*, ENAL, Alger 1984. (sur Malika Gaid)

Bourdieu Pierre : Sociologie de l'Algérie, Que sais-je ?, PUF, Paris, 1983.

Brac de la Perrière Caroline : *Derrière les héros*, l'Harmattan, Paris 1987, (condensé d'une thèse de IIIième cycle : *les employées de maison musulmanes au service chez les Européens d'Alger pendant la guerre d'Algérie 1954-1962*).

Branche Raphaelle : La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie, Gallimard, Paris 2001.

Commandant Si Azzedine : On nous appelait fellaghas, éd.Stock, Paris 1970.

Chabbi-Labidi Lilia et Zghal Abdelkader : Génération des années trente, la mémoire vivante des Sujets de l'histoire, Série sociologique, n°11, Tunis, 1985.

Catala Neus : Ces femmes espagnoles, de la Résistance à la Déportation ,témoignages vivants de Barcelone à la Déportation, Ed.Finésias, Barcelone, 1984

.Chatel Nicole : Des femmes dans la Résistance, Julliard, Paris, 1972.

Cohen Yolande: Femmes et politique, B.N. Quebec, 1981.

Coquery-Vidrovitch C. et Thébaud F. (sous la dir.) : Femmes d'Afrique, in revue Clio, Histoire, femmes et sociétés, n°6, 1997.

Correze Françoise : Femmes des mechtas : témoignage sur l'Est algérien, éd. Français réunis, Paris, 1976.

Daoud Zakia : Féminisme et politique Maghreb, 1930-1992, Maisonneuve et Larose, Paris 1994.

De Beauvoir Simone et Halima Gisèle : *Djamila Boupacha*, Gallimard, Paris 1960.

Debèche Djamila : Leila, jeune fille d'Algérie, Charras, Alger 1947.

De Panafieu Germaine et Germain Christiane : *La mémoire des femmes*, éd .Messinger, Paris 1982.

Déjeux Jean : Femmes d'Algérie : légendes, traditions, histoire, littérature, mentalités, L'Harmattan, Paris 1993.

Djebar Assia : L'amour, la fantasia, Ed.Lattés, Paris 1985.

Djebar Assia: Les Alouettes naïves, Julliard, Paris 1967.

Djebar Assia : La soif, Julliard, Paris 1957.

Djerbal Daho : *Mémoire et histoire*, actes des journées d'études 21-22 décembre 1997 :

Femmes et pouvoirs, in Cirta, octobre 2000.

Dore-Audibert Andrée et Khodja Souad (dir.) : *Etre femme au Maghreb et en Méditerranée* :

Du mythe à la réalité, Karthala, Paris 1998.

Dore-Audibert Andrée : Des Françaises dans la guerre d'Algérie. Ed. Karthala, Paris, 1995

Drif Zohra: La mort de mes frères, Maspéro, Paris 1960.

Drif-Bitat Zohra : Mémoires d'une combattante de l'ALN, Zone autonome d'Alger, Chihab, Alger 2013.

Duby G. et Perrot M. : Histoire des femmes de l'Antiquité à nos jours, 5 volumes, Plon, Paris, 1991-1992.

Féraoun Mouloud : Journal 1955-1962, éd. Seuil, Paris 1962.

Fine Agnés et Leduc Claudine (sous la dir.) : Femmes du Maghreb, in revue Clio, Histoire, femmes et sociétés, n°9, 1999.

Francos Ania : Il était des femmes dans la Résistance, Stock, Paris 1978.

Gadant Monique : *Le nationalisme algérien et les femmes*. Ed. l'Harmathan Paris, 1995.

Gadant Monique : Islam et nationalisme en Algérie, l'Harmattan, Paris 1998.

Gadant Monique : *Les femmes algériennes et la politique*, in Femmes autour de la Méditerranée : peuples méditerranéens, n°44-45, 1998.

Garanger Marc : Femmes algériennes : 1960, Contre jour, Paris 1982 (album photos)

Ghanem Hunaida : De la prison à l'exclusion sociale, in Confluences Méditerrannée, n°17,

Printemps 1996, L'Harmattan.

Greki Anna (Colette Grégoire) : *Algérie capital Alger*, SNED, 1963.

Guerroudj jacqueline : *Des douars et des prisons*. Ed. Bouchène, Alger, 1991.

Guidez Guylaine : Femmes dans la guerre 1939-1945, coll.Terre des Femmes, Perrin, Paris, 1989

Harbi Mohamed : Mémoire et enseignement de la guerre d'Algérie, in Revue ElQuantaran°2, 1992.

Harbi Mohamed : *entretien avec Christiane Dufrancatel*, in Revue Révoltes logiques, n°11, 1980.

Hugon Anne (sous la dir.) : Histoire des femmes en situation coloniale, Afrique et Asie, XXe siècle, Karthala, Paris 2004.

Ighilahriz Louisette : *Algérienne*. Ed. Casbab, Alger, 2002.

Jauffret J.C. (sous la dir.) : Des hommes et des femmes en guerre d'Algérie, Autrement, 2003.

Jurquet-Bouhoune Baya et Jurquet Jacques : Femmes algériennes, de la Kahina au Code de la famille, Ed. Le Temps des cerises, Paris 2007.

Kazdaghli Habib : *Tunisiennes dans la vie publique*, 1920-1960, Crédif-ISHMN, Tunis, 1993.

Kazdaghli Habib : Sources orales et histoire contemporaine de la Tunisie ; 1^{ier}biland'une expérience, in Revue d'histoire du Maghreb, n°91-92, 1998.

Kessal P. et Pirelli G. : Le peuple algérien et la guerre, lettres et témoignages 1954-1962, Maspéro, Paris, 1962.

Khodja Souad : A comme Algériennes . Essai de sociologie politique de la famille, ENAL, ALGER 1991.

Kitouni Naima : La question féminine dans le mouvement national algérien, in AlgérieActualités 29 octobre-4 novembre 1992.

Knibiehler Yvonne et Goutalier Régine : *La femme au temps des colonies*.Ed. Stock, Paris, 1985.

Knibiehler Yvonne : Chronologie et histoire des femmes, in Michelle Perrot (dir) : Unehistoire des femmes est-elle possible ?, Rivage, Marseille 1984.

Labidi Lilia : Les origines des mouvements féministes en Tunisie, Tunis, 1987.

Lavalette-Safir Eveline : *Juste Algérienne*, Barzakh, Alger 2013

Lazreg Marnia: The elequence of silence. Algerian woman in question. Routledge, New York, London, 1994.

L'Union des femmes françaises :*Les femmes dans la Résistance*, Actes du colloque tenu à la Sorbonne les 22-23 novembre 1975, E.du Rocher, Paris 1977.

Mac Master Neil: Des révolutionnaires invisibles: les femmes algériennes et l'organisation de la Section des femmes du FLN en France métropolitaine, in Revued'Histoire Moderne et Contemporaine, 59-4, oct-déc.2012.

Madaci Mohamed Larbi : Les Tamiseurs de sable, Aurés-Nememcha1954-1959, ANEP, Alger 2002.

Marzouki Ilhem : Le mouvement des femmes en Tunisie au XXième siècle, Cérès Productions, Tunis 1993.

Mechakra Yamina : La grotte éclatée, ENAL, Alger 1979.

M'Rabet Fadéla : *La femme algérienne*, Ed. Maspéro, Paris, 1965.

M'Rabet Fadéla : Les Algériennes, Ed.Maspéro, Paris 1967.

Mostéghanmi Ahlem : L'Algérie, femme et écriture, l'Harmattan, Paris, 1985. (ouvrage sur l'image de la femme

dans la littérature algérienne et où la guerre de libération nationale tient une grande place).

Mouhajir Fatima : Résistance au pouvoir, résistances au changement, trois formes de comportement féminin en pays arabo-musulman : Maroc, Algérie, Palestine. Thèsede doctorat sous la direction de Marie Handman, EHESS, Paris, 1995.

Palladino Paola: Louisette Ighilahriz, mémoire et oubli sur la participation féminine àla guerre d'indépendance algérienne, (1954-1962). Thèse de Magister soutenue à l'Université des Etudes de Turin, sous la direction du Prof.Liliana Eléna, le 14 juillet 2011.

Paz Espejo: Des femmes du Nicaragua, femmes au combat et dans la construction nationale, Ed.Les femmes, Paris 1974.

Perrot Michelle (sous la dir.): Une histoire des femmes estelle possible ?éd.Rivages, Paris 1984.

Perrot Michelle : *Histoire orale et histoire des femmes*, in <u>Bulletin del'Institut d'histoire</u> du <u>Temps Présent</u>, table ronde du 16 octobre 1981.

Prévost Lucie : Femmes d'Algérie, société, famille et citoyenneté, Casbah, Alger 2002.

Riot-Sarcey Michèle : La place des femmes dans l'histoire ou les enjeux d'une écriture, in Revue de synthèse, n°1, janviermars 1997.

Saadia-et-Lakhdar: L'aliénation colonialiste et la Résistance de la famille algérienne; la naturalisation, la résistance au service dans l'armée française, la prostitution, émigration et mariage, La Cité, Lausanne, 1961.

Sadiqi Fatima (sous la dir.) : Femmes méditerranéennes et leurs droits, actes du colloque international, 28-29-30 avril 2005, éd. Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fés 2006.

Saï Fatima-Zohra: Questions féminines et mouvement national à la veille de1954. In. Cahiers du C.R.I.D.I.S.S.C.H., Oran, 1984.

Sambron Diane : Femmes musulmanes, guerre d'Algérie 1954-1962, collection Mémoires- Histoire, Autrement Paris 2007.

Sambron Diane : Les femmes algériennes pendant la colonisation, Casbah, Alger 2013.

Sambron Diane et Chérifi Hanifa : Les femmes en guerre d'Algérie et dans le Maghreb contemporain, in les Actes de la Desco, Paris 2002.

Thébaud Françoise : *Ecrire l'histoire des femmes*, ENS Fontenay-aux- Roses, Paris 1998.

Thibault Laurence (dir.) : Les femmes et la Résistance, <u>La Documentationfrançaise/AERI</u>, collection Cahiers de la Résistance, Paris 2006.

Tillon Germaine : Le Harem et les cousins, le Seuil, Paris 1966.

Turin Yvonne : Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, écoles, médecines, religion 1830-1880, Maspéro, Paris 1971.

Vandevelde Hélène : Femme algérienne à travers la condition féminine dans le

Constantinois depuis l'indépendance. Ed. O.P.U. Alger, 1984.

Voldman Danièle : L'histoire des femmes et des genres, in revue Vingtième siècle, déc 1998.

Zerari Zhor: Poèmes de prison: Bouchène, Alger 1988.

2- Sur l'histoire de l'Algérie coloniale

Ageron Charles-Robert : France coloniale ou parti colonial ? P.U.F., Paris, 1978.

Ageron Charles-Robert : Histoire de l'Algérie contemporaine, Tome 2, De l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération 1954,P.U.F., Paris 1979.

Ageron Ch. R. De l'Algérie « française » à l'Algérie algérienne, Editions Bouchène, Paris 2005.

Ageron Ch-R: De Gaulle et le Maghreb en 1945, in Ch. R. Ageron De l'Algérie« française » à l'Algérie algérienne, Paris, Editions Bouchène, 2005.

Blanchard Pascal et Lemaire Sandrine: Culture coloniale, la France conquise par son empire, 1871-1931, Autrement 2003.

Bouchène A., Peyroulou J.P., Siari Tengour O., Thénault S. (dir.): *Histoire de l'Algérieà la période coloniale 1830-1962*, La Découverte –Barzach, Paris-Alger, 2012

.Collectif : La guerre d'Algérie au miroir des décolonisations françaises, actes du colloque en l'honneur de Charles Robert Ageron, novembre 2000, Société française d'histoire d'Outre mer.

Dulucq Sophie : Ecrire l'Histoire de l'Afrique à l'époque coloniale (XIXe-XXe siècles), Karthala, Paris 2009.

Frémeaux Jacques : *La France et l'Algérie en guerre*, 1830-1870,1954-1962, Economica, et Institut de stratégie comparée, Paris 2002.

Gallissot René: Algérie colonisée, Algérie algérienne (1870-1962), la République française et les indigènes, Barzach, Alger, avril 2007.

Girardet Raoul: *L'idée coloniale en France 1871-1962*, Paris, Editions La Table ronde 1972.

Julien Charles-André : *L'afrique du Nord en marche,nationalismes musulmans et souveraineté française*, Julliard, Paris, 1972.

Kaddache Mahfoud : *Histoire du nationalisme algérien* : *question nationale e tpolitique 1919-1951*, ENAL, Alger, 1993, 2 tomes

Le Cour Grandmaison Olivier : *Coloniser*, *exterminer*. *Sur la guerre et l'Etat colonial*. Fayard, Paris, 2005.

Rey-Goldzeiguer Annie: Aux origines de la guerre d'Algérie:1940-1945, de Mers-el-Kebir aux massacres du Nord-Constantinois, La Découverte, Paris, 2002.

Stora Benjamin : *Le nationalisme algérien avant 1954*, CNRS, Paris 2010.

3- Sur l'histoire de la guerre de libération nationale.

Ageron Charles-Robert (sous la direction) : *La guerre d'Algérie et les Algériens*, Armand Colin, Paris, 1997.

Ained Tabet Rédouane : Histoire de Sidi Bel Abbés, de la colonisation à la guerre de libération, ENAG, Alger 1999.

Alleg Henri (sous la direction):*La guerre d'Algérie*, Temps Actuels, Paris, 1981, 3 tomes.

Tome 1: De l'Algérie des origines à l'insurrection. Tome 2 : Des promesses de paix à la guerre ouverte. Tome 3 : Des complots du 13 mai à l'indépendance.

Aron Raymond : La tragédie algérienne, Plon, Paris, 1957.

Barrat Robert : Les maquis de la liberté. Un journaliste au cœur de la Guerre d'Algérie ; Editions Témoignage Chrétien et Entreprise Algérienne de Presse, Alger,1992.

Beaugé Florence : *Algérie*, *une guerre sans gloire*, Chihab, Alger 2005.

Etienne Bruno : Les Européens d'Algérie et l'indépendance algérienne, CNRS, Paris 1984.

Chikh Slimane : *L'Algérie en armes ou le temps des certitudes*, Casbah, Alger, 1998.

Droz Bernard et Lever Evelyne : *Histoire de la guerre d'Algérie* (1954-1962), Edition revue et augmentée en 1991, Edition Seuil, Paris.

Elsenhans Hartmut : La guerre d'Algérie 1954-1962. La transition d'une France à une autre, le passage de la IVe à la Ve République. Publisud, Paris ,1999.

Duquesne Jacques: L'Algérie ou la guerre des mythes, Desclés de Brower, Bruges, 1958.

Einaudi Jean-Luc : *La bataille de Paris* : 17 octobre 1961, Média Plus, Alger 1994.

Eveno Patrick, Planchais Jean : *La guerre d'Algérie*, Laphonic, Paris, 1990.

Fanon Frantz : Sociologie d'une Révolution, l'an V de la Révolution algérienne, Maspéro, Paris 1959.

Gallissot René (sous la direction):Algérie : Engagements sociaux et question nationale, de la colonisation à l'indépendance de 1830 à 1962, Ed.de l'Atelier, LeMaitron, Paris, 2006.

Gevereau Laurent, Rioux Jean-Pierre, Stora Benjamin : La France en guerre d'Algérie, La Découverte, Paris ,1992.

Harbi Mohammed:Le FLN, mirages et réalités, des origines à la prise du pouvoir(1954-1962), Ed. Jeune Afrique, Paris, 1980.

Harbi Mohamed : Les archives de la Révolution algérienne, éd.Jeune Afique, Paris, 1981.

Harbi Mohammed : 1954, La guerre commence en Algérie, Editions Complexe, Paris 1998. Harbi Mohammed : *Une vie debout, Mémoires politiques*, tome 1:1945-1962,La Découverte Paris ,2001.

Harbi M. et Stora B: La guerre d'Algérie 1954-2004. La fin de l'amnésie. Laffont, Paris, 2004.

Harbi M. Meynier G.: &, Casbah, Alger2004.

Haroun Ali : *L'été de la discorde*, *Algérie 1962*, Casbah, Alger 2010

Haroun Ali :*La septième wilaya*, *la guerre du FLN en France*, Seuil, Paris 1986. Horne Alistair : *Histoire de la guerre d'Algérie*, Albin Michel, Paris ,1977.

Jauffret Jean-Charles (sous la direction) : L'Avertissement : 1944-1946, La guerred'Algérie par les documents 1, Service historique de l'armée de terre, 1990.

Jeanson Colette et Francis : *Notre guerre*, éditions de Minuit 1960 (réédité en 2001 chez Berg international.

Kaddache Mahfoud: Récits de feu, SNED, Alger 1977.

Kafi Ali : Du militant politique au dirigeant militaire, mémoires, 1946-1962, Casbah, Alger 2004.

Kessel Patrick: Guerre d'Algérie, Ecrits censurés, saisis, refusés, 1965-1960-1961,

L'Harmattan, Paris 2002.

Kessel Patrick et Pirelli Giovanni : Le peuple algérien et la guerre : lettres et témoignages

1954-1962, François Maspéro, Paris, 1962.

Lebjaoui Mohammed : *Bataille d'Alger ou bataille d'Algérie* ? Gallimard, Paris 1972. Lentin Albert-Pierre: *Le dernier quart-d'heure*, Julliard, Paris 1963.

Mameri Khalfa :Les Nations Unis face à la question algérienne 1954-1962, SNED, Alger ,1969.

Manceron Gilles et Rémaoun Hassan : D'une rive à l'autre. La guerre d'Algérie de la mémoire à l'histoire, Syros, Paris, 1993.

Mandouze André : La révolution algérienne par les textes, Maspéro, Paris, 1961.

Mandouze André : *Mémoire d'Outre- siècle*. *D'une résistance* à *l'autre* .T1, ; Ed. Viviane Hamy ; Paris, 1998, T.2 : *A Gauche toute, bon Dieu* ! Editions du Cerf, Paris, 2003.

Massu Jacques :La vraie bataille d'Alger, Plon, Paris 1972.

Meynier Gilbert : *Histoire intérieure du FLN 1954-1962*, Fayard, Paris, 2002.

Miquel Pierre :La guerre d'Algérie, Fayard, Paris, 1993.

Montvalon Robert (de) :*Ces pays qu'on n'appellera plus colonies*, Bibliothèque de l'Homme, Paris ,1955.

Naqd (revue) : 11 décembre 1960 .Le Diên Biên Phu politique de la guerre d'Algérie,

Petite collection-Histoire, Alger 2010

Nora Pierre (sous la dir.) : *Les lieux de mémoire*, 7 volumes, Gallimard, Paris 1984-1993.

Paillat Claude ; *Dossier secret de l'Algérie*, Le Livre contemporain, Paris, 1961.

Pervillé Guy: Les étudiants algériens de l'université française 1880-1962: populisme et nationalisme chez les étudiants et les intellectuels algériens de formation française, CNRS, Paris, 1984.

Reggui Marcel : Les massacres de Guelma, Algérie Mai 1945 : une enquête inédite sur la furie des milices coloniales, La Découverte, Paris 2006.

Rioux Jean-Pierre (sous la direction) : La guerre d'Algérie et les Français, Fayard, Paris, 1990.

Saadi Yacef: La bataille d'Alger, ENAL, Alger 1984.

Stora Benjamin : *Histoire de la guerre d'Algérie 1954-1962*, La Découverte, Repères n°115, Paris, 1993.

Stora Benjamin : Le dictionnaire des livres de la guerre d'Algérie : romans, nouvelles, poésies, photos, histoire, essais, récits historiques, témoignages, biographies, mémoires, autobiographies, 1955-1995, l'Harmattan, Paris, 1996.

Stora Benjamin : Dictionnaire biographique des militants nationalistes algériens, L'Harmattan, Paris, 1985.

Téguia Mohammed : *L'Algérie en guerre*, O.P.U. Alger, 1984.

Thénault Sylvie: *Une drôle de justice* : *les magistrats dans la guerre d'Algérie*, ed. La Découverte, Paris, 2001.

Thénault Sylvie : Histoire de la guerre d'indépendance algérienne, Flammarion, Paris 2005.

Thénault Sylvie : Violence ordinaire dans l'Algérie coloniale, camps, internements ,assignation à résidence, Média-Plus, Alger 2012.

Vidal-Naquet : Les assassins de la mémoire : un Eichman de papier et autres essais sur le Révisionnisme, La Découverte, Paris 1987.

Vidal-Naquet Pierre : *La torture dans la République*, Ed.Minuit, Paris, 1975.

4- Sur l'histoire orale et la méthodologie

Ageron Charles-Robert : Pour une approche critique des témoignages oraux en histoire coloniale, table ronde sur la mémoire de la colonisation, Aix En Provence, 9-10 décembre 1988.

El Korso Malika : *L'histoire orale* : *historique*, *problèmes et méthodes*, in <u>Cahiers maghrébins d'histoire</u>, n°3, déc 1988, Université Es Sénia, Oran.

Gallissot René : *Histoire orale et guerre de libération nationale algérienne*, in <u>Cahiers maghrébins d'histoire</u>, n°3, déc 1988, Université Es Sénia, Oran.

Institut d'Histoire du Temps présent : *Problèmes de méthode en histoire orale*, table ronde du 20 juin 1980.

Institut d'Histoire du Temps présent : *Histoire orale et histoire des femmes*, <u>Bulletin de l'IHTP</u> n° 3, actes de la table ronde, 1981.

Joutard Philippe : Ces voix qui nous viennent du passé, Hachette, Paris 1983. Joutard Philippe : Historiens à vos micros, in revue Histoire n°12, Mai 1979.

Labidi Lilia : *Histoire orale, histoire écrite des femmes*, in <u>Cahiers maghrébins d'histoire</u>, n°3, déc 1988, Université Es Sénia, Oran.

Langlois et Seignobos : *Introduction aux études historiques*, 1899. Le Goff Jacques : *La nouvelle histoire*, Ed. Complexe, Paris 1988.

Pollak Michel : *L'entretien en sociologie*, in <u>Cahiers de L'IHTP</u>, nov.1992.

Poirier Jean : *Des récits de vie aux ethnobiographies*, in <u>Culture, sciences et développement</u>, mélanges en l'honneur de Charles Morazé, Privat, Paris 979.

Prost Alain: Les historiens et les Aubrac: une question de trop, in Le Monde, 12 juillet 1997.

Schnapper Dominique : *Archives orales* : *une autre histoire*, <u>Annales E.S.C</u>. Janvier-février 1980.

Voldman Danièle (sousla dir.) : La bouche de la Vérité. La Recherche historique et les sources orales. Cahiers de l'IHTP, n° 21, novembre 1992.

Voldman D., Chenut H., Auzias C.: Histoire orale et histoire des femmes: lieux de recherche, état des travaux (France-Italie-Etats Unis, Grande Bretagne), in Bulletinde l'IHTP, 1982.

5- PERIODIQUES CONSULTES

- *El Moudjahid* (1956-1962)
- Le Monde
- Résistance Algérienne
- La Dépêche quotidienne d'Alger
- L'Echo d'Alger
- -Le Journal d'Alger
- Alger Républicain
- -Le Peuple

6- ARCHIVES PUBLIQUES

- -Archives du Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT) Vincennes, Paris .
- -Archives de la Préfecture de police de Paris
- -Les Archives nationales algériennes

7- ENTRETIENS

Témoignages de Moudjahidate (que je remercie infiniment): Mimouna Bouaziz, Zhor Zerrari, Jacqueline Guerroudj, Annie Steiner, Louisette IghilAhriz, Djohor Akrour, Zahia loup, Zohra Drif Bitat. Khalfallah. Eliette Mérien Benmihoub Zerdani, Nassima Hablal, Malika Koriche, Gagy Gimnes, Diamila Boupacha, Farida Belguenbour, Ouarda Reffas, Yamina Bouchefa, Mamia Chentouf, Fadéla Attia, Sassi Saléha, Bouaziz Mimouna, Nadira Kettaf, Zohra Guerrab, Djamila Taibi, Djamila Bouras, Kheira Boudjellal, Janine Belkhodja, Houria Ramel, Drifa Ben M'Hidi, Bahia Khelioui , Akila Ouared, Zoulikha Bekkadour , Anissa Derrar-Barkat, Robrini Zaza, Hafida Brachmi, Meftah Leila, Benyahia Fatéma-Zohra, Guerrab Zohra ; Chemnoul Zoubida, Maître Nicole Dreyfus et toutes celles que je ne peux citer ...

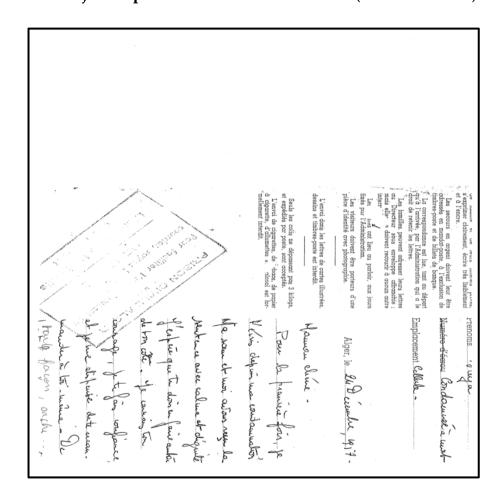
ANNEXES

A-1 Questionnaire adressé aux moudjahidate

مجاهدات الثورة التحريرية	
بطاقة التعريـف	
اللّقب Nom :	
المكان Lieu :	
الواتف Téléphone : Téléphone	
المستوى الثقافي Niveau d'instruction : ← في اللغة الوطنية En langue Nationale :	
 ♦ في اللغة الأجنبية En langue étrangère :	
الوظائف Fonctions Occupées: الوظائف الحالية Actuellement:	
بحد Participation à la Guerre de Libération المشاركة في الثورة التحريرية Participation à la Guerre de Libération : - الحالة العائلية عشية Situation familiale à la veille de 1954 عازية Célibataire أي متزوجة Mariée معزية Célibataire العائلية المعارية الأطفال (Nombre d'enfant(s)	

		– الانتماء السياسي قبل الثورة 1954 - ee avant	
	هن التحرير الوطني	– تاريخ الالتحاق بجبهة التحرير الوطني //جيبة	
***************************************		à laquelle vous avez rejoint le F. L. N. / L'A. L. N.	
	:: Zone	- الولاية : Wilaya :	
	•	: Rôle	
		مجاهدة : من19 إلى19 ، المكان <i>Lieu</i>	
		فدائية : منوا إلىوا ، المكان Eieu :	
		عداليه : هنوا إلىوا ، المكان Lieu :	
		سجينة : من19 إلى19 ، المكان Lieu المكان	
***************************************		معتقلة : منو1 إلىو1 ، المكان Lien	
		أهم الشخصيات الثورية التي تعاملتم معها أثنا:	4 -
Les personnalités		s ordres desquelles vous avez combattu.	
	1919	***************************************	***
	19 <u>_</u> 19		***
,	19 19		•••
-	19 19	-	
	19 19		
	1919		
2			
	1.17.7.37		
. Kespo	nsabilite Nationale apre	المهام الوطنية بعد الاستقلال ès l'Indépendance	+
		- المهام السياسية Politiques -	
		من19 إلى19 ، المكان Lieu :	
		من19 إلى19 ، المكان <i>Lieu</i> :	
	***************************************	من[إلى[1 ، المكان Lieu :	
		- النقابية Syndicales -	
		من 19 إلى 19 ، المكان <i>Lieu</i> :	
		من1 إلى1 ، المكان Lieu :	
1074000	***************************************	من 19 إلى 19 ، المكان Lieu :	
1 / 4			
وشـكـــرا			
وشددرا			

A-2 Lettre inédite de Baya Hocine à sa maman deux jours après sa condamnation à mort (décembre 1957)

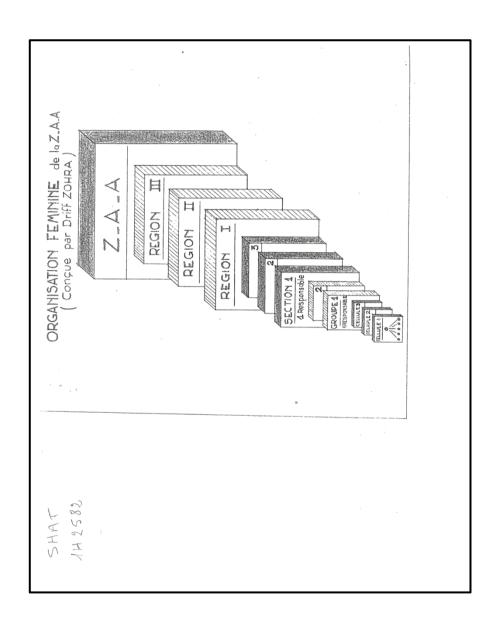


et we habit, we define duck from water hop it with a la time of some answer. Einterne Is infant Hastilla, him land Tout was airlies and correspond has land Le I einte and Franke	Sand to Jon. Je Ton Sin It rive we we want for funding my powers that and to the a fam of limited as Je to guilte four forward fam of limited as	A should be a find the first of the same o

A-3 Arrestation de Baya Hocine



A-4 Organigramme d'une organisation féminine



A-5 Arrestation d'infirmières

REPUBLIQUE FRANCAISE

14 1653

IOème LEGION TER DE GENDARMERIE MOBILE

2ème GROUPE - 6ème ESCADRON

Xème REGION MILITAIRE COMMANDEMENT REGIONAL de la GENDARMERIE NATIONALE GROUPEMENT PROVISOTRE DE GENDARMERIE MOBILE DU CORPS D'ARMEE DE CONSTANTINE

271/1

FICHE de RENSEIGNEMENTS

ORIGINE : Escadron 6/IO ter de Gendarmerie Mobile - Sous-Quartier de BORDJ-BOU-ARRERIDJ

SOURCE : Interrogatoire de prisonnier appréhendé.

VALIEUR * Bonne - A.2

DATE DE RECUEIL : 17 Août 1957.

ANALYSE : Infirmière H.L.L. appréhendée à BORDJ-BOU-ARRERIDJ.

Le I6 Août 1957, à la suite d'une lettre anonyme reçue par le Commandant du Sous-Quartier de BORDJ-BCU-ARRERIDJ, il a été procédé à l'exrestation de la nommée HADDAD, Archa, infirmière H.L.L., revenue dans sa famille pour raison de santé. Inter rogée immédiatement par l'Officier de Renseignements du Sous-Quartier, cette infirmiè nous a donné les renseignements suivants :

Je travaillais l'an dernier comme infirmière diplêmée à l'Hôpital civil Gaston LLEU de B.B.A., au service de Médecine-hommes. J'avais deux bonnes camarades qui s'appellent BELADJILA, Fatima, originaire de CONSTANTINE et HARCHIE, Messaouda originaire de SETIF. Elles m'avaient invitée à déjeuner chez elles, à l'Hôpital, le 26 Juin 1956. Elles avquent même acheté un cadeau pour ma petite soeur Mériem qui venait d'être reque au Brevet. Elles ont voulu aller au bain Maure se rouvant près du cinéme Vox et nous nous y sommes rendues à pied. En arrivant à l'embranchement de la route de la Gare et du Chemin du Vox, HARCHIE, Messaouda nous a dit qu'une voiture nous suivait depuis l'Hôpital. C'était une traction avant Citrõen qui s'est brusquemer rapprochée de nous à ce moment-là. Il était midi et demi environ et nous avions déjà déjeuné. Il y avait deux hommes dans la voiture. L'un d'entre eux est descendu et nous a poussé brutalement dans la voiture. Il nous a dit que si nous nous mettions à crier, nous étions mortes. Il est alors monté à ôté du chauffeur et la voiture est partie aussitôt. Je n'ai pas été surprise car je m'y attendais. J'avais déjà reçu deux letres de menaces un mois avant dans lesquelles on me prévenait que j'ellais être enlevée à ceuse de mon père qui boit de l'alcool. Il m'était précisé que si je parlais de ces lettres à quiconque, mon père serait tué. Je travaillais l'an dernier comme infirmière diplômée à l*Hôpital civil

La voiture s'est alors dirigée vers la route d'Alger et a emprunté l'em-branchement de la route de MEDJANA se trouvant à plusieurs kilomètres de la sortie Quest de B.B.A. A un certain moment, la voiture s'est arrêtée près d'un homme qui se tensit sur le bord de la route. Nous sommes descendues, et la voiture et repartie sur B.B.A.

...... / ..

L'homme qui nous attendait sur le bord de la route nous a fait marcher très longtemps, à pied, pendant le restant de la journée et une partie de la nuit. Nous sommes finalement arrivées à la fôrêt de MOKA, actuellement brûlée. Nous y avons rencontré des rebelles habillés de vêtements civils qui nous ont apporté à manger. Not nous sommes ensuite couchées à même la terre. Il paraît que c'était pour nous habituel Nous sommes restées dans cette forêt environ une semaine.

AMIROUCHE est alors venu nous trouver. Il était accompagné d'une infirmiè re, GAID, Malka qui a rejoint le maquis volontairement. C'est la soeur de GAID, Mouloud dit ABDELAZIZ, Rachid, AMIROUCHE nous a posé de nombreuses questions sur notre métier, nos connaissances et nous a fait remplir des fiches de renseignements. Il m'a dit ensuite que je serais la cheftaine des infirmières car j*étais la seule à avoir mon brevet d'infirmière et mon brevet élémentaire.

Nous avons été habillées dans la forêt par un artilleur qui nous a donné une tenue militaire complète : pantalon kaki, chemise kakie, pataugas, calot vert, chaussettes. Cela se passait une semaine après notre arrivée et le lendemain de l'arrivée d'AMIROUCHE.

AMIROUCHE m¹a dit de faire une liste de médicaments (soins d'urgence, instruments, etc). Ce matériel est arrivé trois jours après. Je n¹en connais pas la provenance. Il n¹y avait pas d'échantillon.

Nous avons alors été dans un refuge en bois et avons commencé par soigner une trentaine de blessés. Nous étions à quatre. Nous avons ensuite été dans un village pour y soigner les civils car il il y avait eu des bombardements. C'était à OULED RA-CHED. Nous avons été dans tous les villages des BIBANS pendant un mois et demi. C'est pendant ce temps là que le Général DUFOUR a procédé à un grand râtissage. Toutes les firrêts ont brûlé. Nous avons passé non loin des militaires, toujours avec AMROUCHE.

Vers le IO Août 1956, nous avons traversé la SOUMAMM et avons été au dous CUZELAGEN, car il s'y tenait une grande réunion de Chefs. Tous les Chefs H.L.L. s'y trouvaient. J'étais la seule infirmière, en temps que cheftaine, à être venue à CUZELA GEN. Les autres étaient restées dans les Bibans. La réunion s'est tenue le 20 Août 195 C'est là que j'ai connu KRIM, Belkacem, ABANE, Ramdane, BEN MEHIDI, CUAMRANE, ZICHCUT, YCUCEF, MIRA, Abderahmane. J'étais là pour demander ce dont je pouvais avoir besoin. On m'a donné des laissez-passer et des ordres en blanc, afin que je puisse obtenir des médicaments et de l'habillement pour mes camarades et pour moi.

 $\,^{\Lambda}$ la fin de la réunion, tous les Chefs sont allés dans les Bibans et nous les y avons suivis. HARCHIE, Messaouda est partie à BLIDA avec Belkacem KRIM.

Le I2 Août, à CUZELAGEN, j'ai rencontré BOUDERBA, Ahmed, médecin d'ALGER. Il venait de prendre la maquis. Il avait avec lui, trois infirmières, CHERIF, Doudja, actuellement arrêtée ZEMMOUR, Fifi et ATTOUCHE, Louisa.

Je suis ensuite partie avec ZEMMOUR, Fifi et le docteur BOUDEREA chercher les trois autres infirmières. Nous les avons trouvées dans la forêt de MOKA. Nous y sommes restées une semaine environ et sommes reparties tous ensemble pour CUZELAGEN. Le docteur était resté dans la forêt. Nous nous sommes ensuite séparées. J'ai envoyé GAID, Malika et CHERIF, Doudja dans les Bibans. Je suis restée avec ZEMMOUR, Fifi à

.... / .

OUZELAGEN. C'est à ce moment là que les deux religieuses d'IGHILL ALI ont été capturée par les H.L.L. J'en connaissais une qui s'appelle Soeur Françoise SALANO, reprise depuis par les militaires. L'autre s'appelait Soeur Pierre LE FOURIER, décédée depuis. BELADJILA, Fatima et ATTOUCHE, Louisa sont allées dans les MEZAIA, près de BOUGIE. Je leur ai donné des ordres écrits et les laissez-passer afin qu'elles puissent commander des médicaments pour leurs blessés et leurs malades.

Nous sommes restées deux mois environ à CUZELAGEN, ZEMMOUR, Fifi et moi. Toutes les autres infirmières sont ensuite venues à la réunion zonale du Chef MOHAMDI, Saïd diCSI NACER. Cela se passait au début du mois d'Octobre.

Je les ai ensuite envoyées dans les autres Douars, le douar CHECATA près d'Akbou, le douar IGHRAM, le douar HAIZAR, près de BOUIRA. Je suis allée les voir de temps en temps. Je suis restée jusqu'au mois de Décembre dans les MEZAIA, près de BOUGIE. Il y avait beaucoup de civils blessés, que nous avons soiemés.

Trois nouvelles infirmières sont arrivées, KARA, Louisa, de BOUGIE, KHIAR Khedidja et KEIRĀ, ces deux dernières, institutrices en Arabe, plutôt qu'infirmières. Quinze jours plus tard, une étudiante de DJIDJELLI est arrivée, FATMA.

J'ai envoyé KARA, Louisa, et CHERIF, rejoindre le médecin dans les Bibans Je suis allée les voir et quelques jours avant que j'arrive le médecin et les deux infirmières ont été capturées. Je suis alors retournée à CUZELAGEN et suis restée deux mois dans la forêt de YAKCUREN, en Grande Kabylie. C'est là que j'ai soigné beaucoup de civils.

J'ai ensuite visité toutes mes infirmières, en zone 3. J'étais très fatiguée. BELADJIA est partie dans le Nord Constantinois avec le Chef BELCUDA. Je suis
allée voir SI HAMIMI début juillet. Il n'a jamais été blessé comme on l'a prétendu.
Je lui ai demandé l'autorisation de me reposer. Il m'a donné une permission pouvant
aller jusqu'à trois mois. Cela se passait dans la forêt des Bibans, Il m'a donné un
garde du corps pour m'accompagner jusqu'à B.B.A. Je suis allé dire au revoir aux
infirmières, de l'autre obté de la SOUMMAN. Mon garde du corps avait une carte d'identité, mais c'était un H.L.I. Il s'appelle SI CHABANNE. Nous avons pris le train d'EL
KSEUR à B.B.A. Nous avons changé à BENI MANSOUR. L'homme m'a laissé à la gare de B.B.A
et je suis rentrée toute seule chez moi. J'étais habillée en Kabyle et portais le voil

Je ne me suis jamais déplacée sans gardes du corps, le plus souvent au nombre de deux. Ils étaient destinés à me protéger et aussi à me garder, afin que je ne sois pas tentée de m'échapper. D'ailleurs, je savais que si je réussissais à me sauver, mon père serait égorgé et ma famille en subirait les conséquences. C'est pourquoi je suis restée dans le maquis.

Je n'ai pas vu AMIRCUCHE depuis six mois environ. Il est actuellement Colonel, et porte 3 étoiles rouges. Il n'a plus son bonnet d'astrakan depuis très longtemps. Il est juste, mais très sévère. Il ne permet pas de familiarité avec les infirmières. Tout geste déplacé à l'encontre d'une femme, provenant des rebelles, est sanctionné immédiatement par un égorgement pur et simple.

AMIROUCHE se trouve actuellement dans le Sagara, venant des Aurès. Étant doué pour l'organisation, le Comité Central l'envoie mettre de l'ordre un peu partout. Il y a déjà six mois qu'il est passé Colonel.

CUAMMRANE, le Chef de l'Algérois, est actuellement en Tunisie. Le Chef de la Grande Kabylie est SI NACER et le Chef de la zone 3 est SI HAMIMI.

.... / ...

- 4 -

Je connais une autre infirmière, ATIF, Drifa qui habite dans le douar d BENI OUGHLIS. Elle est arrivée au mois de Décembre 1956. Je connais aussi deux aide-RACHIDA.

Toutes les infirmières étaient accompagnées de deux gardes du corps à le convoi prenait un autre chemin".

A BORD BOU ARRERIDJ, le 19 Août 1957

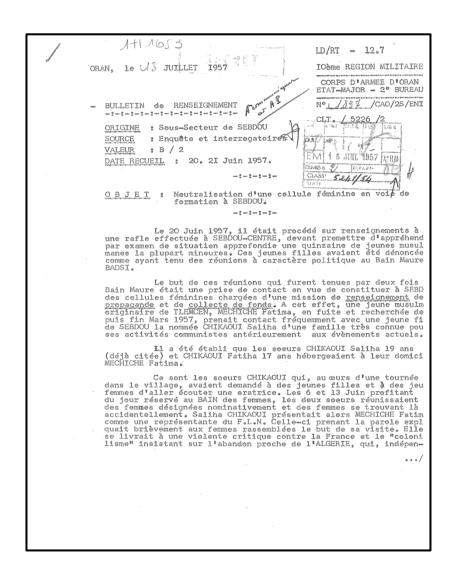
Le Capitaine BEAUDONNET, Commandant 1º Escadron 6/10 ter de Gendarmerie Mobile

Signé : BEAUDONNET

-	*******	

DESTINATAIRES :

A-6 Démantèlement d'une cellule féminine à Sebdou



. 2 .

dante bientêt se trouverait aux seules mains des nationalistes. Les familles musulmanes travaillant encore avec la France devant à ce moment rendre des comptes. Elle demandait, au femmes d'apporter le maximum d'aide aux rebelles en particulier en fournissant renseignements et fonds. Exhaltant ces activités et celles des femmes ayant rejoint les bandes rebelles organisées, elle incitait ses auditions de la companie et leur proposait d'effectier un etagédit de finality de la companie et leur proposait d'effectuer un etagédit de l'activités de les rebelles combattant en ALGERIE.

L'expleitation rapide des renseignements obtenus sur les activités de MECHICHE Fatima à SEBDOU et ses environs a permis de contre-carrér le projette e ration de cellules féminines, et de mottre-carrér les projette e ration de cellules féminines, et de mottre de management de la contre de contre de mission de recrutement faisait des renseignements au profit de MECHICHE Fatima depuis un mois environ. Elle s'intéressait periculièrement aux installations des militaires à SEBDOU (P.C., Centre de Transit des P.I.M., aux rapports entre Musulmans d'une part, et d'autre part, l'armée et les Français de souche). L'expletation des renseignements se poursuit, quelques individus hommes et femmes ayant été l'objet de propositions de la part des deux jeunes filles précitées sont l'objet d'une surveillance attentive.

OPINION DE L'ORIGINE :

Il se confirme que l'organisation rebelle, tend à utiliser de plus en plus des femmes en particulier des jeunes filles ayant au minimum une instruction élémentaire.

> LE GENERAL DE DIVISION DUDOGNON COMMANDANT PVT LE CORPS D'ARMEE D'ORAN

Objection VielLard Baron Chef de Procession

- DESTINATAIRE :

- X° R.M. - 2° Bureau

" à titre de Compte-Rendu "

A-7 Les contrôleuses de l'armée

:ARMEEEDE LIBERATION NATIONALE de eachticheny P.C. le 26 Février 1957 Le Colonel Cdt. en Chef de la Wilaya d'ORAN Capitaine Cdt. la Zôme Nº 3 Comme suite à notre lettre concernant l'imminence d'un contro qui sora effectué par le Commandement, nous vous faisons savoir que nous vous envoyons aujourd'hiui pour une missionsde contrôle: I/le grère..... SAID 2/la soeur..... YAMNA Vous trouverez par ailleurs les instructions nécessaires à ce sujet ainsi que la missionsdévolue à chacun. Le jeune homme doit contacter l'Armée afin d'assumer convena-blement sa tâche d'information. Il doit contrôler toute l'organisation politique en approfondissant les points essentiels précisés par ailleur: Vous devez l'aider dans sa mission, l'éclairer sur la situati de la zone et l'assister par vos conseils. Ne perdez jamais de vue qu'il est destiné à devenir un cadre après l'expérience à laquelle il est astreint. La jeuns fille aussi profiter de la même assistance de votre part. Dès son arrovée, vous devez, après lui avoir donné les éclairoissements et les conseals indispensables, l'habiller suivant les coutumes de la région et mettre à sa disposition les moyens nécessaires à l'ace complissement de sa mission qui doit s'effectuer dans l'organisation féminine en particulier, et le monde féminin en général. La promiscuité entre jeunes femmes et hommes est rigoureusement interdit. Par ailleurs ces frère et soeur sont à même de donner aux esponsables incompétents des leçons d'organisation et surtout leur apprendre à faire de bons rapports, car ils ont reçu, avant leur départ l'instruction organique nécessaire. Le Commandement.

ALGERIENNE E 110214 200

ALGERIENNE

Commandement Général de la Wilaya

d' O ran Contrôle

orfam alson:

Le contrôleur est un chargé de mission envoyé par le Commandeme pour effectuer un contrôle complet de la situation de la zône qui lui a été désignée.

Cette mission, pour qu'elle puisse avoir une certaine efficienc doit durer au moins deux mois dans la zone.

Le contrôle doit s'effectuer avec la collaboration du Capitaine Cdt. la zone et les respons able locaux.

Le controleur est sous l'autorité directe du Capitaine Cdt la zône qui est par ailleurs responsables de lui devant la Commandement.

Les controleurs femmes doivent s'habiller suivant les habitudes de la région et se mêler aux femmes de la localité où elles se trouvent. En cas de ratissages, de patrouilles ennemies ou de fouilles, elles doivent se comporter comme les femmes qui les entourent.

Une fois leur missionsaccomplies les controleurs doivent dresse un rapport détaillé et complet sur toute la situation de la zone et rejoinare, sauf contre ordre, le Commandement

Une copie du rapport doit être remise au Capitaine Cdt. la Zone

MISSION DE CHAQUE CONTROLEUR:

En plus des points particuliers à chaque zone, et sur lesquels une enquete s'impose (Voir mission particulière), le controle doit embrasser toute la situation de la zone.

ORGANISATION GENERALE:

En faisant son controle, le chargé de mission doit faire profite tous les responsables de ses commaissances dans l'organisation, et surtou la façon de dresser un bon rapport. Il doit aussi controler l'application de la nouvelle structure de l'organisation de la Wilaya.

..../...

PLAN MILITAIRE:

Ce domaine est réservé aux controleurs, les femmes devant dè leur arrivée à la zone quitter les groupes armés et s'occuper uniquement de questions relevant de l'organisation féminine. Cependant, les controleur n'étant pas destinés à devenir des cadres militaleur activité dans ce domaine révêt d'un caractère d'information. Ils doive par conséquenté contacter l'Armée, s'informer sur tout ce qui la concerne, telle façon qu'ils puissent nous apporter des renseignements sur les points suivants: Tenue - Armement - Hygiène - Alimentation - Discipline - Moral de Moudjahidines - leurs opinions sur la situation en général et sur la Révolutions en particulier. - Dispositions et moral de l'ennemi.

PLAN POLITIQUE:

C'est là le domaine essentiel de l'activité des controleurs. Hommes et femmes, ils doivent faite montré d'un esprit d'observation et de compréhengion afin de mener à bien leur mission.

Les points suivants doivent, d'une façon particulière, faire l'objet de les controle : structure de l'organisation politique - Effectif des militants (F.L.N. - Moral des militants - Leur degrès du Feuple - Etat sanitaire du peuple - Propagande ennemis au sein du peuple et son audience (réformes communales, déclarations gouvernementales, etc...).

Assemblées Populaires: Organisation de ces assemblées, leurs attributions leur audience au sein du Peuple. etc...)

MISSION PARTICULIERE POUR LA 3º ZONE

- Situation de l'Organisation dans cette zone: et méthodes de travail et d'actions

Vu que cette zone comprend des régions plates où des opérations militai sont plus difficiles que dans les berrains accidentés, il y a lieu d'étude l'adaptation de l'organisation et de ses méthodes de travail aux conditions géographiques de la zone.

ge Commandement/

A-8 Organisations féminines

```
ZONE NORD ALGEROIS
                                                              SECTEUR ALGER-SAHEL
                                                                  2ème SECTION
         ORGANISATION FEMININE de la Z.A.A. (1)
                   n - n or stranger
                                                               Nº 1.722 / 2/C.S.
         Conque par YACEF, élaborée par DRIF ZOHRA, 1º Organisation Féminine de 1 Z.A.A. voyait le jour au moment de laccapture de ses auteurs:
                    - l'Organisation à réaliser avait été définie;
                   - le Programme d'Action avait été tracé dans ses grandes lignes;
                   - le recrutement des " SOEURS " d'encadrement avait été amorcé.
          I. - CARACTERISTIQUES DE L'ORGANISATION DEVANT ETRE REALISEE -
               a) - Organisation totalement indépendante des autres réseaux (politique, militaire, liaisons et renseignements).
   b) Carganisation pyramidale : voir Annexes I et II.
             · · · c) - G. cl. connement strict :
 - " Dos le début, familiariser les Soeurs avec les règles d'une
" Organisation * DISCIPLINE et DISCRETION " (2).
" Les différents groupes na doivent pas se connaître " (2).
    " Les éléments de chaque groupe ne doivent, si possible, se conna " tre que seus le nom de : Combat " (2).
        II. - PROGRAMME D'ACTION - (Texte de DRIF ZÓHRA).
               "J'avais insisté sur l'importance du rôle social de la femme. Voic
quolles étaient mes idées :
A/ - Rôle cocial.

Essayer de contrebalancer l'action des S.A.S. voici comment :
                                                  사사가 되어 가는 사고 그들은 남의 방법으로 말한 그렇으로 그를 그 분명을 살고 말한 그를 모르고 모르고 모르고
    (1) - one a Pinitiative de YACEF. Aucune organisation semblable n'existe
                    ailleurs.
    (2) - Citation de DRIF ZCARA:
```

I) - Créer des équipes de femmes par quartier.

Ter travail: Approche des familles - Recherche des familles nécessiteuses - Recherche de malades, etc...

2° travail: Aide aux familles.

2) - Créer des équipes d'assistantes sociales.

Soins aux malades; bref, tout ce qui est de leur ressort.

3) - Formation des gens dans tous les domaines.

B/ - Rôle dans l'organisation proprement dite.

- 1) Secours aux familles de détenus.
 - 2) Renseignements dans tous les échelons.
 - Vorser celles qui étaient capables et nécessaires dans l'orgenisation parallèle (liaisons, transports, etc....).

Lorsque l'organisation serait sur pied, et que les militantes auraient un contact direct avec les femmes musulmanes, essayer d'organiser une " manifestation Silencieuse " de femmes, les
femmes se seraient, un Vendredi par exemple, réunies sur la Place
du Gouvernement, près de la Mosquée ou aux Cimetières, pendant
10 minutes, et se seraient séparées. Le sens de cette manifestation aurait été expliqué plus tard, par tracts, par billets aux
journaux. Sens : pretestation contre détention de prisonniers,
condamnations à mort et exécutions. A l'origine, cette manifestation eyait été prévue pour protester contre la condamnation à mort
des deux DIAMILA.

C/ - Répartition des tâches -

Les trois cellules de chaque groupe sont spécialisées dans une tâche particulière :

- la première cellule s'occupe des secours aux familles et des soins
 - la deuxième cellule s‡occupe de la propagande et de la détection des mouchards.
 - la troisième cellule s'occupe du recensement des personnes et familles ayant eu des membres tués ou torturés. Constituer des dossiers pour chaque cas Agents de liaison en cas de besoin pour les groupes armés.

A-9 Rôle des femmes combattantes

WILAYA DU NORD CONSTANTINOIS

CIRCULATRE Nº 9 -

2 Mai 1957 -

 ${\tt O}$ B J E ${\tt T}$: Rôle des " femmes combattantes" (Moudjahidat).

En vertu d'une décision prise par le Comité de Wilaya, le corps des " femmes combattantes" sera organisé de la façon suivante :

1/ Spécialisation -

Les femmes combattantes sont destinées à servir dans les hôpitaux (ou infirmeries); elles sont temmes d'accomplir au préalable un stage d'instruction étécule; le soin de cette instruction est confié au responsable de la Direction du service de santé à l'échelon " Wileya".

Les femmes combattantes sont soumises aux mêmes lois et aux mêmes réglements que les hommes, sauf en ce qui concerne le coucher et la discipline qui ont fait l'objet d'instructions antérieures.

2/ Rôle des femmes combattantes -

Rôle médical Rôle politico social.

- a) Devoirs des femmes combattantes sur le plan médical.
 - dans les hôpitaux elles sont infirmières
 - à l'extérieur des hôpitaux elles soignent les femmes civiles

Dens son rôle médical, la femme combattante est placée sous l'aut té de l'infirmier en chef.

b) Devoirs des femmes combattantes sur le plan politique et social.

Dans le cadre de l'organisation du secteur où elle est employée, la femme combattente joue auprès de ses soeurs un rôle social et un rôle politi

• • • • /

A N N E X E ******

HIERARCHIE DE L ! ORGANISATION FEMININE

La Cellule : Compte 5 femmes plus une " Soeur " responsable de cellule. Effectif total : 5 +1 =6

Le Groupe : Compte 3 cellules plus une " Soeur " responsable du groupe. Effectif total : 18 +1 = 19

Adapté à un quartier d'habitations. La soeur responsable du Groupe préside la réunion hebdomadaire; elle constitue l'échelon inférieur de responsabilité et de décision.

La Section : Compte deux groupes plus une " Soeur " responsable de la Section.

Effectif total : 38 + 1 = 39. Adaptée au Secteur.

La " Sceur " responsable de la Section et ses deux " Sceurs " responsables des groupes constituent une " <u>Callule " (Comité)</u> de Commandement qui délibère sur les décisions à prendre 1 l'échelon secteur et sur les modalités d'exécution des progres venus de l'échelon supérieur.

La Région : Compte trois sections (1)

(Féminine) Effectif total : 117 + 1 = 118

Adaptée à la Région Militaire et Politique.

La Zone : Compte les 3 Régions habituelles.

Effectif prévu : 354 + 2 (Responsable zonale + adjointe).

(1) - Organisation theorique valable pour R 1 (3 Sectements)

Non encore adaptée ni à R II (2 Secteurs). ni à R III (5 Secteurs)

D/ - Les cadres, à partir de l'échélon Groupe et jusqu'à l'Echelon Régional devaient servir de guides pour les manifestations

III. - RECRUTEMENT -Le recrutement devait être progressif, commencer par celui des cadres et donner la priorité à la qualité (revêtir la forme d'une sélection);

Il avait été demandé aux cadres politiques et aux mili-tants de fournir des noms de femmes susceptibles d'entrer dans l'organisation

E. KHIAN, Commissaire Politique de la Z.A.A., avait détecté et pressenti quelques " Soeurs ", dont il avait fourni les noms à DRIF ZORRA (1).

IV. - CONCLUSIONS -

- 1) L'Organisation Féminine de la Z.A.A. en était à sa phase de démarrage. Stoppéepar 1 lazrestation de YACEF et de DRIF ZOHRA, elle est susceptible d'être relancée ultérieurment.
 - Une telle organisation constituerait aux mains des rebelles un moyen puissant pour maîtrisor la masse populaire musul-mane. A ce titre, elle mérite toute notre attention.
 - 3) Il y a lieu d'en observer les indices d'une renaissance éventuelle par une surveillance des ressemblements focasionnels ou traditionnols, de femmes (cimetière le vendredi - jour réservé aux femmes dans les bains maures - marchés fréquentés à peu près exclusive dimanche, etc...). à peu près exclusivement par les femmes - ex. rue Bentami le

ALGER, 1e 2/10/1957. Le Colonel GODARD; Adjoint au Général Cdt la IO°D.P. et Cdt le Secteur ALGER-SAHEL P.O.le Lt-Colonel M A R E Y Adjoint:

SIGNE : MAREY JAMES : HARES

(1) - L.O.R. du Sous-Secteur ORLEANS à regu tous renseignements recueillis a co sujot.

A-10 Organisation des corps des femmes

* ,P. 86.012 le 7 Novembre 1957

Xº REGION MILITAIRE

CORPS DOARNEE DE CONSTANTINE

COMMANDERENT DU N.C. & 14ºD.I.

ETAT MAJOR - 29 BUREAU

Nº 4. 7 5 4 /14°D.I./2.

NOTE de RENSEIGNEMENTS

OBJET : Circulaire Nº 9 et 13 de la Wilaya Nº 2

REFERENCE : Notes Nº 950, 1822 et 2642 /14°D.I./2 des 10 Mars, 10 Mai et 19 Juin 1957.

Il est fait envoi ci-joint de la traduction de deux circulaires de la Wilaya Nº 2 découvertes sur le corps de HARANE Saïd, responsable politiqu de la Nahia de JERMAFES (Nahia 2 - Mintaka 2), abattu le 4 Octobre 1957.

I/- CIRCULAIRE Nº 9 DU 2 MAI 1957 -

Cette circulaire se rapporte à l'organisation du corps des femmes combattantes ("Moudjahidat").

Indépendamment du rôle d'infirmière " dans les hôpitaux et hors d hôpitaux" qu'il a dévolu aux Moudjahidat, le commandement rebelle entend utili ser également ces dernières en qualité de " chargées de mission" auprès de la femme algérienne sur le plan social et politique. La circulaire feit apparaîtr que les femmes combattantes sont appelées à devenir, plus que des infirmières, de véritables agents politiques du F.L.N. C'èst ce que concrétise la circulai Nº 9 en les plaçant sous la dépendance des responsables politiques de Kasma, pour ce qui concerne leurs activités politiques et sociales.

La présence de femmes dans les rangs rebelles a été signalée à plusieurs reprises sur le territoire de la wilaya 2.

D'autre part, un renseignement récent, recueilli en \mathbb{Z}_* 0.E.N., mai non recoupé, fait état de dispositions prises par BOUALI Messacoud, chef \mathbb{P}_*N . de la Mintaka Nº 1, en vue de faire procéder à l'incorporation d'une cinquanta: de femmes dans les rangs des H.L.L.

Cet ensemble de faits montre la part grandissante prise par les femmes dans les activités rebelles. Nous assistons, dans ce domaine, à une évo: tion qu'il convient de suivre très attentivement.

L'attention des O.R. devra être attirée sur ce point et tous indic recueillis touchant les activités féminines sur le plan politique, feront l'ob; de C.R. à adresser sous présent timbre.

..../

ROLE SOCIAL -

La femme combattante doit être une véritable assistante sociale au service de la femme algérienne. Elle doit conseiller utilement cette dernière afin de l'aider à tenir son ménage, à élever ses enfants, à observer les règles de l'hygiène, etc... Son rôle doit se borner à cela.

ROLE POLITIQUE -

La femme combattante doit " instruire " la femme algérienne en la mettant au fait de la situation actuelle. Dans ce but, elle doit s'efforcer d'expliquer à cette dernière :

- ce qu'est l'A.L.N.
- ce qu'est le F.L.N.
- ce que sont les buts de la Révolution Algérienne et ce que nous en attendons.

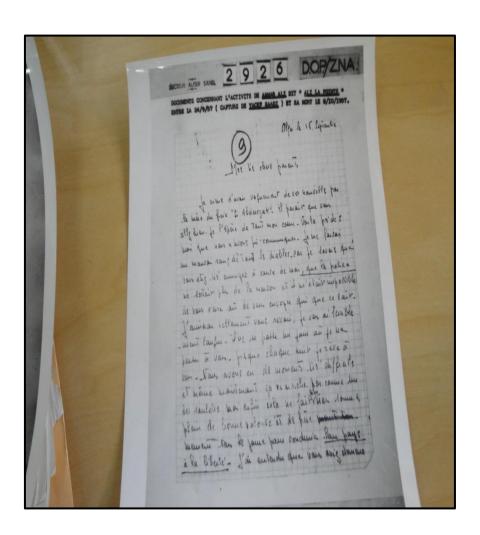
Elle doit être en mesure de répondre à toute question qui lui serait posée par ses soeurs, auxquelles elle doit indiquer leur devoir et ce que l'A. et le F.L.N. attendent d'elles.

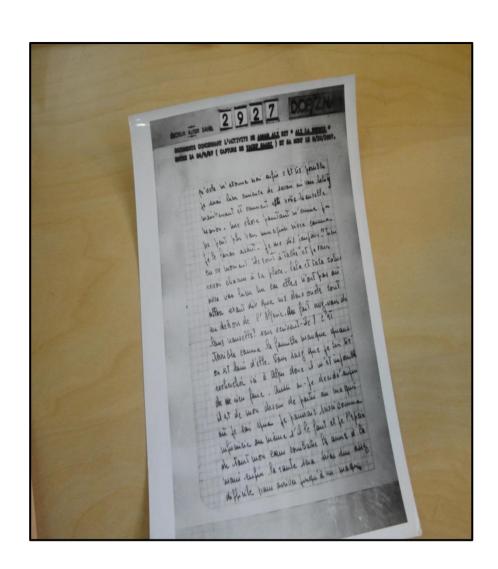
Dans son rôle politico-social, la femme combattante exerce ses activ. tés sous la responsabilité du conseiller politique de Kasma.

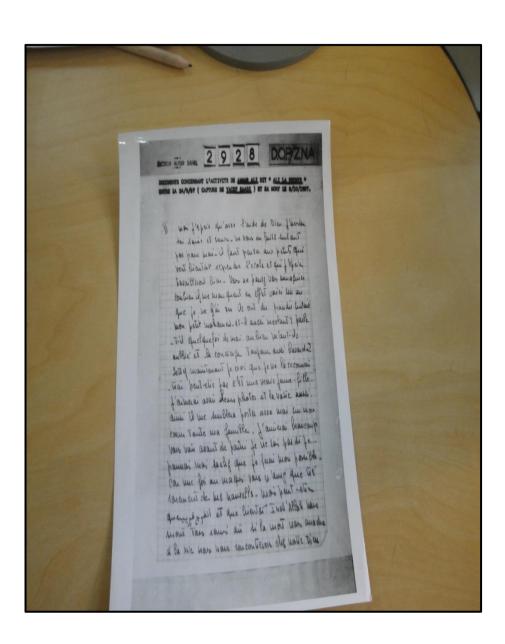
Les Comités de Hintaka, de Nahia et de Kasma, ainsi que les médecins sont chargés de l'application de la présente circulaire.

Cachet du F.L.N.

Lettre posthume de la Chahida Hassiba Ben Bouali







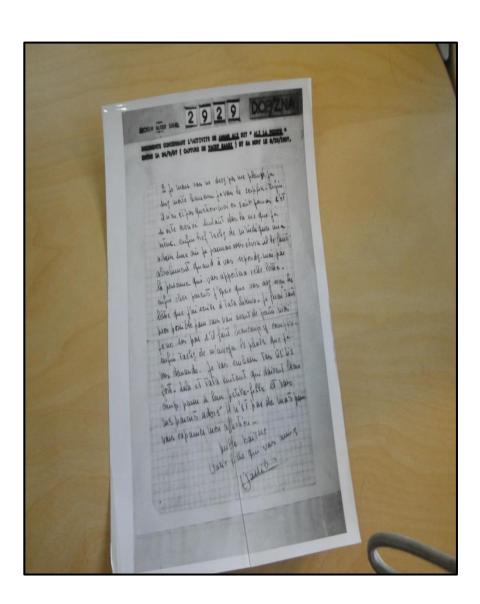


TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
1- L'OBJET DE LA RECHERCHE, SON BUT ET SES	
LIMITES	7
2- PROBLEMATIQUE DU PROJET	9
3- OBJECTIFS DU PROJET	12
4- LA QUESTION DES SOURCES	15
I- HISTOIRE ORALE-HISTOIRE DES FEMMES	22
1- HISTOIRE ORALE : RAPIDE SURVOL	22
1-1 La source orale, un nouveau support méthodologique ?	29
1-2 Histoire et mémoire	32
2- L'HISTOIRE ORALE ET LES FEMMES	36
2-1. « Y a-t-il une spécificité de la mémoire féminine ? »	38
2-2 Difficultés dans le traitement et l'exploitation des	
témoignages	44
II- LA REVOLUTION, LES ALGERIENNES, ET LEUR	
MEMOIRE	52
1- FEMMES AU COMBAT- ETAT DES LIEUX	52
1-1 Une histoire de la Révolution construite sans les femmes	57
1-2 Irruption des femmes dans la Révolution	62
2- APPROCHE QUALITATIVE DES TEMOIGNAGES	65
2-1 Le 8 mai 1945 : le détonateur de la prise de conscience	66
2-2 La vie en prison	68
2-3 La vie au maquis	70
2-4 Les violences exercées sur les femmes	72
2-5 L'après indépendance	81
APPROCHE DE LA PARTICIPATION DE LA FEMME	
ALGERIENNE LA REVOLUTION: UN EXEMPLE, LES	
FILLES DE L'ECOLE PARAMEDICALE D'ORAN	89

1- RESULTATS D'ENQUETES
2- ANALYSE DES DONNEES
IV- VOIX D'ALGERIENNES: DES FEMMES DANS LA
REVOLUTION (1954-1962)
1- UNE EXECUTION, POEME DE ZHOR ZERARI
2- LETTRE INEDITE DE BAYA HOCINE
V- FACE A LEUR PROPRE EXPERIENCE, LES
ALGERIENNES ECRIVENT LA REVOLUTION
1 DANIELE DIAMILA AMBANEMINIE ENTRE
1- DANIELE DJAMILA AMRANE-MINNE : ENTRE
TEMOIGNAGE ET HISTOIRE DE LA REVOLUTION
1-1 Les oubliées de l'histoire
2- ZHOR ZERARI : LA RESISTANCE PAR LES VERS
3- LOUISETTE IGHILAHRIZ: «LA QUESTION» D'UNE FEMME
FEWIIVIE
VI- LES MILITANTES DE LA REVOLUTION: DE LA
LUTTE POUR L'INDEPENDANCE DE L'ALGERIE A
LA LUTTE POUR LA DEMOCRATIE
1- DECEMBRE 1960
2- MANIFESTATION DES FEMMES LE 8 MARS 1965
2-I Marginalisation, amertume, détermination
2-2 « Kounaa moudjahidate, rana 'amilaate »
2-3 Le discours du Président Ben BELLA
VII -PAROLE DE FEMMES : DE L'INVISIBLE AU
VISIBLE
1- ZERARI ZHOR (1936-2013) : « A L'ECOLE, JE
RECITAIS « NOS ANCETRES LES GAULOIS » ET A LA
MEDERSA,J'APPRENAIS LA SIGNIFICATION DU MOT
« ISTIQLAL
" 1011QL/IL

2- KETTAF NADRA : « J'AURAI VOULU NAITRE HOMME »	207
3- TEMOIGNAGE D'UNE MOUSSEBILA : ZOHRA S.	
«ACCEPTER L'INACCEPTABLE POUR SERVIR SON	
PAYS »	220
CONCLUSION GENERALE	225
PRINCIPALES REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	231
1- SUR LES FEMMES	231
2- SUR L'HISTOIRE DE L'ALGERIE COLONIALE	240
3- SUR L'HISTOIRE DE LA REVOLUTION	242
4- SUR L'HISTOIRE ORALE ET LA METHODOLOGIE	247
5- PERIODIQUES CONSULTES	248
6- ARCHIVES PUBLIQUES	248
7- ENTRETIENS	249
ANNEXES	251
TABLE DES MATIERES	279